

Le Monde Illustré

Album Universel



LES CORSETS Crompton



présentent l'ensemble de toutes les caractéristiques pratiques des meilleures marques de corsets parisiens. Ils atteignent le plus haut degré de perfection qui puisse être obtenu dans la confection d'un corset.

Modèles 480 et 483 Nouvelles formes à buste haut

remplissant toutes les conditions requises par les couturières les plus fashionables.

Ces magnifiques et nouveaux corsets sont en vente dans tous les principaux magasins de nouveautés.

Seuls agents au
Canada pour les

Bourrelets de
hanches
"SCOTT"
brevetés

Demandez les "Crompton"
Nouveaux Modèles

234 rue McGill, MONTREAL

The Nordheimer

Piano and Music Co., Ltd.

FACTEUR DU

Piano Nordheimer

et seule agence pour les instruments suivants :

Pianos..... Steinway New-York
Kranich & Bach New-York
Haines Bros New-York
Pratte Montréal
Marshall & Wendell Albany
et autres pianos neufs, de \$175.00
à \$1,500.00. Pianos d'occasion de-
puis \$50.00.

Piano-Pianolas.. Weber New-York
Steck New-York
Wheelock New-York
Pianola-Aeriola,
Pianola-Metrostyle,
Orchestrelle, — Aeolian.

Orgues..... Mason & Hamlin,
Estey depuis \$35.00

Boîtes Musicales Regina — Nouveautés musicales.
depuis \$18.00.

Conditions très faciles de paiement si on le désire. Pianos et Pianolas à louer. On se charge de l'accord et de la réparation des instruments, et nous les prenons aussi en échange. Nous invitons cordialement les personnes qui ont l'intention de s'acheter un piano pour les vacances à venir visiter notre magasin.

2461, rue Sainte-Catherine
MONTREAL ❁ L. E. N. PRATTE
GERANT

Vin St Michel

Le Salut des
Faibles
La Confiance des
Forts



AGENTS: BOIVIN, WILSON & CIE
No 520, rue Saint-Paul, MONTREAL

❁ Bloc Balmoral ❁

UNE VUE DE LA SALLE D'ECHANTILLONS



Harnais, Valises, Selles,
Sacs de Voyage, Etc.

H. LAMONTAGNE & CIE

LIMITEE

1902 rue Notre-Dame,

MONTREAL

Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal.

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: \$3.00 par année, \$1.50 pour 6 mois, \$1.00 pour quatre mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 10 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$4.00 par année, ou 21 francs.

Quelques mots à propos de notre revue et des sujets qu'elle traite

Un coup d'oeil sur nos pages de la Saint-Jean-Baptiste témoigne de l'effort consciencieux que font nos artistes pour rendre notre revue artistique en tous points. Cette année, c'est Mme Béique et Son Honneur le maire Laporte qui se partagent les honneurs de la présidence de notre Association nationale.

L'entrée de l'élément féminin dans le fonctionnement de l'Association Saint-Jean-Baptiste a été marquée par une recrudescence d'activité généreuse, qui peut nous faire dire aujourd'hui comme toujours: "Ce que femme veut, Dieu le veut."

Notre première page représente le saint du jour, saint Jean-Baptiste, le précurseur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la merveilleuse histoire nous est racontée éloquentement dans une de nos pages d'intérieur.

En face de l'empressement de la Russie et du Japon d'accepter la médiation de Washington, il est permis de se demander ce que l'on a fait du Tribunal International de LaHaye, dont on ne parle plus, et qui, dans la pensée de son créateur, le Tsar lui-même, devait décider des querelles des peuples.

Deux mots de statistique pour démontrer toute l'importance pour le Canada de l'établissement d'une ligne directe franco-canadienne, voilà en outre ce qui fait le sujet de notre chronique, cette semaine.

L'ensemble des Echos constitue un aperçu complet des événements de la semaine à l'étranger et au Canada. A titre de référence, ce travail est précieux, et nous recommandons aux lecteurs de conserver la série, car les occasions de manquer pas de s'y reporter.

Beaucoup de nos lecteurs savent qu'il existe une section féminine de notre Société nationale, mais, moins nombreux sans doute sont ceux qui connaissent l'oeuvre à laquelle se dévouent les dames patronesses de la Saint-Jean-Baptiste. C'est cette oeuvre que nous voulons faire connaître à tous dans l'une des pages de l'Album Universel, aujourd'hui, et c'est aussi le zèle et les efforts si louables de ces dames que nous mettons en lumière, afin qu'ils soient appréciés à leur mérite et que tous ceux qui ont au coeur l'amour de la patrie canadienne-française les secondent dans la mesure de leurs forces. L'on verra, par les avantages qu'elles procurent à d'autres pays, ce que pourront être pour nous les Ecoles Ménagères que l'on veut établir chez nous, et dont nous bénéficierons bientôt, grâce à l'Association des dames de la Saint-Jean-Baptiste.

La toilette de la jeune fille diffère-t-elle beaucoup de celle de la jeune femme? C'est ce que s'est demandé notre chroniqueuse de mode, et l'on verra, tant par les dessins ravissants qu'elle publie que par les considérations que contient sa chronique, que la différence, pour résider toute dans le détail de la toilette, n'en est pas moins très sensible. Les mamans qui ont de grandes fillettes ne pourront que tirer beaucoup d'avantage de cette leçon pratique sur la manière de les habiller selon leur âge et leur taille. De même, nos modèles leur serviront d'heureuse inspiration pour les jolis costumes de vacances, dont voici le temps.

Quelle est la femme qui ne raffole des dentelles? Quelle est celle qui ne lira avec intérêt une étude sur ces fragilités précieuses qui parent depuis des siècles la beauté féminine sans jamais rien perdre de leur grâce coquette et de leur charme conquérant? Nos lectrices apprendront et l'origine, et le mode de fabrication des Valenciennes, des Guipures, des Points de toutes sortes, dont leurs toilettes sont ornées. Elles sauront aussi les diverses vicissitudes par lesquelles a passé l'art de la dentelle avant d'arriver à notre temps, où la mécanique remplace partout l'aiguille et le fuseau des dentellières de jadis.

Notre page de conseils, toujours tant aimée de nos lectrices, contient cette semaine une foule d'indications précieuses sur ce que nous appelons "l'art de rendre fructueuse et intéressante une promenade aux champs". Nos jeunes lectrices appren-

dront les ressources qu'on peut tirer d'une cueillette de graminées, de fougères, de mousses, etc. Les correspondants trouveront aussi, dans cette page, les réponses aux questions posées par eux au cours de la dernière semaine.

Buffon a dit et écrit: "Le chien est l'ami de l'homme." Quoique les oeuvres de cet écrivain, très savant pour son temps, n'occupent plus actuellement les premiers rayons d'une bibliothèque scientifique, les paroles que nous venons de citer ont été souvent confirmées depuis et établies sur des preuves réitérées.

Ce rapprochement entre le chien et l'homme remonte à la plus haute antiquité. Le dévouement de ce noble animal, à son maître ou à sa progéniture, est touchant de persévérance et de naïveté. Voyez plutôt les jolies photographies que nous reproduisons au centre même de la revue. Elles disent d'une façon éloquentes ce qu'est l'amour maternel chez les différentes races canines. A lire aussi, l'article sur l'exposition canine et les diverses races de chiens.

Comment vivre avec \$1,000 par an. — La chose est possible pour tous ceux qui peuvent gagner cette somme tous les ans. Ce sont autant les moyens de gagner cette somme que la façon pratique de l'utiliser que donnent, au cours de cet article, plusieurs correspondants avisés qui en ont fait l'expérience personnelle.

Les scènes et légendes de la grève, que raconte dans un style pittoresque un de nos excellents collaborateurs, touchent cette semaine la côte aux abords de ce célèbre rocher de Percé, cette sentinelle sentinelle qu'on a oublié de relever et qui continue, malgré la tempête, de veiller sur la porte d'une ville déserte. Les photographies que nous donnons de ce rocher ont été prises spécialement pour notre journal.

L'omelette au lard est une nouvelle canadienne qui retrace une idylle charmante qui se déroule au temps des sucres et dont les héros seront toujours de tous les temps sinon de tous les pays.

Ce joli refrain d'amour plaira sûrement à toutes nos lectrices.

Dans la chronique scientifique, nos lecteurs trouveront quelques études d'actualité. La bouée de sauvetage, en cette période de canotage, sera étudiée avec soin autant que le nouveau système de protection pour les pneus d'automobiles. Une machine à creuser les fossés, un wagon-bascule et quelques bonnes recettes forment l'ensemble de la documentation illustrée qui complète cette page.

Le porc est la bête excellente par excellence, de la tête aux pieds. Notre rédacteur agricole donne à ce sujet de précieuses indications pour le découpage des différentes parties de la bête, et l'usage auquel chaque partie doit servir.

Quelques bonnes indications sur les différentes races et leur meilleur mode d'élevage sont également à cet article destiné à nos nombreux lecteurs, qui font de l'élevage pratique et rationnel.

Une scène vraiment typique et tout à fait nationale, trouve naturellement sa place ici, à l'occasion de notre belle fête nationale, que tout bon Canadien se fera un devoir de célébrer le plus patriotiquement possible. A ce sujet, nous avons cru insister d'une manière toute particulière sur la nécessité de garder notre langue, nos institutions, nos lois, comme aussi les pieux et charmants usages de nos ancêtres. Lisez cette page, dictée par un coeur tout patriote, et vous resterez convaincus que les us et coutumes d'un pays en sont l'ornement et la force.

C'est la vie extraordinaire du plus extraordinaire de tous les saints, que nous vous déroulons aujourd'hui. Saint Jean-Baptiste fut créé par Dieu pour être le précurseur de Jésus-Christ. Il naquit d'un miracle, et sa vie, qui fut elle-même un miracle continu, peut se résumer en trois mots: Pénitence, Justice et Amour.

Amis lecteurs, si vous aimez le drame, vous ne suivrez pas sans émotion les diverses péripéties de la vie d'un saint que nous,

Pour paraître prochainement

LE MONDE DES FOUS, étude documentaire illustrée de photographies d'après nature montrant la vie de ceux des nôtres qui sont privés de la raison; comment ils occupent leur temps, ce qu'ils font, ce qu'ils créent, comment on les soigne et quels moyens on emploie pour les guérir.

Ce sujet, d'un intérêt absorbant pour le psychologue, ne manquera pas d'éveiller l'attention de nos nombreux lecteurs sur le progrès que la science a accompli dans ce domaine si douloureux et si pénible.

On ne cesse, à notre époque, de préconiser, pour la femme comme pour l'homme, les sports, les exercices physiques, la gymnastique, etc. Et l'on a certes raison, rien ne contribuant plus à la santé générale que cette activité raisonnée. Savait-on que, parmi les exercices physiques les plus recommandables et les plus hygiéniques pour la femme, il fallait placer au premier rang les travaux du ménage? C'est ce que se chargera d'expliquer et de démontrer, par l'image autant que par le raisonnement, une de nos collaboratrices, dans un prochain numéro de cette revue. Cette étude sera, comme bien on pense, des plus intéressantes.

Nous publierons dans un prochain numéro une étude documentée et

abondamment illustrée sur le fonctionnement des écoles ménagères à l'étranger, spécialement en Allemagne. En ce moment où il est si fortement question de l'établissement chez nous d'institutions de ce genre, nous ne doutons point que cet article ne soit lu avec intérêt par tous ceux qui s'occupent de cette importante question.

L'or et les Esquimaux au cercle polaire, L'art et l'agrément dans nos parcs publics.

Les souverains et comment ils gouvernent,

Sont autant de sujets qui s'ajouteront à l'ensemble d'un prochain numéro de notre revue.

Canadiens-français, nous avons choisi pour patron; et vous pourrez vous convaincre par la conduite d'Hérodiade et d'Hérode, que la passion est la pire des conseillères.

Les amateurs de chant trouveront dans nos pages des observations fort importantes concernant le solfège, la manière d'étudier cette intéressante partie de l'art musical. Tout le monde, plus ou moins, chante, de nos jours; mais bien peu de personnes, même parmi celles qui cultivent le piano, connaissent suffisamment le solfège, c'est-à-dire les lois, les règles indispensables pour arriver à une bonne exécution du chant. L'Album Universel vous indique cette semaine comment il faut apprendre le solfège. Lisez-le.

Très intéressant et par-dessus le marché très facile, le concours que nous donnons aujourd'hui à nos légions de lecteurs. Ceux qui se font un plaisir d'exercer leur esprit à la solution des énigmes, des rébus, des devinettes, trouveront une superbe occasion dans ce numéro, pour montrer leur savoir-faire, leur habileté. Mais, comme toujours, il faudra, avant de commencer, saisir fortement Dame Patience par la main; car c'est d'elle que le bon Lafontaine a dit:

Patience et longueur de temps
Fait plus que force et que rage.

Une très jolie mélodie, extraite des oeuvres de G. Schindler, fera les délices des amateurs du chant. Deux couplets seulement, dus à la plume immortelle de Victor Hugo. C'est court, mais c'est bon. De plus, la mélodie, très bien en rapport avec les paroles, est soutenue par un accompagnement très simple et d'une exécution facile. Nous osons espérer que: "Si vous n'avez rien à me dire" contentera même les plus exigeants.

Durant les longues soirées d'hiver, ou les tristes journées de pluie, l'ennui se glisse volontiers au foyer, et on ne sait que faire. Il est cependant bien facile de tuer le temps, et cela très agréablement. Lisez, examinez, consultez notre page d'amusements de cette semaine, et vous vous convaincrez bien vite que broyent du noir seuls ceux qui le veulent bien.

Les amusements que nous offrons au public sont pour tout le monde, les grands comme les petits, et tous éprouveront certainement un grand contentement à s'y livrer dans leurs moments de loisir. Que tous lisent l'Album: c'est un compagnon agréable, sûr et fidèle.

Notre nouveau feuilleton, "L'Emprise", par Pierre L'Ermite, commence dans ce numéro. Cet ouvrage peu connu au Canada a eu un retentissant succès en France.

L'attrance malsaine des villes, les tentions funestes qu'elles provoquent, sont exposées et dénoncées par l'auteur comme la plus grande des calamités.

L'amour de la patrie, l'attachement au pays natal forment le fond de la thèse, que dissèque, avec un talent littéraire et une autorité incontestables, l'auteur de ces brillantes pages.

Notre roman, "Le Serment du Corsaire", rencontre l'approbation unanime de nos nombreux lecteurs.

Ces pages émouvantes sont de la plume du célèbre romancier français, Raoul de Nivery. Elles disent avec un intérêt poignant ces drames ignorés de la mer, où tant de héros se sont immortalisés.

Nos lecteurs peuvent dire à leurs amis qui ne sont pas abonnés au journal, que nous avons la collection complète de ce beau roman, et qu'il leur sera possible, pendant quelque temps encore, de s'abonner à compter du premier jour de sa publication.

Nous continuons à recevoir de partout les éloges les plus flatteurs au sujet de notre revue. Ces marques d'encouragement qui, dans la plupart des cas se complètent par l'envoi d'une longue liste de noms de personnes susceptibles de s'abonner, nous sont le meilleur signe que nous sommes dans la bonne voie.

Le perfectionnement de notre revue se fait constant et sensible.

Chaque numéro est une surprise nouvelle. Lisez le prochain numéro. Tout s'y améliore. Abonnez vos amis.

Modes enfantines



LES vacances scolaires apportent aux mamans le gracieux souci de toilette convenablement et joliment le cher petit monde des écoliers et des écolières.

Les mignons costumes, aux noms charmants que voici, sont certes de nature à inspirer la coquetterie de nos lectrices désireuse des plus jolies et des plus fraîches parures.

Voici "Paulette", pour une fillette d'une dizaine de printemps, un costume à faire rêver. En éolienne beige pastillée de vert et de rouge, cette petite robe, d'allure si distinguée est cependant simple. Les pastilles sont en taffetas, posées sur l'étroit volant en forme et sur le plastron du corsage. Un bouillonné de mousseline de soie beige surmonte le volant, souligne les manches et descend en double rang sur le corsage. Des choux de même tissu se voient sur le devant de celui-ci.

De l'autre côté, à droite, voyez la gentille robe Fernande en serge de ce bleu délicieux et si bien nommé "bleu de mer". La petite jupe à plis ronds toute droite et le corsage blose à boutons et boutonnières de parade a une petite allure simplette qui va très bien à la mutine grâce brune de la gente damoiselle de dix ans qu'illustre notre dessin.

Rien de plus coquet que Maryette et Suzette dans ces mignons vêtements qu'elles parent de leurs "grâces souveraines". Le manteau Maryette est en taffetas beige très léger et orné seulement d'un col à pointe et d'une veste en toile bleutée.

Le vêtement Suzette est de toile blanche festonnée, brodée et drapée le plus joliment du monde. Avec ce manteau et sa petite capote ornée de deux touffes de cerises, cette mignonne de cinq ans est à croquer. Ne trouvez-vous pas?

JACQUELINE.



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



EST-CE vraiment la paix?

Au lendemain de la bataille du Japon, avec la Russie écrasée et chassée des mers de Chine, on disait et on entendait dans toute la sphère du gouvernement russe, que la paix était impossible et que l'on ne devait pas songer à demander la médiation d'un pouvoir étranger, pour mettre fin aux hostilités. Le prestige de la Russie s'est effacé, mais son honneur était sauf si le sort des armes lui avait été contraire.

Voilà que les cartes changent subito. Pendant que la bureaucratie russe tient St Pétersbourg sous sa botte éperonnée et qu'elle réclame la continuation de la guerre, le Tsar se rend gracieusement à l'invitation d'une puissance étrangère de nommer des ministres plénipotentiaires, à seule fin de discuter avec le vainqueur des conditions de paix. C'est donc que la paix est possible, ou bien le Tsar cède à la pression diplomatique. Peut-être ne veut-il que tâter le terrain, car en acceptant les bons offices d'un ami commun, il ne se lie pas, ce semble, à l'obligation d'acquiescer aux conditions qu'il plaira aux représentants du Soleil Levant d'imposer pour faire la paix. Seulement il les connaîtra ces conditions et le monde avec lui. Quelles seront-elles? Inacceptables? Il est permis de le conjecturer. Avec la restitution de la Mandchourie et un milliard d'indemnité le Japon commencera peut-être à s'attendrir. Il appartiendra alors au peuple russe, qui veut la paix "à tout prix", de décider si la nation doit s'humilier à ce point et se saigner de cette façon et le Tsar voudrait-il alors la paix qu'il ne pourrait plus la donner, si l'esprit révolutionnaire, mal dirigé, changeait d'objectif et tentait de conjurer le péril national en créant des armées. Il arrivera alors que la médiation étrangère aura été vaine et que deux peuples courageux s'entre-détruiront longtemps malgré les louables efforts du reste du monde pour les en empêcher.

Ceci nous amène à demander ce que l'on fait du tribunal de LaHaye dans toute cette affaire. En transportant à Washington ou en Chine, les assises de la paix universelle, a-t-on voulu révoquer la convention solennelle signée par toutes les puissances de l'Europe, le Japon et l'Amérique, qui se sont engagés à soumettre le redressement de leurs griefs à un tribunal suprême international d'arbitrage? Si non, et si le code de lois renfermant les commandements de l'humanité aux nations civilisées, qui habitent le globe en ce vingtième siècle, demeure, on expose du coup et au grand jour toute l'ineptie du projet, dont le Tsar lui-même fut le père, et qui aura eu pour mission d'endormir la trop crédule humanité dans une fausse et ridicule sécurité.

* * *

Crac! C'était inévitable. Lancée à une allure désordonnée, la finance outrancière américaine vient de tomber dans une ornière, d'où elle ne se relèvera pas sans graves avaries. Le scandale de la compagnie d'assurance "l'Equitable" est complet et il se trouve que le rocher inébranlable, sur lequel les millions d'assurés avaient construit leur tente, était un redoutable volcan. Demain la panique sera générale, si les autorités gouvernementales ne viennent immédiatement tendre la planche de salut, par une ferme intervention. Il appert que les comptes de la société accusent un déficit de soixante et dix millions. Une bagatelle! Les directeurs se sont accusés réciproquement de concussion. On crie à la calomnie. Et tout cela par dessus la tête des actionnaires et des assurés, dont on ne se soucie guère, pour le présent. Les dernières révélations ont provoqué une intense excitation dans les cercles financiers et politiques de New-York, la Babylone des temps modernes.

C'est à peine si la nomination du nouveau président Morton a réussi à calmer les esprits. Il faudra une enquête. Cette enquête ne pourra qu'entraîner de nouvelles révélations.

En attendant, les coupables ne sont pas inquiétés. Est-ce assez renversant?

* * *

Aimez-vous la statistique? Moi je l'abhorre. Ce qu'elle a du bon tout de même cette science, car

C'est une science, cette connaissance certaine d'un fait appuyé sur des chiffres, qui ne trompent pas. Avec elle pas de détour, on met toutes les choses au point, et si on ne convainc pas, eh bien, c'est un cas perdu, la raison n'y peut rien.

Cette considération m'est venue l'autre jour, alors que nous discutions, un ami et moi, des chances de succès de l'entreprise nouvelle, que le gouvernement du Canada vient de confier à nos grands armateurs, la famille Allan, l'exploitation d'une ligne de navigation maritime franco-canadienne.

Comment, me dit mon savant interlocuteur, — je venais de dire que tout ce que la France pouvait espérer introduire au Canada, c'était du champagne, de la soie et des corsets, — comment, vous mettez en doute le succès d'une telle entreprise? Oh, alors vous niez le soleil!

— ?

— Mais ouvrez donc les statistiques — au secours! — consultez les rapports du commerce et voyez ce que consomme le Canada, les produits qu'il demande à l'étranger et qu'il peut trouver en France, à des conditions plus avantageuses. Ces beaux fruits que nous mangeons, les oranges et les citrons, le Canada en achète pour \$200,000 en France et pour cinq millions à l'étranger. Nous payons \$50,000 pour acheter des petits pois verts en France, vous avouerez que ça n'est pas suffisant.

— Oh, non!

— Les bonbons, ces délicieux bonbons français, la France pourrait nous en offrir pour des millions et nous ne lui en achetons que pour quelques milliers de francs par an. Et les drogues, les produits chimiques, le Canada en importe pour \$6,000,000 près par an et la France, où vont s'approvisionner l'Angleterre et les Etats-Unis, qui nous les fournissent, ne nous en vend que pour \$200,000 seulement.

— J'étais abasourdi.

— Voilà qui va vous confondre, continua mon savant, sans me laisser le temps de respirer. Le Canada importe \$25,000,000 d'articles en fer et en acier par année et la France, le grand foyer de la métallurgie n'en reçoit pas un demi-million; le Canada achète en Angleterre et aux Etats-Unis ses métaux, ses bijoux, ses montres, etc., et c'est la France qui les produits.

La France est encore la patrie des porcelaines et des poteries de faïence, croyez-vous que l'on va acheter ces objets en France? On paie deux millions pour orner nos tables de porcelaine pseudo-anglaise. Il en est ainsi pour la fine verrerie, qui nous coûte au-delà de deux millions par année, alors que nous n'en achetons que pour \$50,000 en France. Bref, le Canada a besoin d'une multitude de produits étrangers et parmi ceux-ci les produits français sont généralement supérieurs.

Commencez-vous à comprendre?

— !!

Et que dire maintenant de la colonisation et de l'immigration française. Depuis des années le gouvernement de notre province et nos diverses sociétés de colonisation ont organisé en France un mouvement de propagande, qui commence à donner les meilleurs résultats. Les richesses forestières, minières et agricoles de notre pays sont l'objet de l'attention européenne en ce moment et le capital français a pénétré au Yukon avec les premiers pionniers du pays de l'or.

Faut-il ajouter que le trafic français jouit de conditions douanières particulières et privilégiées, qui mettent la France sur le même pied que l'Angleterre et ses colonies, au détriment de l'Allemagne par exemple, qui est désolée d'avoir perdu son morceau.

L'établissement d'une ligne directe de steamers entre la France et le Canada — et la France l'a compris — est donc l'inauguration d'une ère nouvelle et il fournira le moyen désiré de créer et de faciliter un mouvement d'échanges entre les deux pays. Voilà.

Hein, que dites-vous de cela? Comme éreintement c'est pas mal; mais, je suis convaincu et il a raison mon savant ami!

Un jour il faudra qu'il me dise... mais ça c'est une autre histoire.

* * *

Les crises ministérielles en Europe se succèdent. Le mal est chronique. Cette fois c'est le tour de la Norvège, qui se sépare de la Suède sans crier gare et qui a, comme ça, une façon de déchaîner une révolution, dont le contre-coup a créé une commotion dans tous les cabinets diplomatiques du monde entier. En rompant d'une façon aussi brusque le lien national qui unissait les deux pays siamois, la Norvège a mis fin aux hypothèses de toutes sortes, auxquelles avait donné lieu un conflit, vieux d'un quart de siècle, résultant de l'union législative imposée à la Norvège. Celle-ci veut se gouverner seule, puisqu'elle peut se défendre contre tout venant, même la Suède. Longtemps on a fait mine de croire en Suède, que la Norvège n'oserait jamais s'isoler, car alors elle deviendrait aisément la proie de l'aigle allemand. Les Norvégiens ont encouragé les Suédois à entretenir cette conviction et pendant ce temps-là la nation s'organisait et se préparait même à la guerre. Négociant deux emprunts successifs les Norvégiens possèdent cinquante millions de "couronnes" pour supporter, même par les armes, les réclamations de la Norvège. La flotte n'est pas considérable, mais on fera l'acquisition de deux cuirassés à l'insu des voisins. L'organisation militaire recevra l'attention spéciale du parlement qui, étant unanime, aime beaucoup à travailler en secret. Un signal est donné aux pasteurs de chaque paroisse, village ou hameau et en vingt-quatre heures, à l'approche du danger, tout le peuple sera sous les armes et en deux jours à la frontière.

Ajoutons que le gouvernement a l'oreille de toutes les chancelleries européennes, que son service secret est maintenant parfaitement organisé et nous serons forcés d'admettre que la Norvège ne sera pas prise au dépourvu, advenant un conflit armé et que si elle veut être seule et libre elle prend les moyens d'atteindre son but.

Le gant est maintenant jeté et nous sommes d'avis que le geste de cette petite nation, qui dépose son roi avec les formalités de l'étiquette parlementaire la plus scrupuleuse et opère la libération complète de ses sujets, sans verser d'autre chose que l'encre, dont on a noirci le papier contenant l'adresse du parlement au souverain déchu, nous disons que ce geste est vraiment beau et restera dans l'histoire.

Que fera la Suède? Si elle choisit la guerre, nous croyons qu'elle aura choisi le mauvais parti.

* * *

La grande bataille de la mer du Japon est de celles dont on parlera longtemps. Il n'est donc pas trop tard pour en dire quelque chose. Le bilan des pertes des deux flottes rivales a été dressé et a mis en relief l'incontestable supériorité de la flotte japonaise, qui a coulé ou dispersé une flotte numériquement plus forte et presque exclusivement composée de cuirassés, et cela, sans subir une seule grave avarie. C'est que la victoire appartient incontestablement aux torpilleurs de Togo.

On a dit et on a tenté de prouver que le torpilleur avait démontré son inefficacité et qu'il devait être mis au rancart, seuls les puissants croiseurs et les lourds cuirassés devant être considérés comme d'utiles unités de combat dans les guerres navales modernes. Les faits plaident éloquemment le contraire et la guerre actuelle aura eu pour résultat de faire ressortir la valeur de l'humble et courageux torpilleur.

Ne connaissant ni la peur ni le danger le torpilleur est chargé des reconnaissances périlleuses et il est partout où l'on se bat. Au mépris de la mort le petit torpilleur s'élance contre le cuirassé, qui tonne comme un volcan, masse de métal invulnérable et indestructible. Un obus abat le nain mais la torpille meurtrière est au flanc du géant. Une explosion et le cuirassé, crachant encore sa mitraille, n'est plus qu'une ruine, qu'engloutissent les flots.

Gloire au torpilleur!

JULES MORNY.

La Fête Nationale



La foule, à Montréal, accourt le jour de la Saint-Jean-Baptiste pour écouter la voix des prédicateurs



LE MAIRE LAPORTE PRÉSIDENT



MME. E. BÉIQUE PRÉSIDENTE

RENDRE LE PEUPLE

MEILLEUR

H.

D'APRÈS PHOTOS. DE

LAPRÉS & LAVERGNE

AVEC les beaux jours d'été nous revient la fête de la Saint-Jean, la fête par excellence de la grande famille canadienne-française. S'arrêtant un instant pour jeter un regard en arrière et considérer le chemin parcouru, le patriote sincère est émerveillé du progrès accompli et il le chante à la génération nouvelle, qui aura pour mission un jour de transmettre la douce tradition aux générations qui viendront après elle.

Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, gloire au peuple, dont l'histoire est une longue et sainte épopée! En évoquant aujourd'hui la mémoire des grands disparus, en chantant la gloire et les vertus de nos pères, on redonne la vie à l'histoire; que disons-nous! il n'y a plus aujourd'hui, en effet, que des vivants. C'est vraiment la fête du souvenir. Jour de ralliement et d'harmonie, où les passions s'apaisent et les esprits s'unissent; où, pour jeter plus d'éclat, la fierté nationale s'affirme au grand soleil, dans les rangs pressés de la foule en fête et dans l'arc-en-ciel de ses drapeaux.

Cette année la fête nationale revêt un caractère particulier de solennité, en face d'événements, dont la gravité n'échappe à aucun vrai patriote. Devant nous se dresse le problème toujours ancien, mais jamais résolu: le conflit des races au Canada, et tout nous avertit que nous touchons à une crise définitive, dont l'issue aura une importance considérable pour l'avenir de la nationalité canadienne-française. Ne craignons pas de dénoncer le mal, demain il sera peut-être trop tard. Aussi bien il ne nous est plus permis de douter de l'imminence du danger, qui nous menace. Les masques sont tombés et nos ennemis ont allumé la torche du préjugé qu'ils promènent en ce moment dans l'ouest et plus près de nous, dans la province d'Ontario. A l'explosion de haine sectaire et de fanatisme, qui a accompagné la tentative de donner, avec le baptême, aux deux nouvelles provinces, que la Puissance du Canada vient de se créer dans les riches territoires du Nord-Ouest, un code de lois en rapport avec la croyance et le sentiment de la nation; en présence d'un défi aussi audacieux, enfin, il est impossible de ne pas comprendre que c'est à notre religion et à notre nationalité que l'on en veut. Les clameurs sont inutiles comme les vaines protestations sont superflues et ce serait la honte que de capituler. Pas de concessions, pas de lâcheté. Nous ne pouvons mentir ni à notre foi ni à notre origine, nous sommes français et catholiques, et l'oublier serait pour le citoyen et l'homme d'état une trahison.

D'agir, c'est le moment. Fortifions-nous par l'exemple et le sacrifice, si l'on veut combattre et vaincre, et que l'idéal religieux et national soit toujours l'étendard des Canadiens-français.

Dans ces conditions le 24 juin sera encore et pour longtemps un jour d'espérance!

A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

8 juin — ETRANGER — Comment s'écrit l'histoire! Aujourd'hui 8 juin le congrès de tous les Zemstvos russes réunis à Moscou, s'est prononcé en faveur de la convocation d'une chambre d'assemblée nationale pour décider de la question de paix ou de guerre. Une députation de 10 délégués a été nommée pour aller présenter à l'Empereur une adresse énergique, contenant les vœux de la nation. L'adresse est un volumineux document, couché en termes précis et entièrement dépourvu d'expressions de loyalisme. Détail curieux. Pas une fois le mot "Votre Majesté" n'est employé dans l'adresse au souverain.

Quelle réponse aura cette adresse? Aucune peut-être. Le Tsar n'entend que sa volonté et les conseils de Trépoïff.

—Des rumeurs de paix partent sans cesse de Washington, mais le Tsar n'est pas communicatif. L'impression persiste que la guerre va se continuer.

—L'Angleterre continue de faire ses expériences de sous-marins. Le troisième en deux ans vient de disparaître. A la suite d'une explosion de gazoline ce matin "T-A-8" a coulé corps et biens. Quatorze officiers et marins se sont noyés.

—Les escarmouches se continuent en Mandchourie, sur la route de Kharbine. Les Japonais occupent Omoso et les Russes reculent. Il faut fuir toujours.

—La Norvège offre le trône au prince Frederick de Danemark. Mais l'on croit que le prince refusera. Le roi de Suède n'a pas encore fait connaître sa réponse à l'offre du gouvernement norvégien d'offrir la couronne de Norvège à un prince de sa maison.

INTERIEUR — Une prève se déclare parmi les matelots du vapeur "Quebec". Quatorze hommes sont arrêtés.

—Le gouverneur général est reçu avec grande pompe à Québec. C'est la première visite officielle de Lord Grey à la vieille capitale.

—Le "Vigilant" le croiseur du gouvernement canadien, qui a pour mission de protéger la pêche dans les eaux canadiennes, coule un remorqueur américain le "Grace M." de Lorraine, Ohio.

—Le "St Laurent", le bateau traversier de l'île Ste Hélène, a donné sur un rocher aujourd'hui, à la tête de l'île. L'accident fut causé par la rupture du cordon de la cloche d'alarme, qui sert d'interprète entre le capitaine et le mécanicien. Il y avait à bord quelques centaines de passagers, qui l'ont échappé belle.

9 juin — ETRANGER — Le Président des Etats-Unis a envoyé une note identique à la Russie et au Japon, invitant les deux puissances belligérantes à se nommer des ministres plénipotentiaires. Au nom de l'humanité Roosevelt conjure les deux adversaires de faire la paix.

—Les Russes sont repoussés à Chapengon et l'armée japonaise avance toujours.

—M. Alexander, le président de la compagnie d'assurance l'Equitable, donne sa démission, ainsi que quatre autres directeurs. Evidemment les rats lâchent le navire qui coule.

—La Norvège, ne pouvant se trouver un roi, songe à se former en république.

—Paul Morton, secrétaire de la Marine des Etats-Unis, est élu président de l'Equitable. M. Hyde se retire.

INTERIEUR — Le gouvernement fédéral consent à abandonner à la ville de Montréal la propriété du Parc Lafontaine et l'île Ste Hélène, moyennant \$200,000.

—Le gouvernement provincial vend 6,500 acres de terre à la compagnie des produits chimiques de Labelle, qui a commencé à établir une importante industrie pour la fabrication de l'alcool de bois au pays.

10 juin — ETRANGER — La Hongrie sympathise ouvertement avec la Norvège et l'opposition parlementaire envoie une adresse de félicitations au parlement norvégien, disant que la Hongrie va combattre aussi pour assurer ses droits nationaux.

—Les ambassadeurs de Suède et Norvège à Madrid, Rome et Washington, tous norvégiens, ont demandé leur rappel.

—Le tricolore a été hissé ce matin sur le fort Akershus à la place du drapeau de l'union, qui flotait à cet endroit depuis 1814.

—Le Roi Alphonse a été décoré de l'ordre Royal

Victoria et le Roi d'Angleterre est nommé colonel d'un régiment espagnol.

—Cinq cuirassés d'escadre, actuellement en service en Orient, ont été rappelés en France. D'autre part l'amirauté anglaise et l'amirauté espagnole sont très actives.

—La Russie et le Japon ont accepté les bons offices du Président Roosevelt et une conférence des représentants des deux nations belligérantes est assurée.

—Une fillette de onze ans a épousé aujourd'hui un vieillard de 74 ans à New-York. Oh! amour, voilà bien de tes coups!

—Un fatal accident d'automobile s'est produit aujourd'hui à Chicago. Le pont sur la rivière Chicago étant ouvert, l'automobile qui allait à une forte allure, ne put modérer à temps et plongea dans la rivière avec ses occupants, qui se sont noyés.

—Le feu a détruit deux gros établissements de commerce à Brooklyn aujourd'hui, et les pertes combinées ont été d'un demi-million. Il n'y a pas eu de perte de vie.

INTERIEUR — Les eaux tourmentées de la Chaudière à Ottawa ont été le théâtre d'un drame. Une jeune femme, épouse de J. E. Gobeil, d'Angers, est disparue depuis plusieurs jours et on a trouvé hier sur le rivage, près du pont, une lettre signée M. V. G., et des effets de femme. Informé de la découverte M. Gobeil vint à Ottawa et identifia les objets trouvés comme ayant appartenu à sa femme et la lettre est bien de son écriture. Le cadavre n'a pas été repêché. La défunte souffrait de mélancolie depuis quelque temps, mais M. Gobeil déclare que leur vie conjugale avait toujours été très heureuse.

11 juin — ETRANGER — On discute les conditions de paix en France et on affirme que la Russie refusera péremptoirement de payer une indemnité.

—Au Maroc. Le vice-consul autrichien, M. Maden, a été assassiné aujourd'hui par des voleurs maures. L'Autriche a adressé de vives semonces au ministre du Sultan.

INTERIEUR — Un étranger, de mine élégante, s'est suicidé en se jetant dans les chutes Niagara aujourd'hui. Ses habits contenaient des lettres à l'adresse du Dr Szentormay Elemier, de Budapest. Le cadavre a été repêché. Le défunt avait dans la main droite un revolver et dans la gauche un photographie de femme.

—Le consul de Suède à Québec, a reçu l'ordre du Roi Oscar d'avoir à exécuter ses devoirs comme consul de la Suède et Norvège comme par le passé et d'en aviser les vice-consuls au Canada. Que veut dire....?

12 juin — ETRANGER — Le comte Cassini, l'ambassadeur de Russie à Washington, a informé le Président Roosevelt aujourd'hui que le Tsar acceptait l'offre de ses bons offices et consentait à négocier avec le Japon, pour la cessation des hostilités.

On devra choisir un lieu de réunion et nommer des ministres plénipotentiaires.

—Des rapports faits par les survivants de la bataille navale du 28 mai, indiquent que la démoralisation la plus complète régnait à bord des vaisseaux russes, par suite du manque de discipline. La destruction du "Kniaz Souvaroff" et la capture de l'amiral Rojensvensky a achevé la déroute. Pas un seul officier russe ne connaissait les plans de l'amiral Rojestvensky, l'amiral Nabagatoff, moins que les autres. Les équipages manquaient d'entraînement et les munitions faisaient défaut. Il n'en faut pas davantage pour expliquer la victoire des Japonais.

—Les Japonais ont occupé aujourd'hui Ksi-Ying-Tsu et Siaopetang, après avoir repoussé les Russes avec pertes.

—La démission de Delcassé a entraîné de nombreux changements diplomatiques en Europe. On mentionne M. Léon Bourgeois comme devant succéder à M. Bihourd à Berlin.

—Le record des explosions sous-marines. Un navire transportant une cargaison de dynamite de Glasgow au Caire, Egypte, fit naufrage près des côtes et la cargaison fut sauvée et transportée à Aboukir. Là ou s'aperçut que le contact de l'eau avait endommagé la dynamite et que les gaz qui s'échappaient étaient devenus un danger pour la sécurité publique. On décida alors de détruire les

dangereux explosifs. On jeta le tout à la mer et l'explosion fut produite par l'électricité. La cargaison contenait seize tonnes et demie de dynamite et l'on peut se faire une idée de la violence de l'explosion quand on saura que la trombe d'eau qui a accompagné la détonation, s'est élevée à au-delà de deux mille pieds de hauteur.

—Varsovie est toujours le théâtre de conflits entre la police et les grévistes juifs. Vingt-quatre grévistes ont été tués aujourd'hui et 38 blessés.

INTERIEUR — La compagnie du gaz de Montréal refuse l'offre de la ville de prolonger le contrat d'éclairage pendant quinze ans, à certaines conditions. Le conseil aborde directement la question de municipalisation des services publics.

—Le "World" de Toronto ayant publié récemment une nouvelle, disant que le conseil de ville de Montréal était au pouvoir d'un Tammany Hall canadien-français, le conseil a aujourd'hui donné ordre aux avocats de la cité de poursuivre en libelle le journal ontarien, afin de sauvegarder la dignité et l'honneur de nos pères conscrits.

—Le "Tampican", un gros transatlantique de la ligne Leyland, s'est échoué aujourd'hui en face de Maisonneuve sur une batture, que signale la carte du port de Montréal. En dépit des efforts de nombreux remorqueurs le colosse n'a pu être retiré de sa position. Le "Tampican" a une cargaison générale et il est profondément enlisé dans la vase.

—On a trouvé des cadavres d'enfants un peu partout, mais jamais, croyons-nous, dans un bénitier d'église. Eh bien, c'est fait. Ce matin le sacristin de l'église St Pierre fut estomaqué de trouver dans le bénitier, près de la porte, le cadavre d'un enfant mort-né. La justice est décidée de sévir.

13 juin — ETRANGER — La Grèce y est allée de sa petite crise politique, Théodore P. Delyannis, le premier ministre, a été assassiné hier soir, à la porte même de la chambre des députés. L'assassin est un nommé Gherakoris, qui avait à se plaindre des mesures prises par le gouvernement contre les maisons de jeu et s'est vengé. Il a été arrêté immédiatement. Le défunt était un homme politique très en vue et fut tour à tour ministre des affaires étrangères, ministre des finances, ministre de l'intérieur et président du conseil des ministres. Il était âgé de 79 ans.

—Le Roi de Suède a écrit une longue et vigoureuse lettre de protestation au Président du Storting (assemblée nationale) de la Norvège. Le Roi déclare qu'il a agi dans les limites de ses attributions en opposant son veto au bill consulaire et il en appelle au monde entier, protestant de sa bonne foi et laissant à la génération présente et à la postérité de juger entre lui et le peuple de la Norvège.

—De Londres nous arrivent les étranges nouvelles que la France a mobilisé des troupes et était sur le point d'envahir le territoire allemand, lorsque Delcassé a donné sa démission. L'Empereur aurait protesté de la plus vigoureuse façon contre la témérité française et nous en serions venus — toujours d'après les dépêches — à la veille d'une conflagration universelle.

—Tout indique qu'une grande bataille est imminente en Mandchourie. Les Japonais ont commencé un grand mouvement tournant et comptent déborder l'ennemi à Kirin.

INTERIEUR — L'hon. Hyman, ministre des Travaux Publics dans le gouvernement Laurier, a été élu aujourd'hui à London, Ont., avec une majorité de 422 sur son adversaire M. Gray. Dans Oxford Nord, où une vacance avait été créée par la mort de l'hon. Sutherland, M. Smith, candidat ministériel, a été élu contre M. Wallace, conservateur.

—Le feu a détruit le grand établissement de meubles Scott à Winnipeg aujourd'hui. L'incendie a été causé par la foudre et l'édifice, qui avait sept étages et coûtait \$200,000, a été rasé en trois heures. Quatre pompiers ont été blessés.

—La commission du Port de Montréal, ayant engagé aux Etats-Unis des ouvriers experts, se voit aujourd'hui poursuivie pour infraction à la loi des Aubains. La commission est passible de dommages.

—On a repêché un autre cadavre dans le fleuve en face de la ville aujourd'hui. Le St Laurent rend les unes après les autres les cadavres de ses innombrables victimes.

L. CHATEAU.



La Saint-Jean d'été



ELLES ne sont plus les glaces et les neiges sous lesquelles, durant de longs mois, la terre canadienne a disparu, comme pour chercher dans le repos d'un sommeil réparateur de nouvelles forces et une vie nouvelle. Sous les rayons d'un soleil toujours fécondant, les bourgeons se sont ouverts pour donner naissance aux feuilles vertes et lancer vers le ciel, comme un hommage au Créateur, leurs fleurs multicolores et suavement odorantes. C'est la vie partout, vie pleine de force, de santé et de beauté, vie pleine de charmes auxquels l'homme, roi de la création, ne saurait demeurer insensible. Aussi, sous la poussée qui entraîne toute chose vers sa destinée, la créature éprouve le besoin pressant de manifester au dehors les sentiments multiples qui agitent son âme, son esprit et son cœur. De même que la nature, malgré elle, rend hommage directement au Maître puissant qui l'a tirée du néant, de même, l'homme, malgré lui, criera vers le ciel son admiration, sa joie, comme aussi sa crainte et ses espoirs.

N'est-ce pas qu'ils sont admirables ces mouvements spontanés de l'âme qui, en de certaines circonstances, portent non seulement un être seul, mais une fraction de peuple et même un peuple tout entier, à manifester aux regards de l'univers les sentiments soit religieux, soit patriotiques qui, dans sa poitrine précipitent les battements de son cœur?

Ah! qu'il est beau le spectacle d'un peuple libre, indépendant, fier et noble par conséquent, qui a su conserver avec un soin jaloux, les antiques et saines traditions des ancêtres! Et ces traditions que, sous le souffle de la persécution religieuse, notre mère-patrie, hélas! semble avoir reléguées pour toujours dans le domaine de l'oubli, ne sont-elles pas chez nous, au Canada, aussi intactes, aussi vivaces qu'aux premiers jours?

C'est sous l'égide de la liberté la plus complète que tous, grands et petits, hommes et femmes, célèbrent à cœur-joie les jours de fêtes, qui sont aux peuples dans leur vie de travail et de fatigues, ce que les oasis sont aux caravanes traversant le désert. Dans nos grandes villes comme dans nos plus humbles villages, le même sentiment patriotique et religieux fait battre tous les cœurs. Après la Reine des Fleurs, Marie Immaculée, Rose mystique dont le soleil et la lune, admirent la beauté, dont l'odeur guérit les infirmes, dissipe les maladies, ressuscite les morts, la rose dont le parfum suave et saint réjouit les habitants des cieux, attriste ceux des enfers et réchauffe par sa grâce l'univers entier, les fils chrétiens et loyaux du Canada demandent au Cœur de Jésus de les bénir, eux, leurs familles et leur cher Canada. Et puis, unis par le même élan patriotique et religieux ils célébreront la St Jean avec un enthousiasme, une magnificence qui feront l'admiration des étrangers accourus pour être témoins de leur patriotisme, de leur religion, de leur bonheur.

Existe-t-il au monde — je parle du monde civilisé — un peuple chez qui les traditions ancestrales se soient conservées d'une manière plus parfaite, plus jalouse qu'au Canada?

Certes, non, car les moeurs des Canadiens de langue française en Amérique, sont, à peu de chose près, ce qu'elles étaient il y a deux cents ans. Sans doute, les arts, les sciences, les industries, l'agriculture ont marché et marchent encore à pas de géant chez nous; les villages, les villes se développent avec une rapidité qui tient du merveilleux, la population de l'élément français augmente dans des proportions tellement extraordinaires que nos concitoyens de langue anglaise en sont jaloux et trouvent que nos femmes canadiennes font trop d'enfants. A quoi donc faut-il attribuer cet état de prolixité, de prospérité, si rare dans l'histoire des nations, sinon à la conversation de la foi chrétienne, de l'Évangile, qui seul a rendu et rendra les peuples policés, vigoureux, indépendants et libres.

Et l'indice le plus sûr de la décadence d'une nation n'est-il pas l'abandon de ses anciens usages, de ses vieilles coutumes? Il suffit de consulter l'histoire pour s'en convaincre.

Du reste, la logique et les faits sont parfaitement d'accord sur ce point. Qu'un gouvernement, un peuple, une nation abolisse, comme on cherche à le faire aujourd'hui en France, tout ce qu'il peut y avoir de religieux, de saint, de noble, d'élevé dans le cœur des citoyens pour n'y laisser qu'un seul sentiment, à l'exclusion de tout autre, le sentiment national, le sentiment de la patrie, qu'en résultera-t-il? C'est que ce sentiment à lui seul ne sera jamais assez puissant pour grouper en un tout compact et solide les individus qui constituent un peuple: chacun interprétera à sa façon les mots: liberté, égalité et fraternité, et bientôt l'amour de la patrie, disparaissant, s'éteignant dans les cœurs faute de guide et d'aliment, l'anarchie, le désordre et le chaos régneront en maîtres. Si l'on supprime Dieu, que restera-t-il?

Dernièrement l'Album Universel racontait à ses lecteurs l'émouvante et héroïque histoire de leurs frères d'Acadie. Persécutés, dispersés aux quatre coins du globe, séparés les uns des autres, le fils de son père, la fille de sa mère, le mari de l'épouse, l'épouse du mari, le frère de la soeur et la soeur de son frère, les quelques survivants échappés comme par miracle, ont pu entendre leurs bourreaux s'écrier dans leur joie farouche et cruelle: "La race acadienne a vécu".

Eh bien! ces quelques Acadiens ont fait souche de nouveau et aujourd'hui comme autrefois le rouet tourne encore en Acadie. La race acadienne est plus vivace que jamais. Ah! c'est que, comme autrefois, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant, tous cultivent avec amour, avec respect les belles et fortes traditions d'antan. En Acadie comme en notre beau Canada les braves habitants ne lais-

sent échapper aucune occasion de prouver leur attachement aux us et coutumes de leurs aïeux. Chez eux comme chez nous, lors de la Saint-Jean d'été, ils vont encore, après leur rude journée de travail, offrir à la Reine des Fleurs, leurs prières, leurs vœux, leurs travaux et déposer à ses pieds les nombreuses fleurs que la nature prodigue, leur donne sans compter. Dans les villages, les plus reculés, c'est le même élan, la même foi simple et naïve, mais forte à transporter les montagnes, qui rapproche tous les cœurs pour les réunir en une prière commune aux pieds de Celle que l'Écriture appelle non seulement la Reine des Fleurs, Lis de la Vallée, mais encore "Jardin de délices".

Si l'élément français domine aujourd'hui dans la province de Québec et s'affirme de plus en plus dans les autres parties de la Confédération canadienne, n'est-ce pas à la conservation de sa langue qu'il le doit? Mais eût-il conservé sa langue, s'il avait sacrifié ses lois, ses institutions, ses usages? Non, certes! pas plus qu'il n'aurait conservé ses usages, ses lois, ses institutions, s'il eut renoncé à sa langue.

Pourrait-on raisonnablement s'imaginer que, à l'occasion de la fête nationale célébrée en ce jour jusque dans les contrées les plus éloignées du Canada, et partout, à l'étranger, où bat un cœur vraiment canadien, on chôme, on se livre à la joie, uniquement pour le plaisir de passer une journée de plaisir et d'amusements, uniquement parce que c'est "la Saint-Jean-Baptiste"? Ce serait faire injure à l'intelligence, au cœur du grand patriote Duvernay qui, en 1834, établit sur des bases solides la célébration générale de notre fête nationale, en fondant l'association St Jean-Baptiste. Car, avant lui, la fête se résumait en feux de la Saint-Jean.

Ce serait méconnaître grossièrement les hautes aspirations, les nobles sentiments de cette importante fraction d'un peuple qui se fait un devoir et une gloire d'inscrire sur ses bannières, sur le frontispice de ses monuments publics, ces quatre mots affirmant aux yeux de tous, d'où il vient, ce qu'il veut, et où il va: "Dieu, nos institutions, notre langue et nos lois".

Oui, le voilà bien le peuple canadien, et le but principal de ses manifestations publiques n'est autre que l'union la plus étroite, la plus patriotique, non seulement entre les sept millions d'individus qui continuent à croître et à se multiplier sur les bords du St Laurent, mais encore pour ses enfants qu'une dure nécessité, une fatalité ou simplement un caprice a entraînés hors du pays, chez des peuples étrangers.

La destinée d'un peuple est étroitement liée à sa langue et à ses coutumes. Essayer d'en sortir, c'est vouloir affronter une mer orageuse dont les rives lointaines et inconnues n'offrent aucun lieu de refuge, aucun port assuré.

Saint Jean-Baptiste, précurseur de Notre Seigneur

NOUS lisons dans la vie des Saints que la naissance de saint Jean-Baptiste fut pour le monde un grand événement, car elle vint lui annoncer que la rédemption approchait.

Jean-Baptiste eut pour père Zacharie et pour mère Elisabeth. Zacharie était un saint prêtre de la famille d'Abiu. Elisabeth descendait aussi d'Aaron et se trouvait (par sa mère) la cousine de la Sainte Vierge.

Un jour que Zacharie offrait les parfums dans le sanctuaire du temple, et que le peuple priait dans le parvis, l'ange Gabriel lui apparut. A sa vue, Zacharie fut troublé et saisi de frayeur. Mais l'ange lui dit: "Ne craignez point, Zacharie, car votre prière a été exaucée; Elisabeth, votre femme, mettra au monde un fils auquel vous donnerez le nom de Jean. Il sera grand devant le Seigneur; il ne boira point de vin, et il sera rempli du Saint-Esprit, même avant sa naissance.

Zacharie répondit à l'ange: "A quoi connaîtrai-je la vérité de ce que vous me dites? car je suis vieux, et ma femme est avancée en âge."

L'ange lui dit: "Je suis Gabriel, qui suis toujours présent devant Dieu; j'ai été envoyé pour vous porter cette nouvelle. Et dans ce moment vous allez devenir muet; et vous ne pourrez parler jusqu'au jour que ceci arrivera, parce que vous n'avez point cru en mes paroles."

Cependant le peuple attendait Zacharie et s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le temple. Zacharie étant sorti, ne pouvait leur parler, et ils reconnurent qu'il avait eu une vision, car il s'expliquait pas signes. et il demeura muet.

La visitation

A quelque temps de là, la Sainte Vierge vint visiter Elisabeth. Aussitôt que celle-ci entendit la voix de Marie qui la saluait, elle fut rempli du Saint-Esprit ainsi que son enfant.

Huit jours après naissait Jean-Baptiste. Toute sa famille voulut qu'on lui donnât le nom de son père; mais Elisabeth, divinement inspirée, dit qu'il fallait l'appeler Jean. Tout le monde était étonné qu'elle choisît ce nom, car il n'y avait personne dans sa famille qui le portât. On demanda à Zacharie comment il voulait qu'on nommât l'enfant. S'étant fait donner des tablettes, il écrivit dessus: "Jean est le nom qu'il doit avoir". Au même instant il recouvra la parole et il bénit Dieu.

Or, ajoute l'évangéliste, l'enfant croisait et se fortifiait en esprit, et il demeurait dans le désert jusqu'au jour où il devait être montré à Israël.

Séparé dès ce moment du commerce des hommes, Jean se consacra entièrement aux exercices de la prière et mena une vie très austère. Il portait un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir autour des reins. Il ne se nourrissait que de sauterelles et de miel sauvage.

Les sauterelles dont il est ici question étaient d'une autre espèce et beaucoup plus grosses que celles que nous connaissons, et de nos jours encore, quelques tribus arabes ne dédaignent pas de s'en nourrir.

Saint Jean-Baptiste reparut dans le monde lorsqu'il eut atteint sa trentième année, qui était l'âge où les prêtres et les lévites de l'ancienne loi commençaient à entrer dans l'exercice de leurs fonctions. Les prophètes l'avaient annoncé longtemps auparavant comme un messager qui précéderait le Sauveur pour lui préparer la voie.

Prédications de Jean

Ce fut dans le désert de la Judée, c'est-à-dire dans la partie située sur les bords du Jourdain, du côté de Jéricho, que Jean commença ses prédications. Il prêchait aux hommes l'obligation où ils étaient d'expier leurs iniquités, et leur annonçait le Messie, qui allait bientôt paraître au milieu d'eux. Le peuple le reçut comme l'ambassadeur du Très-Haut.

Le baptême que Jean donnait à ses disciples

était la figure de celui que le Sauveur devait instituer comme sacrement.

Il y avait environ six mois que Jean prêchait et baptisait, lorsque le Sauveur vint le trouver et se présenta parmi ceux qui lui demandaient le baptême. Jean, l'ayant connu par révélation, fut pénétré de respect pour sa personne sacrée, et ne voulut pas d'abord le baptiser, disant: "C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous et vous venez à moi!" Mais Jésus lui répondit: "Laissez-moi faire pour cette heure, car c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice". Alors Jean le baptisa. En même temps les cieux s'ouvrirent et le Saint-Esprit descendit sur Notre-Seigneur en forme de colombe. Puis on entendit du ciel une voix qui disait: "C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection".

Après avoir baptisé quelque temps dans le Jourdain, sur les bords du désert de la Judée, Jean était passé de l'autre côté du fleuve, et s'était arrêté à Bethanie ou Bethabara. De là il se rendit à Ennon, près de Salim, lieu où il y avait beaucoup d'eau. Semblable à un ange du Seigneur, il n'était touché ni par les bénédictions, ni par les malédictions, selon l'expression de l'Écriture. Il n'a-



Saint Jean-Baptiste, enfant.

vait en vue que la gloire de Dieu et ne prêchait que Jésus-Christ. Sa charité lui gagnait tous les cœurs, et son zèle lui donnait une autorité à laquelle ses auditeurs ne pouvaient résister. Supérieur à toutes les considérations humaines, il reprenait avec une généreuse liberté l'hypocrisie des pharisiens, les profanations des Sadducéens, les extorsions des publicains, les rapines et la corruption des soldats; il s'éleva contre la conduite scandaleuse d'Hérode lui-même. Ce prince qui était tétrarque de Galilée, avait répudié sa femme, fille d'Aretas, roi d'Arabie, pour épouser Hérodiade, femme de son frère Philippe. Jean-Baptiste le reprit fortement, ainsi que sa complice, du scandale qu'ils causaient l'un et l'autre par cette union criminelle. "Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère", dit-il au prince. Hérode craignait et respectait Jean; il avait plusieurs fois rendu hommage à sa sainteté en se conformant à ses avis; mais en même temps qu'il le vénait comme un saint, il le haïssait comme un censeur importun.

Poussé par les flatteries des courtisans et surtout par les clameurs et les artifices d'Hérodiade

qui mettait tout en oeuvre pour perdre celui qui voulait traverser son ambition, Hérode, par complaisance pour elle, fit emprisonner le saint.

Cependant Hérode respectait toujours le serviteur de Dieu; il l'envoyait souvent chercher et se plaisait à l'entendre, quoiqu'il se sentit troublé lorsqu'il l'avertissait de ses fautes. D'un autre côté, Hérodiade ne cessait d'aigrir le prince contre lui, et soupirait après le moment où elle pourrait s'en défaire. Enfin l'occasion qu'elle attendait avec tant d'impatience se présenta.

Décollation de Jean

Il y avait environ un an que Jean-Baptiste était en prison, lorsque Hérode, pour célébrer le jour de sa naissance, donna un magnifique festin aux principaux Galiléens. Comme la mollesse et la corruption régnaient dans le palais de ce roi, il n'eut pas honte de faire danser devant lui, pendant le repas, Salomé, fille d'Hérodiade. Cette princesse lui plut tellement par cette danse, qu'il lui promit avec serment de lui donner ce qu'elle lui demanderait, fut-ce la moitié de ses Etats. Salomé, flattée par la promesse du prince, alla consulter sa mère sur la demande qu'elle devait faire. Hérodiade, aveuglée par sa passion criminelle et dévorée d'ambition, ne pensa qu'à la perte de celui qui lui reprochait ses désordres et la reprenait de suivre les désirs corrompus de son coeur; elle dit donc à sa fille de demander la mort de Jean-Baptiste. Sa haine, impatiente du moindre délai, lui faisant craindre que le prince ne rentrât en lui-même, elle plaça incontinent un plateau entre les mains de Salomé âgée de quinze ans, et digne fille d'une telle mère et lui dit: "Va, et sur ce plateau exige qu'on place la tête de Jean que tu m'apporteras aussitôt".

Nous lisons dans l'Évangile qu'Hérode regardait Jean-Baptiste comme un homme juste, et qu'il craignait, en portant la main sur ce saint de s'attirer l'indignation du peuple, qui avait pour l'homme de Dieu une grande vénération. C'était d'ailleurs un usage universellement reçu de ne condamner et de n'exécuter aucun criminel le jour de la naissance de ce prince, ni dans les festins ou assemblées publiques qui se faisaient en signe de réjouissance; ces jours-là n'étaient signalés que par des grâces et des bienfaits.

Malgré ces considérations, malgré les remords de sa conscience, qui auraient dû le retenir, Hérode eut la lâcheté de consentir à l'horrible demande exprimée par la bouche d'une jeune fille de quinze ans, sa nièce. Il chercha même à excuser son crime par des prétextes qui en faisaient encore mieux ressortir l'énormité. Il légua la religion du serment, oubliant, le malheureux, qu'un serment ne saurait obliger lorsqu'il a pour objet ce qui est défendu par la loi de Dieu.

Hérode chargea donc un soldat d'aller couper la tête au saint dans la prison et de l'apporter à Salomé. Celle-ci osa la prendre dans ses mains pour la présenter à sa mère. Saint Jérôme rapporte qu'Hérodiade se fit un jeu barbare de percer la langue du Précurseur avec un poign.

Ainsi mourut le précurseur du Messie, un an avant celui qu'il avait annoncé comme le Sauveur du monde, et un peu plus de deux ans après le commencement de ses prédications.

Les disciples de Jean-Baptiste emportèrent son corps et l'enterrèrent honorablement, non loin du lieu où il avait eu la tête tranchée. On le porta depuis à Sébaste ou Samarie, et on le renferma dans le tombeau où étaient les ossements du prophète Elisée. Des impies essayèrent de détruire ces saintes reliques en les brûlant; mais Dieu permit que de pieux moines pussent en sauver quelques parties; il en a été porté en Occident et jusqu'en France, et aujourd'hui la ville d'Amiens possède encore quelque chose de la tête de ce saint précurseur de Jésus-Christ.

Comment on célèbre la Fête Nationale au Canada



Photo.
J. A. Dumas

époque fort reculée, sont solennellement bénis par le curé de chaque paroisse, au milieu d'une grande affluence de paroissiens et souvent d'étrangers. Après l'allocution toute patriotique et religieuse du pasteur, les citoyens manifestent leur joie de diverses manières, tandis que les jeunes gens prennent plaisir à franchir le bûcher en flammes. Le bûcher consumé, chacun se retire dans l'attente des divers événements joyeux qui se succéderont le lendemain.

Le 24, au lever du soleil, la fête commence par la procession se rendant à la messe célébrée ordinairement en plein air, à laquelle se font un honneur et un plaisir d'assister nos pieux Canadiens unis dans un même sentiment de religion et de patriotisme, manifesté à la face du ciel et de la terre. Un chœur de chant puissant préparé de longue date, fait résonner les échos d'alentour. C'est un spectacle majestueusement grandiose et qui laisse dans l'âme une impression inoubliable.

De nombreux comités d'organisation veillent à ce que chaque partie du programme de la fête soit scrupuleusement exécutée. Aussi, tout se passe-t-il dans l'ordre le plus parfait et la joie la plus complète.

Après la messe a lieu le défilé des chars allégoriques, historiques, commerciaux, industriels, etc., et la cavalcade représentant des épisodes et des personnages de l'histoire du Canada, à travers les rues principales dont les fenêtres, les balcons sont pavoisés à profusion de drapeaux, de bannières, d'oriflammes de toutes couleurs. Tous les Cana-



hoto.
[Laprés] &
Lavergne

NUL n'en ignore, l'Association St Jean-Baptiste fut fondée à Montréal par M. Ludger Duvernay, et la fête nationale célébrée pour la première fois le 24 juin 1834.

Etablie surtout dans le but d'unir entre eux tous les Canadiens, la fête nationale se célèbre chaque année au Canada avec une pompe, un éclat de plus en plus extraordinaire.

Plusieurs mois avant la célébration, de nombreuses commissions d'organisation se sont formées partout d'un bout à l'autre du Canada, et même aux Etats-Unis; car les Canadiens aiment à bien faire les choses.

Le 23 juin au soir, la fête s'annonce par les feux dits Feux de la St Jean. Ces feux de joie allumés sur tous les points du pays, et qui remontent à une



Promenés sous un dais, en voiture, les petits St-Jean-Baptiste du Canada sont ravissants et radieux

Photo. Laprés & Lavergne

population tout entière réléguant dans le domaine de l'oubli, toute préoccupation, tout souci, toute affaire, s'abandonne sans réserve à la joie et à l'enthousiasme.

La soirée commence ordinairement par une magnifique promenade aux flambeaux et se termine par un superbe feu d'artifice, à la grande joie surtout des enfants dont un tel spectacle tient les yeux ouverts plus longtemps que d'habitude.

Plusieurs de nos lecteurs ont déjà eu l'occasion d'assister à diverses fêtes nationales, mais nulle part, nous en sommes convaincus, ils n'ont rencontré autant d'enthousiasme, autant de fraternité sincère qu'en terre canadienne.

Vive le Canada !!



Photo.
Laprés &
Lavergne

diens, ardents patriotes se donnent la main pour assurer le succès le plus complet de leur fête nationale.

Saint Jean-Baptiste, que représente un enfant choisi parmi les plus beaux et les plus intelligents, doit sourire du haut du ciel et bénir son peuple fidèle qui, au milieu de ses amusements tout patriotiques n'oublie point son glorieux patron.

Vient ensuite le banquet-national, auquel sont invités tous les citoyens sans exception. Et cette année, ce banquet aura un cachet de charité tout particulier puisque les profits en seront versés à la caisse de l'institution des écoles ménagères dans la province de Québec.

L'inauguration officielle de cette institution aura lieu au grand banquet de ce soir, dans la Salle d'Exercice militaire de la rue Craig, à Montréal, et sera suivie d'un grand concert-promenade.

L'après-midi est consacré à une foule de jeux et d'amusements de toute sorte, appropriés aux différents âges. Naturellement les corps de musique, fanfares, harmonies partout et en toute circonstance, rehaussent de leurs mélodies joyeuses et de leurs marches entraînantes, la fête canadienne par excellence.

Les travaux courants sont suspendus, les boutiques et magasins fermés, les banques au repos, la



Photo.
J. A. Dumas

L'exposition canine à Montréal

L'EXPOSITION canine tenue récemment à Montréal nous fournit l'occasion de publier ici de nombreuses photographies de chiens de race qui ont reçu des prix et des mentions.

Voilà bien des siècles que le chien est l'ami de l'homme, puisqu'on a retrouvé, dans les cavernes tertiaires, des squelettes de chiens à côté des squelettes de nos ancêtres de l'âge de la pierre taillée. Si la race humaine s'est modifiée, la race canine a changé aussi, mais non point spontanément.

La science de l'éleveur s'est exercée sur elle, et on est arrivé, par des croisements judicieux d'espèces, à obtenir les variétés les plus curieuses et les plus dissemblables. Le hasard vient souvent aussi au secours de l'art, et voilà pourquoi certaines races sont fort rares, et d'un prix très élevé. Ils n'en faut pas davantage pour les faire rechercher par les riches amateurs. Mais le goût du jour varie, et la mode toujours capricieuse, change tous les ans de favoris, pour les chiens comme pour les roses, les orchidées ou les pawlonias.

Bien que les variétés de l'espèce canine soient innombrables, les naturalistes ont pu néanmoins les ramener à quatre types principaux, les dogues, les terriers, les lévriers et les épagneuls. L'origine de chacune de ces races devait être cherchée dans diverses espèces sauvages, apprivoisées sur différents points du globe et à différentes époques et dont les principales, suivant M. Geittele, seraient le petit cheval (chien de l'âge de pierre), le loup de l'Inde (chien de l'âge de bronze), et le grand chacal (chien des anciens Egyptiens).

Quoi qu'il en soit de cette filiation, tout le mon-



Les chiens et la mode

étaient particulièrement renommés pour leur vigueur et leur férocité. On leur demandait surtout de défendre la maison contre le maraudeur. Ils n'en étaient pas moins attachés à leur maître, témoin le touchant épisode du vieil Argos qui mourut de joie en reconnaissant, après vingt ans, Ulysse qui revenait de la guerre de Troie.

Les Romains, sauf à l'époque de la décadence, ne paraissent pas avoir eu beaucoup d'attachement pour les chiens. Il leur gardaient rancune de la nuit fameuse où les oies de Jupiter sauvèrent la forteresse: aussi répétaient-ils que l'oie était plus intelligent que le chien.

Au moyen âge, grâce au développement de la chasse, le chien joue un grand rôle dans la vie féodale. C'est l'époque où le lévrier est en honneur: les seigneurs se font sculpter sur leur tombeau, avec leur fidèle lévrier sous les pieds. On voit par le museau allongé, les formes élancées, que la race était déjà très affinée. Plus d'une miniature représente une levrette caressante consolant la châtelaine de la longue absence de son époux.

Ces espèces étaient encore d'assez haute taille. C'est l'Italie, semble-t-il, qui introduisit en Europe, à l'époque de la Renaissance, la mode des petits chiens. Le carlin, comme son nom l'indique, est d'origine méridionale. Les contemporains semblent avoir eu une véritable indignation contre cette mode naissante, pourtant bien anodine: les chroniqueurs nous racontent que les Parisiens furent scandalisés en voyant, en 1574, Henri III faire son entrée, "entouré de singes, de perroquets et de petits chiens".

Le XVII^e siècle est l'âge d'or des épagneuls, importés d'Espagne, comme leur nom l'indique. Bientôt l'Angleterre s'occupe à son tour de l'élevage des chiens, et crée une nouvelle race, le bouledogue. En France, on s'occupait beaucoup du chien de chasse: mais le "bichon" tint une grande place dans les boudoirs.

Lorsque le chien danois fut importé en France pour la première fois, ce fut un véritable affolement, qui malheureusement n'était pas justifié par l'intelligence de la race. On s'engoua aussi des terre-neuve sauveteurs: cette curieuse espèce, à moitié amphibie, descend de chiens amenés dans l'île en 1662, qui n'aimaient pas l'eau et n'avaient pas aux doigts la grande palmure qu'ils possèdent actuellement.

Ces dernières années, le modeste chien de berger lui-même fut à la mode. On donna des concours, on s'efforça d'améliorer la race, et plusieurs spécimens remarquables atteignent des prix exorbitants.

Mais ce sont là des exceptions et les amateurs, en général, préfèrent les petites espèces, plus conformes au but qu'ils se proposent, puisque le chien cesse d'être un serviteur pour devenir un objet de luxe. On le pomponne et on l'habille comme une poupée: il y a même une mode pour les paletots des chiens qui, l'hiver, portent un large col très évasé.

Les terriers, toutefois, n'ont pas cessé de rendre des services tout en conservant la faveur de la mode. C'est en Angleterre surtout que cette jolie race a été cultivée, et le terrier anglais est une des variétés les plus recherchées.

L'Orient a fourni quelques jolies races, notamment l'épagneul japonais, blanc marqueté de noir, qui fut fort à la mode il y a quelques années. On a préféré, depuis, le petit griffon chinois, qui est beaucoup moins joli, mais a, dit-on, de charmantes manières. Pendant la dernière guerre de Chine, cette espèce fit véritablement fureur. On fit des raffles dans les palais de Pékin et les chiens favoris des hauts dignitaires chinois furent embarqués pour l'Europe.

C'est encore une espèce chinoise qui tient à l'heure actuelle, à Londres, le record de la mode. On l'appelle le "chien à manche", parce qu'il est si petit que les mandarins ont coutume de le porter dans les manches flottantes de leurs vêtements.

Même le petit roquet, devenu "loulou", a été singulièrement perfectionné surtout en Angleterre. L'un d'eux "le Roi Pépin", a obtenu déjà cinquante

prix dans des concours. Le loulou de Poméranie est extrêmement recherché. Une autre espèce allemande acclimatée et développée en Angleterre, c'est le Wolf-Spitz (museau de loup), que nous désignons sous le nom de chien loup: cette variété est très rare.

* * *

Les soins que l'on donne aux chiens aux expositions diffèrent considérablement de ceux qu'ils reçoivent chez les particuliers. Chez ces derniers les soins extérieurs sont malheureusement tellement négligés qu'ils finissent par être affectés de maladies de peau et deviennent un objet de dégoût pour toute la famille. Ils répandent en outre une odeur difficile à dissiper. Chaque chien qu'on tient à voir en bonne santé doit être dégarrassé au moins une fois par semaine de la poussière et de toutes les impuretés qui se sont amassées sur sa peau et entre ses poils. Au fond, cela devrait se faire tous les jours. Après chaque promenade il doit être débarrassé de la poussière avant de regagner son gîte; mais il y en a beaucoup qui trouvent cela ennuyeux et le négligent. Cependant cela ne serait pas bien difficile, si l'on achetait un gant de poil et une bonne brosse. Quelques coups de brosse dans la direction du pelage suffisent pour donner au chien à poil ras un tout autre aspect. Les chiens à long pelage doivent être peignés avec un bon peigne avant de subir un massage avec le gant. Il faut enlever soigneusement les poils qui tombent, et pendant la période de la mue il est bon de procéder avec prudence. Tous les peignes et les brosses avec lesquels l'animal a été nettoyé doivent être nettoyés comme il faut à leur tour, de préférence avec une solution de créoline. Outre la poussière et la saleté, le pelage du chien cache souvent de la vermine, mais s'il est nettoyé journellement, il n'en aura guère ou pas du tout.



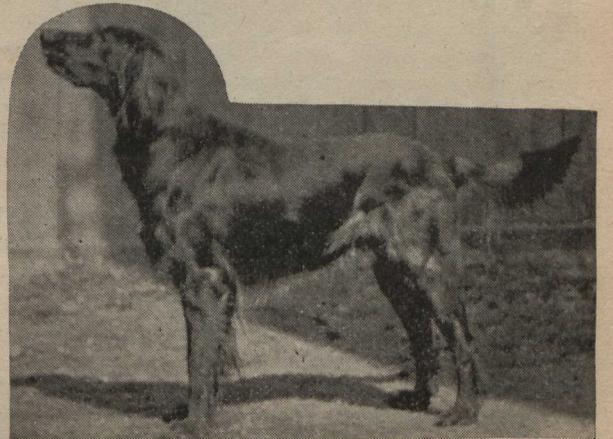
STELLA BELLA—1er prix des lévriers, propriété de M. Brodeur

de sait aujourd'hui que le dogue se reconnaît à sa tête forte et à son museau tronqué: de lui dérivent le bouledogue, le roquet, le carlin.

Le terrier, qui comprend un grand nombre de variétés, à la tête arrondie, le museau pointu, les jambes courtes et très fines.

Le lévrier, auquel on rattache le matin et le danois, se distingue nettement du dogue, dont il se rapproche par la taille, par son museau allongé et ses formes élancées. Enfin, l'épagneul est caractérisé surtout par son poil long, frisé et ses oreilles souvent tombantes. C'est la race qui a peut-être donné lieu au plus grand nombre de variétés et aux plus différentes, depuis les vigoureux chiens de berger, terre-neuve et chiens des Pyrénées jusqu'aux mignons bichons et aux bassets trapus, en passant par le chien courant, le braque et le barbet.

Toutes ces races étaient inconnues des anciens: chaque pays avait la sienne. Partout le chien aimé, parfois même honoré. Les Egyptiens considéraient les chiens comme des animaux sacrés: on les enterrait dans des cellules préparées d'avance, et les habitants de la maison, à leur mort, se rasaient la tête en signe de deuil. D'après les hiéroglyphes, ces chiens semblent se rattacher à la race du lévrier: nous avons dit qu'ils provenaient de la domestication du dib ou grand chacal. Les chiens grecs, par contre, étaient pour la plupart des molosses c'est-à-dire des dogues; ceux de Thrace



VENUS — Chienne "Irish Setter" qui a remporté le premier prix à la dernière exposition. Prop. Amédée Trudeau de Longueuil.

peigne avant de subir un massage avec le gant. Il faut enlever soigneusement les poils qui tombent, et pendant la période de la mue il est bon de procéder avec prudence. Tous les peignes et les brosses avec lesquels l'animal a été nettoyé doivent être nettoyés comme il faut à leur tour, de préférence avec une solution de créoline. Outre la poussière et la saleté, le pelage du chien cache souvent de la vermine, mais, s'il est nettoyé journellement, il n'en aura guère ou pas du tout.

Il n'est pas mauvais de les laver et de les peigner, quoique souvent on le fasse d'une manière exagérée. On pourra leur permettre de nager de temps à autre; mais il y a une grande différence entre la nage et un bain de propreté. Un chien doit en avoir un une fois par mois, et être alors mouillé jusqu'à la peau. Après l'avoir bien frotté avec du savon et de l'eau tiède, il faut enlever toute trace de savon dans le pelage et le laisser sécher vigoureusement. On le sèche avec du linge et on lui fait faire ensuite une petite promenade à la laisse, sinon il prend presque toujours froid ou va se sécher lui-même contre un mur sale ou dans le sable. Les bains sont plutôt nuisibles au pelage des Collies et des Barzois (lévriers russes à pelage onduleux). On frotte ces chiens avec une égale quantité de magnésie et de farine de riz qui doit au préalable être parfaitement séchée. Une peau chamoisée ou un peu d'huile dans le creux de la main contribue beaucoup à rendre le poil lisse.

L'omelette au lard

N'OUBLIEZ pas, m'sieu Pierre, ajouta le père Demay, lorsqu'il m'eut souhaité le bonsoir, que c'est demain la grande journée des "sucres", et puis qu'y faudra s'éveiller avant les poules si on veut être rendu à temps pour le commencement de la fête.

—Soyez tranquille, mon vieux Grégoire, on sera debout à l'aube; c'est assez tôt?

—Ben, ma fine, faut pas non plus exagérer la chose. Le jour est ben souvent brumeux au matin, en avril, et dame, si y f'sait pas clair assez, j'risquerais d'chavirer ma carriole dans quelque méchant trou, et pis nous tous avec encore. Si vous êtes gréé pour six heures, ça fera.

—A propos, père Grégoire, vous ne m'avez pas dit chez qui nous allions?

—C'est-y Dieu possible! Ben, m'sieu Pierre, c'est à la ferme des Bois-Francis, chez l'père Martineau... vous savez ben, l'gros Martineau, l'fermier qu'habitait tout proche de jeu vot' père, quand qu'vous étiez encore tous au pays, l'père d'la p'tite Madeleine, avec qui c'que vous jouiez tout le temps, pareils comme deux vrais diables... Vous vous rappelez plus?... Ben si, donc... Allons, j'vas m'coucher. Bonsoir, m'sieu Pierre, et pis rêvez à tout plein d'belles choses...

...Si je me rappelais! C'était toute ma jeunesse, toute la joie, toute la fraîcheur de mes souvenirs d'enfant que ce nom seul venait d'évoquer en moi.

Les Bois-Francis! Le père Martineau! Madeleine! Madeleine surtout, ma petite camarade de jeu, presque ma soeur, "Madou", comme je l'appelais en cet heureux temps où je n'étais encore pour elle que Pierrot tout court!... Madou! Pierrot! souvenirs presque d'hier, et déjà cependant si lointains!...

Nous avions été élevés ensemble. La ferme des Martineau était voisine de la nôtre. Une simple clôture à bestiaux séparait les deux propriétés; nous l'appelions "la frontière". Je ne sais si, au point de vue administratif elle jouait quelque rôle important; pour nous, elle représentait un nombre incalculable de balançoires de toutes sortes, ce qui expliquait l'état piteux de ses fils de fer et le manque d'assurance de ses poteaux.

Que de bonnes parties nous faisons alors, galopant à perdre haleine à travers l'immense prairie, comme de jeunes chevaux échappés, ou bien encore essayant, avec notre imagination de douze ans, de revivre dans le mystère des grands bois quelque folle aventure glanée au hasard parmi quelque livre de voyages. Puis, les dimanches, les deux familles se réunissaient pour passer la soirée ensemble, tantôt chez les Martineau, tantôt chez nous. Alors, tandis que les mamans jasaient tout en tricotant, que les papas se livraient aux bruyantes gaietés du "quatre-sept", et que les petiots galopaient à travers la salle avec un vacarme effroyable. Madou et moi, nous nous blottissions dans un petit coin, dissimulés sous l'ombre de l'armoire à vaisselle, et là, parlant à voix basse comme s'il se fût agi de secrets d'Etat, nous faisons des plans d'avenir, toujours heureux comme il convient, broyant à l'envie du rose et de l'azur sur la palette de nos rêves, et ne soupçonnant pas, dans notre naïveté enfantine, que la vie doit jamais se dérouler moins paisible et moins douce qu'elle ne l'était au moment présent.

Hélas! l'illusion devait être brève et le réveil terrible.

En moins d'une semaine, les deux plus jeunes enfants du père Martineau étaient emportés d'une attaque foudroyante de croup. Un mois plus tard, la pauvre mère, à demi-folle de douleur, épuisée de souffrances et de chagrin, allait à son tour rejoindre ses chérubins dans le grand ciel bleu. Madou resta seule avec son père. Bien qu'elle ne fût encore qu'une enfant, elle dut prendre la place de la bien-aimée disparue et assumer le rôle écrasant de maîtresse de maison. Dès ce jour, je ne la vis presque plus. D'ailleurs, à quelque temps de là, mon père me mit au collège, d'où je passai ensuite à l'université. Il voulait que je devinsse avocat. Pauvre père! que ne me garda-t-il près de lui, sur notre bon vieux sol familial! Son vœu est maintenant exaucé, mais il est parti trop tôt pour voir l'accomplissement de son rêve. La ferme a été vendue, les pièces de terre morcelées, dispersées au gré des enchères, et c'est après douze ans d'absence que je reviens, pour quelques jours seulement, hélas! dans ce pays où je croyais que nul souvenir vivant du passé ne devait désormais m'attirer...

Le lendemain, dès l'aube, nous nous entassions tous trois dans une vieille carriole aux ressorts criards, le père Grégoire, rasé jusqu'au vif, sanglé

dans sa redingote des grands jours; la mère Grégoire, drapée dans un éblouissant châle à ramages qui tirait les larmes des yeux; enfin, votre serviteur Pierrot, légèrement courbaturé par une nuit blanche, et plus nerveux peut-être qu'il n'eût convenu à propos d'une excursion aussi banale que celle des sucres.

Ce que fut le trajet jusqu'aux Bois-Francis, je ne saurais le dire au juste; à ce moment, ma pensée



Le lard, c'était par le lard qu'il fallait commencer...

était bien loin de la réalité. Je me rappelle seulement qu'il me parut extraordinairement long et fort désagréable. A chaque instant, la voiture s'enlisait. Il fallait mettre pied à terre, patauger au hasard dans une boue glacée qui dépassait la cheville, parfois traverser un marécage en sautant de pierre en pierre, comme des grenouilles. Ajoutez à cela un vent furieux qui nous coupait le visage, les cahots d'un véhicule préhistorique qui menaçait à tout instant de se rompre en mille pièces, et vous avouerez que les préliminaires de mon idylle manquaient un peu de poésie.

Enfin, nous aperçûmes les bois. Quelques instants après, la cabane apparut à son tour, à demi-cachée par les troncs des grands érables, avec son toit entr'ouvert, d'où s'échappait en nuages épais la vapeur blanche des sucres en ébullition. Sur le côté, quelques pierres formaient un foyer improvisé,



La poêle trônait au milieu des débris de l'omelette!

où pétillait joyeusement un feu de branches de sapin, et devant ce foyer, debout, émergeant des tourbillons de fumée résineuse, telle une déesse du Wathalla, une grande et belle fille, le teint animé par la chaleur du brasier, versait à pleins bords la pâte d'or des crêpes, qui virevoltaient bientôt légères dans la poêle.

Au bruit de la carriole, elle se retourna. Tout aussitôt, un double cri: "Pierrot!"

—Madou! ma petite Madou!

D'un bond j'étais près d'elle, je lui prenais les mains... Elle était devenue toute rougissante.

—Douze années, Madou, douze années que nous ne nous sommes vus!

—C'est vrai, monsieur Pierre, douze ans déjà!

—Monsieur Pierre!... Tu ne veux... vous ne voulez donc plus m'appeler Pierrot... comme autrefois? Pourquoi?...

Elle baissa les yeux.

—Vous avez donc oublié le passé, Madou, notre si douce intimité d'autrefois, et nos courses dans la prairie, et les veillées aux Bois-Francis, et... la frontière?

Elle se mit à sourire.

—La frontière!... oui, je me souviens de tout cela. Mais... il ne faut pas m'en vouloir, monsieur Pierre, il y a si longtemps... la surprise...

—Au moins, avez-vous pensé quelquefois à moi, Madou?... Vous ne répondez pas?... Jamais, alors?

Elle leva ses beaux yeux bleus sur les miens, me fixa un instant d'un regard qui me troubla d'une façon étrange, rougit davantage, puis, dégageant lestement ses mains que je tenais toujours dans les miennes:

—Tenez, monsieur Pierre, dit-elle, nous causons plus tard, voulez-vous? Le déjeuner est en retard, et mon père n'aime pas à attendre. Vous ne voudriez pas me faire gronder?

—Oh! Madou!

—Alors, aidez-moi. Voici des oeufs, du "bacon", du saindoux, tout ce qu'il faut. Pendant que je termine mes crêpes, faites-moi mon omelette au lard.

...Une omelette au lard! J'en avais mangé bien souvent, mais j'ignorais totalement les mystères de sa préparation. Fallait-il d'abord casser les oeufs, puis ajouter le lard et couronner l'oeuvre par une délicate application de graisse blanche, ou faire l'inverse, ou encore...? On ne se figure pas combien la cuisine est une chose compliquée. Vous ne me croirez peut-être pas, mais, à ce moment, en face du redoutable problème de l'omelette au lard, le droit international et les pandectes me semblaient des jeux d'enfant. Et puis, je me sentais quelque peu humilié dans mon rôle d'amoureux transi, transformé en cuisinier de gargotte; d'autant plus qu'avec cette immense poêle qui m'empêtrait les mains, je devais avoir l'air parfaitement ridicule.

—Eh bien, voyons, monsieur Pierre, vous rêvez? dit Madou, qui continuait à retourner ses crêpes. Qu'attendez-vous pour faire fondre votre lard?

Le lard! J'étais sauvé! C'était par le lard qu'il fallait commencer. J'empilai pêle-mêle dans la poêle tout ce qui me tomba sous la main. Bientôt un grésillement strident se fit entendre, suivi aussitôt d'une épouvantable odeur de brûlé.

—Mais, malheureux! cria Madou, retournez donc vos tranches, et puis vite, vite, vos oeufs, maintenant...

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, deux douzaines d'oeufs gisaient à leur tour dans le récipient, les jaunes d'un côté, les blancs de l'autre, le tout formant une masse compacte hérissée d'innombrables éclats de coquilles, bref, un spectacle lamentable. Et, pendant ce temps, ce satané lard qui continuait à brûler!

—Et maintenant, ajouta Madou, qui, par bonheur, n'avait pas assisté à ce dernier massacre, faites sauter l'omelette.

Cette fois, je crus sentir le frisson de la petite mort. Sûrement, j'allais faire un malheur. Mais quoi? Il était trop tard pour reculer; d'ailleurs, devant elle, c'eût été me perdre à jamais de ridicule. Avec l'énergie du désespoir, je saisis la poêle à deux mains, je pris mon élan pour faire exécuter à la fameuse omelette une courbe savante dont le point terminus et le point initial devaient se confondre au centre du récipient...

La chaleur du foyer me monta-t-elle brusquement à la tête? Étais-je grisé par les effluves délicieuses des premiers jours du printemps, peut-être aussi par les souvenirs de mon passé d'enfant qui tourbillonnaient depuis la veille dans mon cerveau affolé? M'étais-je, sans m'en douter, rapproché un peu trop des mignonnes frisettes blondes que je voyais papillonner, légères, sous la brise, là, tout près de moi, presque à portée de mes lèvres?...

(La suite à la page 256)

Œuvre pratique des Dames de la Saint-Jean-Baptiste



DEPUIS quelques années, il s'est fondé dans un grand nombre de villes européennes des cours d'instruction ménagère où les jeunes filles du monde, les

ouvrières et autres peuvent aller puiser la science, si utile à une femme, de la tenue parfaite d'une maison et de l'accomplissement des devoirs du foyer.

C'est ainsi que des fillettes apprennent — cela fait partie de leurs classes comme la grammaire et l'histoire — à faire la cuisine, à repasser le linge, à racommoder, etc. Quelques-uns de ces cours font partie, en effet, du programme d'enseignement des maisons d'éducation européennes, d'autres fois, ils sont institués en dehors de ces maisons et sont donnés spécialement aux jeunes femmes dont ils complètent ainsi l'éducation; quelquefois, ces cours ont lieu le soir, de sorte que les ouvrières peuvent les suivre. Les gravures qui illustrent cette page donneront à nos lectrices une idée de ce que sont, pour les petites filles, ces classes où l'on apprend à devenir une femme d'intérieur modèle.

Dans la grande salle pleine d'air, de lumière, et de petites filles, il y a un appartement en miniature; un ménage à la proportion des ménagères: la buanderie, la cuisine, la salle à manger, attendent là de servir à quelque chose, sous l'action de tant de petites mains. Des maîtresses avisées, savantes et aimables, dirigent, surveillent, donnent des ordres et des conseils.

Et on travaille avec autant d'ardeur que de profit dans la grande salle appartement. A vrai dire, c'est là un travail plus amusant qu'un autre, et bien plus séduisant pour Lili, Rosette et Louison que ce qui est communément dénommé travail (leçons de géographie, gammes, solfège, etc.). C'est presque un jeu: on imite ce que font les grandes, voire les vieilles, et ce qu'on fera soi-même lorsqu'on sera grande.



Cours de repassage dans une école de petites filles

Voici le cours de blanchissage. Ce n'est pas une petite affaire que de rendre blanc quelque chose qui ne l'est pas, fût-ce un simple et humble torchon.

Pour le repassage, c'est plus compliqué, plus difficile encore. C'est une vérité communément admise que si le blanchissage est une science, le repassage est un art. Il faut avoir le coup d'oeil prompt et la main sûre, et autant de décision qu'un général pour donner à la pièce le pli qui convient. Le plastron de chemise d'homme surtout demande, pour que les plissés soient soulignés par le fer, sans être soulevés ni écartés, un ensemble de dons qu'on peut hardiment qualifier de talent.

Que dirons-nous de la cuisine? Rien, car nous aurions trop à dire sur toutes les qualités et tout le savoir requis pour la faire très bonne avec beaucoup d'argent, bonne avec peu d'argent, et, en tous cas, économique et avantageuse.

Voici Mlle Marie qui, à la demande d'une inspectrice s'avance, non sans timidité, au tableau noir, et y inscrit un menu. Le menu écrit, il faut le réaliser en donnant exactement la composition et le prix de revient de chacun des plats qui le composent.

Toutes s'attachent à cette besogne pratique, et c'est avec une double satisfaction matérielle et morale, qu'à l'heure du goûter, elles le mangeront.

Et ainsi, d'ores et déjà, les petites filles acquièrent les qualités — bien mieux, le prestige — des bonnes petites maîtresses de maisons.



Or, il est venu à l'esprit d'un certain nombre de Canadiennes animées du

zèle le plus patriotique et le plus louable, de doter aussi notre pays d'écoles ménagères. Un pareil projet, n'est-ce pas, ne peut que mériter tout l'encouragement des gens bien pensants?

L'éducation que reçoivent nos jeunes filles dans les institutions où nous les plaçons pour cela, est, nous le savons tous, forcément négligée sous le rapport des soins et de l'économie domestiques. Elles ont acquis des connaissances variées en histoire, en littérature, parfois en mathématiques, elles ont appris à tenir leur place avec grâce et gentillesse dans le salon de leur maman, elles savent jouer du piano, chanter, dessiner ou peindre; elles sont pourvues, le plus souvent, d'une solide instruction religieuse, ce qui leur sera sans doute d'un grand secours plus tard au cours de la vie; mais nos jeunes filles qui savent aussi broder peut-être, ne peuvent racommoder proprement un bas, ignorent tout des mystères de la cuisine, n'ont aucune notion de l'économie domestique. C'est déplorable et pourtant il ne faut pas blâmer de cela les personnes qui ont pris charge de l'instruction de nos filles. Elles ne pouvaient leur enseigner que ce qu'on leur avait appris à elles-mêmes...

C'est ce que l'Association des dames patronesses de la Saint-Jean-Baptiste a compris. Aussi, ces dames, il y a quelque temps déjà, après avoir réuni, au prix de zélés efforts, la somme nécessaire aux premiers frais d'étude, déléguaient-elles en Europe deux jeunes filles, Mesdemoiselles de Beaujeu et Anctil, pour suivre les cours des écoles ménagères les plus en renom de là-bas, et revenir ensuite transmettre leur science ainsi acquise aux religieuses et aux autres personnes préposées à l'éducation de nos jeunes filles. Mademoiselle de Beaujeu est revenue, sa compagne passera encore quelques mois en Europe et, dans un avenir relativement prochain, des cours d'instruction ménagère fonctionneront à Montréal. Puis, d'ici, ils se répandront dans toute la province et les bienfaits ne tarderont pas à s'en faire sentir sur tout le pays.

Cependant, pour obtenir ce résultat si désirable, tout le travail n'est pas fait, il est seulement commencé et en bonne voie de continuation. Les dames de la Saint-Jean-Baptiste travaillent sans relâche à assurer le succès de leur oeuvre, elles veulent aussi réveiller au sein de notre peuple le sentiment national qui semble, hélas! être bien endormi. Pour cela, et pour promouvoir et consolider l'oeuvre commencée des Ecoles Ménagères Canadiennes, ces dames ont organisé le grand banquet de la Saint-Jean-Baptiste dont la presse quotidienne a parlé déjà et qui doit avoir lieu le 24 juin à 6½ heures du soir dans la salle d'Exercice rue Craig. Il n'est pas permis de douter du succès que devra remporter une fête dont le but est si noble et si utile. La prix des billets pour ce banquet et le superbe concert promenade qui le suivra n'est que de un dollar. Ceux qui voudront assister au concert seulement pourront le faire pour cinquante centins. Celui-ci aura lieu également dans la salle d'Exercice et commencera immédiatement après le dîner, c'est-à-dire vers 8 heures et demie. Chacune des sections de la Saint-Jean-Baptiste de cette ville sera représentée à ce banquet tout fraternel des divers éléments de la race canadienne-française. Celle de ces différentes sections qui se sera le plus dévouée pour l'organisation de cette célébration, recevra à la clôture de la fête, une magnifique bannière d'honneur, offerte par l'honorable sénateur Béique, ex-président de notre société nationale.

L'Association des dames patronesses de la Saint-Jean-Baptiste a été fondée il y a à peu près trois ans, par un groupe de femmes du monde, à la tête desquelles était la présidente actuelle de l'oeuvre, Madame F. L. Béique. Le but de cette fondation était d'aider le groupe masculin de la Société nationale dans ses efforts pour entretenir chez le peuple le sentiment de la patrie, et aussi, comme je l'ai

dit tantôt, de pourvoir à l'établissement chez nous d'écoles ménagères.

Le conseil actuel de l'Association des Dames patronesses de la Saint-Jean-Baptiste est ainsi formé: Présidentes honoraires, lady Jetté et lady Lacoste; présidente active, Madame F. L. Béique; vice-présidente, Madame Rosaire Thibaudeau; secrétaire, Madame R. Dandurand; assistante-secrétaire, Madame

L. de G. Beaubien; trésorière, Madame Henry Hanilton; sous-trésorière, Madame Henri Beaudry.

L'association compte, je crois, quelques centaines de membres, elle en devrait compter bien davantage; toutes les canadiennes-françaises devraient tenir à honneur d'en faire partie; la contribution annuelle est minime, elle n'appauvrirait personne et que ne gagnerions-nous pas, mesdames, dans un groupement qui nous ferait nous mieux connaître les unes les autres et qui nous permettrait un échange profitable d'idées et de vues pour le plus grand bien de la grande famille canadienne-française que toutes nous devons aimer! Si les dames de la Saint-Jean-Baptiste n'ont guère pu réaliser jusqu'ici les beaux projets qu'elles avaient formé au début de leur association, c'est un peu que le travail d'organisation a été considérable et très absorbant et aussi parce qu'elles n'ont pas reçu tout l'encouragement qu'elles étaient en droit d'attendre. Il faut bien le dire, dans la masse du peuple, dans la classe moyenne de la société ou s'intéresse peu aux manifestations qui ont pour but de réchauffer le patriotisme et de faire aimer davantage la patrie. A quoi cela tient-



Les petites cuisinières

il? A des causes multiples sans doute qu'il ne m'appartient pas de rechercher — le cadre de cet article ne le permettrait pas du reste — mais qui n'en créent pas moins un état de chose déplorable et dangereux. Qui sait si, advenant le jour où la patrie réclamerait toute l'énergie, le dévouement et l'amour de ses enfants, cette apathie, qu'avec tristesse nous constatons aujourd'hui, ne serait pas la source des plus grands maux? Pourtant non, il ne faut pas s'arrêter à ces sombres pensées, il faut se dire plutôt que les bons enthousiasmes ne sont qu'endormis et qu'ils s'éveilleront plus ardents et plus féconds que jamais en ce jour du 24 juin lorsque tous ensemble nous participerons aux fraternelles agapes pour lesquelles nous convient des Canadiennes à l'âme vibrante de patriotisme.

Son Honneur le lieutenant-gouverneur, Monseigneur l'archevêque de Montréal, le premier ministre de la province de Québec et d'autres personnages de marque, assisteront à ce banquet. Quelques orateurs, parmi lesquels on cite MM. Gouin, Bourassa et Taillon, adresseront la parole.

Voici les noms des dames qui présideront les différentes tables: Mesdames U. Lafontaine, Fréchette, L. de G. Beaubien et H. Beaudry pour la table d'honneur; Section Notre-Dame: Mesdames Lesage, Lévy et Eugène Globensky; St Jacques le Mineur, Mesdames F. X. Choquet, Jos. Leduc, Léopold Rodier; St Jacques le Majeur, Mesdames Surveyer et Cusson; St Pierre, Mesdames Thibault et Bouthillier; Sacré-Coeur, Mesdames Bastien et Hofstetter; Ste Brigitte, Mesdames Bélisle et Marois; St Jean-Baptiste, Mesdames S. McKay, Papineau et Ouimet; St Louis du Mile-End, Madame Valiquette; St Louis de France, Madame L. E. Geoffrion; Ste Cunégonde, Madame W. David; Pointe St Charles, Madame Laurent; St Viateur d'Outremont, Madame Beaubien; Immaculée Conception, Madame Papineau; St Joseph, Mesdames Nault, Guérin et Chartrand; Ste Elisabeth de Portugal, Mesdames J. B. Brault, Jos. St Jean et Cussack.

LEONA DUVAL.

La mode pour les grandes fillettes

De quatorze à seize et même dix-sept ans, l'adolescente porte déjà le nom de jeune fille, sans l'être encore véritablement. Sa croissance physique est en pleine évolution, sa formation intellectuelle et morale suit le même mouvement. Aucune phase de l'existence féminine n'est plus grave. La santé de la future femme, son bel équilibre de cœur et d'âme dépendent absolument de la direction intelligente qui lui sera donnée durant cette période. Rien n'est indifférent en matière aussi importante, rien, pas même la façon de s'habiller. C'est le seul point, du reste, qui puisse être traité dans une chronique de mode.

La grande fillette — donnons-lui ce nom pour la distinguer de l'enfant et de la jeune fille — ne porte plus de blouses très allongées avec la ceinture placée très bas; ses jupes aussi s'allongent sensiblement; les chaussettes sont supprimées. Nous avons dit déjà combien le port des chaussettes est ridicule lorsque commence l'adolescence. Ce n'est pas du tout une question de mode; ce point relève du bon goût et des convenances.

Bien entendu, les robes longues ne sont pas en-



Mousseline rose ornée de valenciennes blanche. Ceinture de satin

core de mise, même si la croissance est rapide. Peu à peu, la jupe descendra à mi-jambe, pour arriver à la cheville lorsque sonne le dix-septième printemps.

Mais il n'y a pas de règle rigoureuse sur ce point. Si la jeune personne est très grande et développée à seize ans comme d'autres le sont à dix-huit, — ce qui arrive fréquemment, — des modifications s'imposent. C'est à la coquetterie intelligente des mères de savoir régler ce qui est le mieux seyant.

Il est des modèles si charmants de simplicité et de grâce parmi les nouveautés de la saison, qu'involontairement l'on songe que ces fragilités ne doivent que parer le charme rieur et délicieux des toutes jeunes filles. Telles sont les claires toilettes que représentent nos gravures de cette page. Nous n'avons pu résister au plaisir de les faire admirer à nos lectrices, qui auront sans doute l'idée de s'en inspirer, peut-être même de les copier; ils sont du reste très faciles d'exécution. En voici la description:

La première, toute en point français doublé de soie liberty blanche, est un poème de fraîcheur. La garniture n'est faite que de mignonnes ruchettes de point avec une touche — rien qu'une touche — de dentelle de Chantilly blanche. Les manches et la jupe sont découpées en pointes et abondamment



Organdie blanc orné de point de Paris



Linon ivoire garni de valenciennes et de petits plis

garnies de ces petites ruches, qui sont du plus coquet effet sur l'ensemble de la toilette.

La jolie figurine suivante est aussi drapée dans une toilette blanche — le blanc n'est-il pas la fureur du moment, et avec combien de raison on l'aime? C'est de l'organdie blanc qui fait le fond de cette jolie toilette, ornée d'entre-deux et d'appliqués de Point de Paris. Le corsage est à empiècement non doublé. Les manches, très amples jusqu'au coude, sont retenues dans un haut poignet ajusté. La jupe est à trois volants, ornés seulement chacun de deux larges plis lingerie. Ceinture de satin blanc. Rien de plus simple et de plus gracieux à la fois que ce costume; nous le recommandons aux charmantes citadines qui s'en iront tantôt jouir de la vie champêtre dans l'une de nos jolies campagnes canadiennes, où il y a de l'eau et de la verdure, sans le fla-fla des stations à la mode, où l'on ne peut "villégiaturer" sans se mettre chaque jour en frais de "grande élégance".

Une autre toilette de jeune fille, aussi jolie que sans prétention, est représentée dans notre troisième illustration. Elle est en mousseline rose très pâle. Le corsage blouse dans une ceinture haute en soie blanche. L'empiècement rond, orné de Valen-



Point français sur soie blanche. Bordure de Chantilly

ciennes, est terminé par une berthe à pointes bordée de dentelle. La manche est à double bouffant retenu dans un poignet long avançant jusque sur la main. La jupe est à plis piqués jusqu'à hauteur du genou. Un petit volant bordé de dentelle orne le bas.

En linon ivoire, la jolie robe représentée par notre quatrième illustration. Les fins remplis qui l'ornent sont tous exécutés à la main. Nul n'ignore que les remplis à la main sont infiniment plus jolis que ceux confectionnés à la machine. Le corsage est à empiècement souligné par une fine dentelle. La manche, ornée de remplis comme le corsage et la jupe, est garnie d'un ample volant tombant audessous du coude. Trois petits volants garnissent le bas de la jupe.

Aucune de ces toilettes n'est entièrement longue, ce qui est très pratique pour l'été, les courses à la campagne, les parties de sport, de canotage, les pique-niques; sans compter que l'effet est plus jeune ainsi. Les jeunes filles de dix-sept à vingt ans porteront ces divers costumes avec grand avantage.

JACQUELINE.

L'Emprise

I

...Le gros ingénieur blond se carra dans le fauteuil avec une expression de satisfaction bonhomme :

—Allons droit au fait! Je suis une canaille?... C'est entendu!... Et même, j'ai sur beaucoup de mes contemporains l'immense supériorité chantée par Pascal: Je suis une canaille pensante!... Vous, Mademoiselle, je n'irai pas jusqu'à prétendre que vous me ressemblez... Ce serait vraiment trop peu Louis XV...

—Oh dites!... ne vous gênez pas! D'abord "bon et bête" sont tellement synonymes!... Et puis, si vous saviez à quel point tout m'est égal... Je me soucie de ma réputation autant que de cela!...

Et, de son ongle précieusement taillé en olive, Alberte Harmmester fit tomber avec un geste de suprême dédain la cendre mauve de sa cigarette.

—Alors, reprend l'ingénieur, je vous le concède, vous êtes une canaille!...

—...Plus que vous!

—...Je distingue: plus violente... moins profonde!...

—Oh! moins profonde?... (Et une expression méchante passe dans les yeux d'Alberte)... A certaines heures, je me sens capable de tout!

—Moi... toujours! je vous porte un réel intérêt, car vous pouvez servir le mien; je vous considère donc comme une associée, voulez-vous me permettre de vous faire profiter de ma petite expérience?

—Allez!...

—La vie est une montée ou une descente: la montée est faite pour les croyants; la descente pour les sceptiques, qui savent les vallées plus fertiles que les hauteurs. Les forts choisissent dès le début, ne retournent jamais en arrière, et jouent le tout pour le tout. Les faibles vont, viennent, montent, descendent, s'inquiètent, vérifient, piétinent sur place, comme des dindons sur une tôle chaude. Vous n'êtes, comme moi, ni une faible, ni une croyante. Donc, nous descendrons ensemble. Mais quand on descend, toute hésitation est une maladresse; il faut rouler... rouler de plus en plus vite, les yeux fixés en bas; si vous avez peur, vous êtes perdue!... Moi, sûrement, je n'aurai pas peur; mais vous?...

—...Peur de quoi?... demande Alberte en allumant avec un sourire ironique une seconde cigarette.

—Sait-on jamais avec vous autres?... C'est si parfaitement étrange, une femme!... N'y a-t-il pas au fond de votre âme une racine oubliée qui vous arrêtera demain?... Un amour, un souvenir, une pitié, une larme qui vous ferait glisser sur le chemin?...

—...Si j'ai une âme, répond la jeune fille d'une voix chantante, au fond de mon âme il n'y a plus rien... pas même des débris de croyance... il ne surnage en moi qu'une chose: la volonté d'extraire de ce bête accident qu'on appelle la vie la somme de jouissances la plus grande qu'elle pourra me donner.

—Dans ce cas, nous nous entendrons. Vous êtes ruinée — ne protestez pas!... je le suis aussi, — mais l'argent est là, tout près... La partie s'annonce superbe; c'est une partie d'échecs où nous serons tous les deux, vieux joueurs contre un petit commençant. Je prépare l'étreinte depuis deux ans déjà... Seul je ne suis peut-être pas assez armé, ni vous non plus. Mais, à nous deux, vous pour le coeur, moi pour la tête, marche d'abord parallèle, puis convergente, rien ne résistera. Donc, nous faisons alliance?...

—Oui, si l'on partage franchement de moitié.

—Le petit comte n'est pas très gros!

—Un bon million, au moins... et puis, raison de plus!... Seulement, vous savez... des choses nettes!... Pas de contremine... sans quoi je me retourne d'un seul coup, et alors gare!...

—C'est entendu!

Et ils se tendirent la main.

Dès à présent, reprend Alberte, il faut tout prévoir: la vieille douairière va probablement se mettre en travers tant qu'elle pourra...

L'ingénieur eut un geste protecteur:

—De ce côté-là, il y aura des larmes, mais pas d'action; je les connais, ces vieilles âmes: elles se taisent, raidissent... et cassent.

—La nièce?...

—Oh!... la nièce!... Elle n'est pas la couleur complémentaire de M. de Saint-Agilbert; elle peut dire ce qu'elle veut, c'est même une raison pour qu'il fasse le contraire.

—Et de quelle couleur est-il, le comte?...

—Vous le savez mieux que moi!...

Du regard, Dietzch cherche parmi tous les colifichets du salon un ruban quelconque qui rende bien sa pensée, et il avise, sur un bouquet agonisant, un noeud crème:

—Quelque chose comme cela!... Craint le froid, le chaud, la lumière, l'humidité... du foulard de grand magasin...

—Et quel est le caractère de la nièce?... insiste Alberte.

—Le vôtre... mais en bien.

—Merci!... Le comte a vingt ans?...

—Vingt-quatre ans... l'âge bête.

—Vraiment riche?...

—Valeurs de tout repos: immeubles, terres et fonds d'Etat.

—Combien de sangsues?...

—Aucune; maman surveille; donc, celles que nous lui mettrons.

—C'est-à-dire?...

II

—Du bleu?...

—Oui... apporte-moi du bleu.

—Lequel?...

—Tous!... Outremer, cobalt, laque!...

Et, de la pointe de son couteau à palette, la vieille douairière examine sa boîte et fait le recensement de ses tubes. Les uns sont tout neufs, les autres pressés, serrés, tordus, vidés, gisant au fond des casiers comme des cadavres dans les ornières d'un champ de bataille:

—Il m'en reste pourtant quelques-uns...

Elle les désigne à la jeune fille, qui, la main sur la rampe de l'échafaudage, attend la mise au point des dernières commissions.

—Et alors... faut-il en apporter?...

—Certainement, ma grande, on n'a jamais trop de bleu, ni dans sa boîte ni dans sa vie!...

La comparaison fait sourire Luce.

—Mais oui!... Tu constateras cela plus tard... et aussi que la couleur bleue est une couleur bien étrange; il semble qu'on doive la trouver partout comme le bonheur! En réalité, elle est très rare; sur terre, il n'y a pas de bleu; cherche une fleur bleue?... Tu n'en trouveras aucune.

—Pourtant... le bluet?...

—Il est violet, mon enfant!... Et le violet pourrait se traduire: le deuil du bleu! Car le bleu est la couleur aérienne, transparente, la couleur des profondeurs et des immensités, la vraie couleur de l'infini, si l'infini pouvait se peindre!... Aussi Dieu l'a-t-il réservée pour son ciel... et les yeux de nos petites-filles... pour les tiens, par exemple!... Tout à l'heure, je ne te disais rien, mais j'avais une vraie jouissance d'artiste à les étudier.

—Tante, vous allez me faire rougir!...

—Et pourquoi?... Si tu savais quel plaisir j'ai à te voir!... Rien n'est reposant et consolateur comme un beau visage, expression d'une plus belle âme encore... On y retrouve un peu du charme indicible de Dieu qui nous a copiés sur lui-même; il éclaire parfois tout un pays, et je désire tant que tu rayannes ici!... En tout cas, si je veux un modèle pour ma Vierge!...

Palette à la main, la baronne se recule en arrière et enveloppe sa petite nièce d'un bon regard.

—Mets-toi là contre la rampe... la tête un peu de côté... Parfait!... Murillo n'aurait pas cherché plus loin!...

La jeune fille supporte gaiement l'examen; dans la chaude lumière qui tombe des vitraux, elle a vraiment l'air d'une apparition, avec ses lourds cheveux bruns que blondit le soleil, sa taille frêle et longue, la volonté lointaine qu'on devine derrière un front presque droit comme dans les statues grecques.

—Décidément, ma pauvre Luce, je vais te rendre orgueilleuse et j'en répondrai devant Dieu!... Sauve-toi!... J'ai tout ce pan de mur à couvrir avant midi.

Luce descendit les marches de l'échafaudage sur lesquelles chantaient les plis de sa robe, et elle partit, lumière comme son nom, au milieu des clartés blanches et violettes, bleues et vertes, pourpre et or, qui s'allumaient partout aux vitraux de la toute petite église.

C'est une matinée exquise d'arrière-saison, le soleil semblait, lui aussi, jouer un air sur les dalles grises, avec une succession de teintes perpétuellement variées par le frôlement des aiguilles de sapin, qui, dans le cimetière, sous le souffle matutinal, caressaient à l'extérieur les vieux vitraux plombés où nichaient les hirondelles.

Restée seule, la baronne se remet à sa fresque et sent en elle une ardeur pleine de reproches.

Depuis quinze jours, elle s'attarde en des rêveries qui nuisent à son travail. Quand on atteint soixante ans, il faut aller vite et droit, avec la pensée que la mort peut vous cueillir en plein ouvrage, surtout quand il est de longue haleine, et que l'on partirait — suprême tristesse d'artiste — sans finir son rêve, comme Moïse au seuil de la Terre promise!

Après avoir éparpillé toute une procession de saints aux voûtes de la nef, la douairière a décidé, malgré son âge, de terminer dans les chapelles latérales la décoration de l'église. Ce sera, devant



La jeune fille attend la mise au point des dernières commissions

—Mais deux, cela suffit, je pense?... Vous et moi... Vous mordez bien?...

Alberte écarte les lèvres sur de petites dents très blanches, des dents de bête élégante et mauvaise.

—Moi, c'est moins beau, mais plus solide encore!

Et la grosse face rose, où s'allume un rare semis de barbe décolorée, s'ouvre, se bride, laissant voir, au travers des moustaches albinos, une double rangée de dents jaunies par le cigare et striées en crocs de scie...

—Et nous nous mettons à table quand?... demande Alberte.

—Le plus tôt possible!... Je pars pour le Val la semaine prochaine chercher la bête; ne me souhaitez pas bonne chasse, on prétend que cela porte malheur!

L'ingénieur se lève alors, lourd comme un ours sur le tapis moelleux, s'étire et se prépare à s'en aller.

—Adieu, grand scélérat! dit Alberte en lui tendant la main, surtout tenez-moi au courant...

—Adieu, chère petite alliée...

Et, gauchement, il lui baise le bout des doigts. Mais quand il eut refermé la porte, un instant la jeune fille resta debout, rêveuse dans son grand salon noir et vert... Puis, jetant brusquement sa cigarette dans la cheminée:

—Ce Dietzch... il me dégoûte!...

Dieu, comme la signature de sa foi au bas de l'oeuvre de sa vie.

Depuis des siècles, sa famille était là, poussant avec chaque génération des racines nouvelles qui étreignaient le sol, le "faisant sien". C'était à l'ombre du château que tout avait grandi depuis l'an 1106 du moyen âge, époque où, les documents faisant défaut, la famille des Saint-Agilbert semblait disparaître brusquement dans la nuit de l'histoire.

La fière trace de ses aïeux se retrouvait partout dans le pays; la vieille douairière éprouvait, elle aussi, le besoin de continuer la tradition et d'y fixer la sienne: elle avait choisi, pour pages de parchemin, toutes les misères de Fleurines; et, depuis son enfance, elle marchait au milieu des pauvres, la main et le coeur grands ouverts, fortifiée chaque jour par les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir concentrées sur son unique enfant, un grand jeune homme de vingt-quatre ans, le comte Bruno de Saint-Agilbert.

Maintenant, elle était vieille, et s'occupait davantage, précisément parce que l'heure approchait et que le temps se faisait plus rare. C'est pourquoi, à toutes ses oeuvres économiques et sociales, elle avait ajouté la décoration de l'église, sachant bien que, pour se survivre ici-bas, il faut travailler à l'ombre de celui qui est "l'éternité".

D'ailleurs, c'était son arrière-grand-père qui l'avait bâtie, cette église, en meulières et en moellons; il l'avait placée rudement, au sommet de la colline, haute sentinelle de Dieu avancée sur les souffrances de la vallée.

Et la baronne, reprenant l'oeuvre fruste de l'aïeul, essayait d'y mettre une poésie plus douce, une beauté plus consolatrice; car une église qui n'est pas belle, pensait-elle, n'est jamais complètement une église. Souvent, au retour de la messe, Mme de Saint-Agilbert avait fait une secrète comparaison entre les pauvretés de l'autel et les splendeurs du château; elle avait eu la pitié de souffrir du contraste; et de ce sentiment était née la résolution d'embellir le vieux sanctuaire que desservait l'abbé Hans. Dieu l'en récompensait déjà, car, à l'hiver de sa vie, elle trouvait dans la réalisation de cette idée une douceur et une consolation inattendues...

Que de fois, toute seule sur son échafaudage fixé dans les voûtes des bas-côtés, elle avait médité sur la vanité de la vie et l'apparente ironie des choses, comme jamais ailleurs elle n'avait pu le faire! Que de disparus déjà derrière elle!... Partout, dans la chapelle, les siens dormaient leur dernier sommeil attendant, au fond de leurs cercueils de pierre ou sous la dalle noire armoriée d'or, l'appel de Dieu pour le suprême rendement de comptes. Et, devant cette poussière, surtout devant une tombe récente, celle de son mari tué à la chasse, la vie lui paraissait une toute petite chose, qu'il était fou de gâter et de jeter en pâture aux ambitions humaines. Il fallait, au contraire, y passer charitable et recueillie, en songeant à l'autre... à celle qui nous entoure de son silence et de son effrayant mystère... à celle où l'on ne meurt plus et dans laquelle les immenses désirs, qui pleurent de faim et d'ennui au fond de nos âmes, pourront enfin s'épanouir en définitives réalités...

C'est ainsi que, au terme d'une route déjà grande, la châtelaine pouvait envisager avec sérénité l'aurore et l'au-delà, car tout le long du chemin parcouru, les bonnes oeuvres chantaient le pardon des moins bonnes et des mauvaises, qui, malgré tout, échappent à notre faiblesse et à notre malignité.

Ces idées, germant en silence dans son âme maltraitée par la vie, avaient fait de la baronne une artiste profondément impressionnée par le sentiment religieux, et profitant de toutes ses heures libres pour l'exprimer d'une façon durable.

C'est pourquoi, dès le départ de Luce, une petite nièce orpheline adoptée par elle, la douairière se mit au travail avec l'ardeur qu'on apporte à une chose donnant, dès ici-bas, la satisfaction de la beauté et le bonheur de l'oubli...

Mais il était dit que, ce matin-là, l'ouvrage n'avancerait pas beaucoup, car l'artiste avait à peine préparé sa palette, que la vieille porte du cloître grinça sur ses gonds, un carré de lumière emplît l'église d'une clarté crue, et aussitôt un pas ferme retentit sur les dalles:

—Ce n'est pas déjà Luce, pense la baronne en se penchant au-dessus de la rampe... Quelle surprise!... Mais oui... c'est mon fils!...

En effet, celui qui entre n'a rien de très féminin: c'est un mince et grand garçon, habillé avec une correction toute britannique; à peine arrivé au tiers de l'église, il lève la tête vers la voûte et semble chercher, non sans une certaine hésitation, quel peut être, dans le fouillis des charpentes l'escalier donnant accès à l'échafaudage...

—C'est par ici, Bruno!...

—Ah! vous m'avez vu?...

—Si je t'ai vu!...

—Bonjour, mère!

—Bonjour!... Si tu viens pour m'aider, tu arrives à point, car j'ai fait la paresseuse toute cette matinée...

—Vous avez, mère, une façon de faire "la paresseuse" qui vous est très particulière!... Quant à vous aider!...

—Cela ne te dit rien?...

Bruno esquisse un geste très courtois:

—Pour vous aider, il faudrait être artiste comme vous, maman...

—Artiste?... Tu l'es jusqu'au bout des doigts! Tu ne serais pas mon fils, autrement! Mais il faut réveiller l'art par l'effort... Laissons cela... Je suis trop heureuse de te voir ici ce matin! C'est gentil à toi... car enfin, j'ose à peine te le dire: voici la première fois que tu montes depuis que j'ai commencé ma fresque... cela fait plus de cinq mois!

—Je suis si pris!...

—Et par quoi donc, grands dieux!...

—Mais... par une foule de choses que vous ne soupçonnez pas...

—Enfin!... supposons que je ne les soupçonne pas!... Et alors, c'est pour moi, bien pour moi, que tu es monté ce matin... tu as voulu me faire la surprise d'un gentil bonjour?

—Mais... oui, répond Bruno avec un air gêné.

—Aussi, je vais te faire les honneurs: tu vois, j'ai travaillé!... Regarde cette Vierge des champs, te plaît-elle avec ses lourds cheveux châtain tout baignés d'air et de soleil?... Tu ne te figures pas



La baronne s'est assise comme très lasse

ce qu'il y a d'étude et de documents dans son expression, son costume, sa pose, ses attributs...

—On dirait Luce!... remarque Bruno en braquant son monocle.

—Pourtant, je ne l'ai pas copiée, mais elle est toujours avec moi, elle est comme l'atmosphère que je respire... alors, tout naturellement, je trouve son expression et ses traits au bout de mon pinceau... Veux-tu que je te peigne aussi?... J'ai justement besoin d'une tête inspirée de Jean-Baptiste.

—Comme tête inspirée... je ne ferais pas l'affaire... je n'ai pas le physique de l'emploi... et puis quand même!...

—Cette dernière phrase n'est pas aimable...

—Je suis si pris!...

—Encore ce mot-là!...

—Je suis pris beaucoup plus que vous ne consentez à le croire; ainsi, aujourd'hui même, il me sera impossible de déjeuner avec vous... Cela me contrarie beaucoup...

—Ah!... oui... fait la baronne en secouant la tête, je comprends, maintenant... c'est pour me donner cette nouvelle que tu es monté...

—Mais non!... mère, je vous assure!...

La baronne s'est assise, comme très lasse, et d'une voix qui se nuance de tristesse:

—Tu n'as déjeuné avec moi ni hier, ni avant-hier, ni aucun jour de la semaine dernière... Mon pauvre ami, comme tu as tort de la délaissier ainsi, ta vieille maman!... Tu ne l'auras peut-être plus si longtemps!...

—Mais je ne vous délaisse pas!... Seulement je grandis... je fais des relations!...

—Je me figure que, plus tard, vois-tu, quand tu comprendras... tu auras du regret de ne pas avoir joué en avare, non pas de moi personnellement, mais de tout ce qu'une mère représente... de son

expérience, de sa tendresse désintéressée, de sa sollicitude, pas égoïste du tout, bien que tu sembles le penser quelquefois... Je ne te demande plus guère que les heures des repas; or, depuis six mois, de plus en plus souvent, tu t'habitues à me les refuser; et pourquoi?... Tu grandis... tu as des relations... Quels pauvres prétextes!... Décidément, le vieux proverbe a raison: "Les enfants, quand ils sont petits, vous marchent sur les pieds; quand ils sont grands, ils vous marchent sur le coeur!..."

Mais Bruno donne déjà de légers signes d'impatience.

—Comme vous êtes sévère et dure! Pensez à tout ce que vous me dites là!... Et pourquoi?... Parce que tout à l'heure je ne partagerai pas une omelette avec vous!... Autant prétendre tout de suite que vous me refusez le droit d'avoir un ami!...

—Jamais je n'ai songé à te défendre d'avoir un ami, car c'est la plus exquise et la plus nécessaire des choses ici-bas! Mais ce qui m'attriste, c'est le choix de cet ami et le ravage qu'il fait dans ton coeur. Oh! ne proteste pas! Je sens que, peu à peu, tu te détaches de moi... de nous... de tout ce qui devrait te retenir ici et te faire aimer un pays dont tes pères furent les bienfaiteurs et les rois...

—Que voulez-vous, mère, ce pays ne me dit rien, et je n'y trouve rien à faire. Cela vous amuse de peindre une Vierge sur un plafond?... Moi, cela me laisse d'un froid d'abîme, d'autant plus que je me persuade que vos paysans n'y comprennent pas grand'chose!...

—D'abord, c'est le tout petit côté de la question; et, même sur ce petit côté, tu te trompes, mon ami, comme sur bien d'autres, hélas!... Les paysans ne comprendront pas?... Ils ont déjà compris! C'est si vrai, que j'ai tous les jours la visite, tantôt d'une femme, tantôt d'un homme, et, pour être un peu tranquille, j'ai dû fermer ma porte à clé, car, hier, la moitié du Conseil municipal semblait s'être donné rendez-vous ici. Et puis, en supposant qu'ils ne comprennent pas ma peinture, ils n'en ignorent pas le but, et cela suffit, ils savent que je suis une pauvre vieille, toute brisée de deuils et de douleurs, et que, pourtant, je viens dans l'église peiner encore pour le bon Dieu, et lui consacrer les dernières heures d'une existence qui finit; tout naturellement, ils en concluent que Dieu est quelque chose de très grand, puisque, moi, la première du pays, je peine comme un journalier pour embellir sa demeure. Je vais plus loin: alors même qu'ils ne feraient pas ce raisonnement, j'ai la conviction que, de l'église entièrement décorée, il se dégagera une émotion inconsciente qu'ils ressentiront sans pouvoir peut-être l'analyser... Tout parle ici-bas, et je ne demande à mon oeuvre que d'exprimer ce que j'ai cherché à y mettre... de rendre aux simples l'église plus accueillante et d'aider l'envol de leurs prières...

—... La prière!... fait Bruno avec un geste presque involontaire de scepticisme.

—Mais oui, la prière!... Encore une pensée qui ne te dit rien, n'est-ce pas?... Tu ne saurais croire combien tu me fais de la peine, quand je constate les ruines qui s'accumulent en toi, et que ton coeur se ferme à des choses nécessaires et sacrées pour s'ouvrir à d'autres que je ne vois pas très bien, mais que je devine...

—... mauvaises, naturellement?...

—Mais oui, mauvaises; je me défie instinctivement de tout ce que tu me caches. Or, depuis un an, tu parles une autre langue que la mienne, tu ne daignes plus jeter tes idées dans la discussion. Si tu savais comme tu as l'air de t'ennuyer ici!...

—Oh! c'est vrai! fait le jeune homme en s'asseyant tempétueusement sur un tréteau, je m'en ruie!... Non!... mais vous ne vous figurez pas à quel point je m'ennuie!... Vous voulez que je sois franc, que je vous dise tout le fond de ma pensée? La voici... votre grand château avec ses créneaux, ses fossés, ses salons rances, me semble suer la tristesse!... Je me fais l'impression d'un champignon qui pousse dans de la moisissure; je vous avoue cette vérité qui va vous navrer, mais qui est l'expression exacte de mon état d'âme: mes ancêtres me font bâiller! Ils ont eu la permission d'être de leur temps, et moi je n'ai pas celle d'être du mien!... Mon rêve, c'est de me sauver là où l'on vit!... Oh! vivre!... Si je n'ai pas le droit d'avoir des amis, j'ai bien celui de vivre, je suppose?

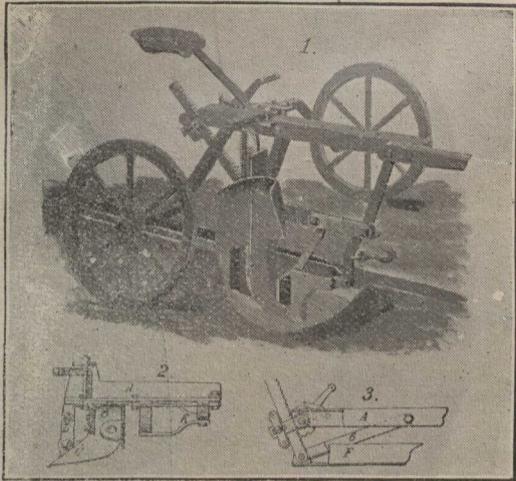
—Alors tu ne vis pas?... Tu ne comprends pas que la vie est partout intense, autour de toi!... Tu n'as qu'à étendre la main pour la sentir frissonner, cette vie!... qu'à faire taire en toi les voix étrangères pour percevoir son appel presque désespéré! Tu ignores que le mort... c'est toi!... qu'on se plaint partout de ta coupable inertie... qu'on dit déjà dans toutes les maisons: "M. Bruno se désintéresse complètement du pays!..."

—Je ne peux pourtant pas perdre mon temps à galvaniser un cadavre!...

(A suivre)

Petite chronique scientifique

Une machine à creuser des fossés — Le travail mécanique fait des progrès considérables tous les jours. Voici une machine très simple et bien nouvelle. Creuser un fossé droit et bien ouvert, voilà un travail pénible, qui demande beaucoup de temps et d'efforts; mais avec la dernière invention de M. Walter Umstead, de Jerseytown, aux



Une machine à creuser des fossés

Etats-Unis, l'agriculture aura à sa disposition un instrument précieux, qui est destiné à simplifier et améliorer les travaux de drainage, etc.

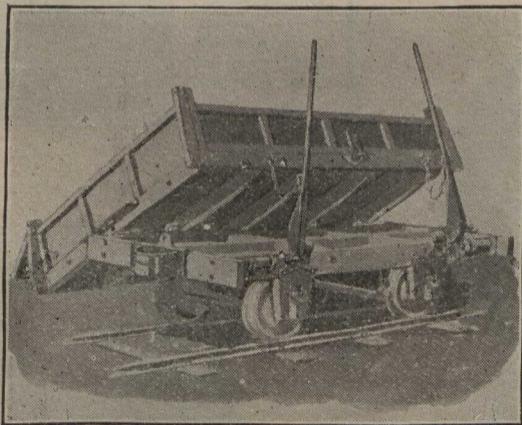
La gravure ci-dessus explique le mécanisme ingénieux de cette invention. Au moyen d'un levier actionnant un engrenage à vis, le soc à oreilles (c) est levé ou baissé à volonté, afin de lui conserver la position verticale et lui donner prise à la terre.

L'oreille est faite de telle façon qu'elle recueille la terre soulevée, et la rejette sur le côté du fossé.

Le soc est précédé de deux couteaux (e), dont l'action est d'ouvrir le sol et de couper les racines, afin de donner au fossé des parois très uniformes.

Wagon-bascule dernier modèle — La gravure ci-dessous représente un wagon à bascule dernier modèle, l'invention de M. Herman Peiler, de Koloa, Hawaii. Ce wagon est construit de telle sorte qu'il peut être déversé, de quelque côté que l'on désire, avec une inclinaison telle, que la charge entière peut être répandue en un clin-d'oeil. Ainsi qu'on peut le voir dans la gravure, le wagon se compose d'un chariot qui supporte une cage à panneaux. Les panneaux de côté sont mobiles, étant retenus à leur extrémité supérieure par des crochets, ce qui leur permet de s'ouvrir et de laisser un passage à la terre, lorsque le wagon est versé. Au moyen d'une barre de fer passant au travers de la cage, les panneaux sont maintenus en position verticale, mais cette barre est disposée de telle façon qu'elle dégage automatiquement le panneau que l'on veut utiliser, au moyen de petits crochets qui la relient au chariot, toutes les fois que l'on renverse la cage d'un côté ou de l'autre.

Pour permettre à la cage de se déplacer sans effet, des petits rouleaux ont été aménagés de chaque côté aux extrémités du chariot, lesquels ne sont mis en mouvement que par le contact de la cage en bascule. Le mouvement de bascule est imprimé à la cage au moyen de deux leviers, construits de façon particulière, et la cage ne s'arrêtera qu'à l'extrémité d'une



Un wagon-bascule.

chaîne retenue à la cage de chaque côté. En relevant les leviers abaissés, la cage reprendra sa position normale. C'est évidemment une grande amélioration sur les modèles en usage jusqu'ici, et d'un maniement très facile, malgré son apparence un peu compliquée.

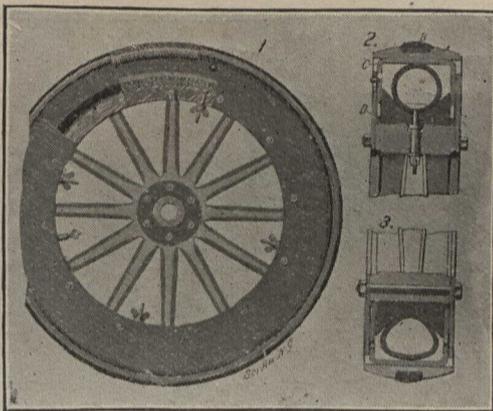
Pour protéger les pneus — Le grand problème de la protection des bandes pneumatiques des automobiles et des bicyclettes vient d'être résolu par un Américain, — naturellement, — M. Thomas W. Ranson, de Cleveland.

La machine de M. Ranson est pourvue de pneus protégés par une mince bande d'acier, mobile, sur coulisses, qui, tout en laissant au coussin pneumatique toute son élasticité, protège le tube en caoutchouc de tout danger de perforation et même de l'usure.

Afin de donner au pneu plus d'adhérence au pavé, une bande de caoutchouc solide est incrustée dans la lame d'acier, et le tube pneumatique lui-même repose sur un coin en caoutchouc solidement retenu à la roue.

Un des grands avantages de ce pneu particulier est que le tube pneumatique ne peut se dégager, lorsque, par exemple, l'automobile tourne à un angle trop raide, ce qui arrive si souvent avec les machines de construction récente, et que si par malchance le tube venait à se dégonfler, le pneu n'aurait fait que perdre son élasticité, la bande d'acier formant alors un bandage permanent.

On peut voir par notre gravure que cette invention est très ingénieuse, et que ses bons effets ne sauraient qu'épargner beaucoup d'ennuis aux bicyclistes et aux automobilistes, ennuis qui se présentent si souvent au cours de leurs excursions.



Pour protéger les pneus

Une nouvelle bouée de sauvetage — Récemment, au Havre, en présence d'un ingénieur du service de la marine, des représentants des grandes compagnies de navigation et des officiers des torpilleurs russes présents dans le port, des expériences de sauvetage à la mer, au moyen d'une nouvelle bouée, ont eu lieu dans le bassin du Commerce.

Cette bouée se compose d'un anneau en cuivre de forme elliptique contenant du liège comprimé. Un filet de cordes, d'une solidité à toute épreuve, est suspendu par des anneaux à la bouée. Ce filet, formant poche, a comme fond un plancher en bois, fait de lattes jointes à claire-voie, qui se trouve immergé à un mètre de profondeur. Les naufragés se placent debout sur ce plancher, où leur propre poids forme lest à un mètre au-dessous de la ligne de flottaison de la bouée, et les garantit ainsi contre tout danger de chavirer. Détail important: deux hommes peuvent projeter cette bouée à la mer, et, de quelque côté qu'elle tombe, le filet-abri et le plancher se déploient au travers de son ellipse pour constituer la nacelle prête à recueillir les naufragés.

Les vagues ne peuvent plus les emporter et n'ont aucune prise sur l'appareil.

L'expérience a été absolument concluante. Vingt hommes s'étant jetés dans un canot, dans le bassin, ont pu atteindre la bouée y prendre place jusqu'à ce qu'on vint les recueillir.

Cette bouée est l'oeuvre d'un ingénieur américain.

Dévisser un tube rond avec une pince plate

— Pour dévisser un tube rond, il existe des pinces spéciales, mais on peut les remplacer par une simple clé anglaise. Pour l'empêcher de tourner, il suffit de mettre, dans l'angle formé par le tube et une des mâchoires de la clé, une lime ronde, qui se coïncera



Nouvelle bouée de sauvetage.

au moindre effort et permettra de dévisser sans les abîmer les tuyaux les plus serrés.

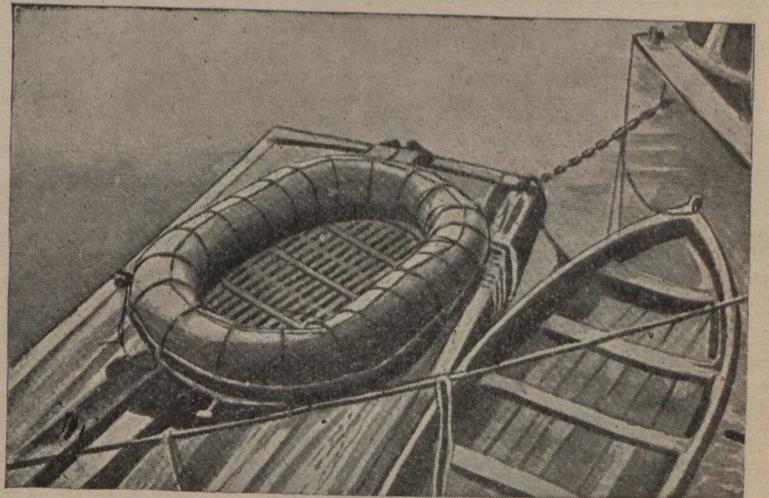
Moyen de préserver les bois de la vermou-lure — Les bois abattus et mis en oeuvre sont sujets à la vermou-lure; c'est l'aubier qui est le plus exposé, et souvent on se voit obligé de le supprimer, ce qui entraîne une perte considérable de matière.

Après de nombreuses observations, on a reconnu que les insectes s'attaquent aux arbres, parce qu'ils y trouvent, surtout dans l'aubier, de l'amidon, et qu'ils sont très avides de cette substance. Il suffit donc, pour les préserver, de faire disparaître l'amidon qu'ils contiennent. Voici comment il faut procéder :

Quelques mois avant l'abattage, il suffit d'enlever l'écorce de l'arbre, ou plus simplement de pratiquer une annélation à la partie supérieure du tronc. Si cette opération a été faite au printemps, l'amidon a disparu à la fin de l'automne, et on peut alors abattre les arbres devenus réfractaires à la vermou-lure.

Désinfection par l'ammoniaque — Les vapeurs d'ammoniaque, si désagréables à respirer pour les hommes, ne le sont pas moins pour les autres êtres organisés; et cette qualité les a fait adopter comme désinfectant énergique dans le cas de maladies contagieuses.

D'après les expériences faites à ce sujet, il a été constaté que les bacilles du choléra étaient tués après deux heures d'exposition dans une chambre à ammoniaque; deux heures aussi pour ceux de la fièvre typhoïde, trois heures pour ceux du charbon et deux pour les microbes de la diphtérie. Les mêmes bacilles, exposés à l'air, non pas dans une chambre, mais en pleine campagne, par exemple, ne sont détruits que lentement et même d'une façon incomplète; parfois même, l'air et la lumière n'ont aucune action sur eux.



Nouvelle bouée de sauvetage.

On peut donc, dans le cas d'une maladie contagieuse, exposer tous les objets de la chambre du malade à des vapeurs d'ammoniaque, pour éviter tout danger de contagion. Car les microbes dont nous parlons ici nous menacent constamment.

QUELQUES CHIENS PRIMÉS À L'EXPOSITION CANINE DE MONTREAL



TERRIER AIREDALE.—Trio à M. J. A. Laurin.



SKYE TERRIER.—*Kelkie*, à M. Geo. Caverhill.



SKYE TERRIER.—*Moorland Lass*, à M. Geo. Caverhill.



TERRIER AIREDALE.—Champion *Colne Lucky Baldwin* à M. J. A. Laurin.



UN BEAU COLLIE



FOX TERRIER.—*Make Up*, à Melle Eadie



BULL-DOG.—*Little Nipper*, à M. H. L. Thomas.



BULL-DOG.—*Duc de Wellington*, à M. H. L. Thomas.



COCKER SPANIEL.—*Ottawa Jessie*, à M. F. A. Armstrong.



TERRIER AIREDALE.—Le type du champion.



TERRIER AIREDALE.—*Colne Tylke*, à M. Stonor.



COLLIE.—3 couleurs, à M. Alfred Millaire.



LA BONNE MÈRE qui nourrit patiemment ses petits n'a pas tout le mérite qui semblerait. Elle en éprouve un soula-

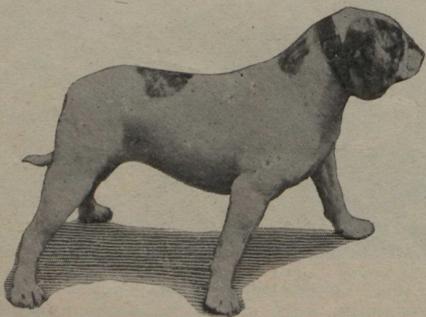
gement, où les naturalistes pensent voir, sous forme de reconnaissance, l'origine même de l'amour maternel.



SMOOTH FOX TERRIER.—*Minnehah*, à M. Ed. Egloff.



SAINT-BERNARD.—*Doc*, à M. Arthur H. Heney.



BULL-DOG.—*Glen*, à M. Thomas.



TERRENEUVE.—*Nigger*, à M. Wm. Nichol.



Qu'un des cent mille objets dignes d'attention dans la nature inquiète la mère, et aussitôt tous les petits, par une

éducation unanime, tournent vers l'ennemi soupçonné leurs museaux, attentifs, étonnés et candides.



LA CHIENNE COLLIE digne comme une mère noble et allongée dans une pose hiératique, garde au milieu de ses petits le mélange de bonne tenue et de naturel d'un tableau de famille de l'école anglaise, un Reynolds ou un Gainsborough.



BULL-TERRIER.—*Sally*, à M. Brunet.

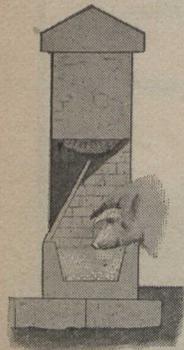


TERRIER ÉCOSSAIS.—*Mendip Frock*, à M. Stonor.

LE PORC est la bête comestible par excellence, il n'existe point d'animal de boucherie dont le rendement soit plus élevé et l'alimentation plus facile. Sa chair et sa graisse servent à notre nourriture, ainsi que le sang, tous les viscères, même les intestins et la peau. Les os, les soies et les onglons sont les seules parties qui, bien qu'utilisées d'autre part (pinceaux, brosses, engrais, etc.), n'entrent point dans la consommation de table. Tandis que la "graisse" forme chez le boeuf et le mouton gras environ les 33/100 du poids vif, elle atteint près de la moitié chez le porc, car cet animal possède à la fois de la graisse de

couverture, de la graisse intrabdominale et intermusculaire.

La consistance de la graisse dépend beaucoup de l'alimentation. Les pores engraisés avec les résidus des abattoirs, de poissons ou avec des tourteaux, donnent un lard sans consistance. Les résidus industriels produisent une graisse plus molle et plus huileuse, tandis que les grains, les fruits, les fèves, les glands ou les châtaignes poussent à la production d'une graisse ferme qui se solidifie rapidement.



Auge à volet pour les pores.

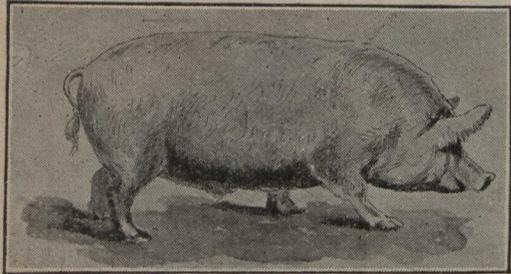
Elevage — La consommation des jeunes "go-rets" est presque nulle. Au bout d'une quinzaine de jours on peut commencer à leur faire boire un peu de lait tiède mélangé de farine. On les habitue progressivement à une nourriture plus substantielle et à se passer de leur mère, dont on les sépare définitivement après six à sept semaines. Il faut avoir soin de les tenir dans une loge propre et bien aérée à l'abri de la pluie, du froid ou de la grande chaleur.

C'est une grave erreur de croire que le cochon recherche la malpropreté par goût, car il est le seul de nos animaux domestiques qui évite de souiller sa litière. On interprète mal son instinct: s'il se vautre dans la boue, c'est uniquement pour y trouver un peu de fraîcheur, se débarrasser des insectes et nettoyer sa peau; il préférerait se plonger et se laver dans un bassin ou une mare d'eau claire. En conséquence, on doit veiller à ce que la "porcherie" soit tenue dans un grand état de propreté, ainsi que les récipients destinés à recevoir les aliments. Il convient également que l'eau y soit abondante et même qu'il y ait à proximité un bassin dans lequel l'animal puisse se vautrer à son gré.

Pendant le jeune âge, si les circonstances le permettent, le porc peut être mis au pâturage dans les champs dépouillés de leur récolte, dans les bois où il trouve toutes sortes de fruits tombés des arbres, tels que glands, marrons, châtaignes, faïnes, etc., dont il est très friand. Avec son "boutoir" puissant, il fouille le sol, pour en extraire certaines racines qu'il aime, de même que les vers et les larves de hannetons. A l'occasion, le cochon dévore aussi les reptiles, les taupes, les escargots, etc. Lorsqu'on veut l'empêcher de bouleverser trop profondément le sol, on lui place un anneau en gros fil au bout du groin.

A partir de l'âge de six ou huit mois, le cochon est nourri exclusivement à la porcherie.

Le porc mis à l'engrais doit être nourri méthodi-



Porc Yorkshire

quement. Il est prudent de ménager la transition entre le "régime de développement" et le "régime d'engraissement", afin d'éviter les accidents. Peu à peu on augmente la dose et la qualité de la nourriture. Pendant la période d'engraissement forcé, on le nourrit à satiété en mettant à profit sa voracité naturelle stimulée par une alimentation variée et soignée. Les racines et les pommes de terre cuites arrosées de petit-lait, les farines de grains,



L'élevage du porc

fèves, maïs, orge, etc., et le son délayés dans les eaux de vaisselle et de laiterie, parfois légèrement salées, conviennent particulièrement.

L'engraissement du porc dure plus ou moins longtemps, suivant la race et les facultés d'assimilation du sujet. En moyenne, on compte soixante-cinq à quatre-vingt-cinq jours. Au fur et à mesure que la graisse s'accumule dans les tissus, l'animal mange moins et se repose davantage; il finit par arriver au régime de la nourriture presque liquide.

Il y a avantage à pousser l'engraissement aussi vite que possible, car un porc à l'engrais qui consomme journellement 10 pour 100 environ de son poids brut, d'aliments cuits mêlés à 2 pintes de grains, se contente d'une ration plus faible d'un tiers lorsqu'il est arrivé à la moitié de l'engraissement; vers la fin, la ration devient insignifiante.

Sans doute, l'élevage au pâturage est plus économique qu'à la porcherie; mais, cependant, il peut être entrepris avec avantage à la porcherie quand on dispose d'aliments à bon marché. Dans beaucoup de fermes on mène de front l'élevage et l'engraissement.

Le porc demande beaucoup d'eau, en été surtout. Le manque d'eau fraîche est pour lui une cause de malaise et souvent de maladie.

La mortalité chez le porc est moindre que celle des autres espèces, à cause de la brièveté de son existence; en effet, on le livre à la boucherie au bout de onze à douze mois.

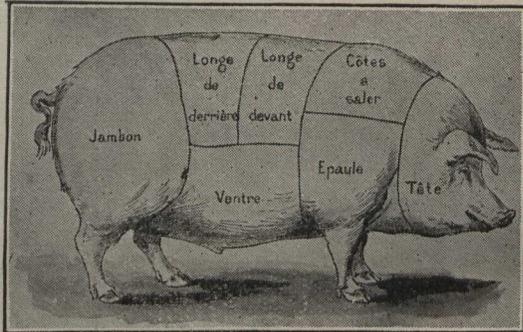


Figure schématique indiquant les coupes du porc de boucherie

Maladies — Parmi les "maladies contagieuses" dont le porc peut être atteint et qui nécessitent une intervention sanitaire, il faut citer la "fièvre aphteuse" et le "charbon", le "rouget" et la "pneumo-entérite infectieuse", particulières à l'espèce porcine.

La "trichinose" et la "ladrerie" sont dangereuses pour l'homme. On doit avoir soin de faire toujours bien cuire la viande de porc pour y détruire ces parasites.

La "trichinose" est commune en Amérique et en Allemagne. Cette maladie est due à la présence d'un petit ver, "trichina spiralis", en forme de fuseau, long de un millimètre à un millimètre et demi, qui vit dans l'intestin et dans les muscles au détriment desquels il se nourrit. La trichine finit par s'enkyster et vit alors enroulée, à l'état de repos, jusqu'à ce que, ayant été avalée par un autre animal, elle puisse achever son développement chez ce nouvel hôte.

On observe la trichine sur le porc, le chien, le chat, le veau, le pigeon, la poule, le rat, la souris. La trichinose est indiquée par la raideur musculaire, la faiblesse des reins, les plaintes. Il n'y a pas de traitement curatif.

La "ladrerie" est un vice réhhibitoire; elle se caractérise par la présence de petites tumeurs dures que l'on trouve surtout à la base de la langue, dans les muscles et très rarement dans la graisse. Ces petites tumeurs sont des cysticerques du "taenia solium", qui se développe dans l'intestin de l'homme, à la muqueuse duquel il se fixe au moyen des ventouses et des crochets dont sa tête est armée.

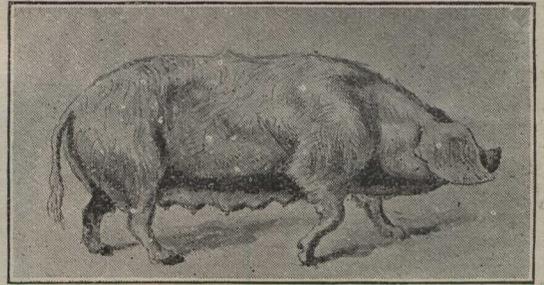
Le traitement de la ladrerie est plutôt préservatif. Il faut éviter que le porc consomme des excré-

ments humains. Les viandes lades sont impropres à la consommation. Les graisses peuvent servir à l'industrie.

Le "rouget" est une maladie contagieuse produite par un microbe; elle est transmissible au lapin et au rat. Les principaux symptômes que l'on relève chez l'animal atteint sont: tristesse, fièvre, coloration foncée du ventre et des oreilles. La mort est rapide. Il n'y a pas d'autre traitement que la vaccination préventive à l'aide du virus

vaccin de Pasteur, lequel on emploie beaucoup en Europe.

Le propriétaire d'un porc malade du rouget est soumis aux obligations suivantes: faire aussitôt la déclaration; détruire le cadavre, de préférence par la crémation ou la solubilisation; désinfecter à fond



Truie de race normande

les habitations avec la solution bouillante de chlorure de chaux à 1 pour 100. Le sol, les cours, les portes, les cloisons, les auges, les seaux, etc., doivent être grattés, brossés, en un mot désinfectés minutieusement. Les objets en fer seront flambés et rincés avec une solution bouillante de carbonate de soude à 8 pour 100.

Les symptômes de la "pneumo-entérite" infectieuse sont semblables à ceux du rouget. L'animal reste couché; sa respiration est gênée; des taches rouges apparaissent sur le ventre et aux oreilles. Il est prudent de sacrifier les malades et les contaminés dès le début.

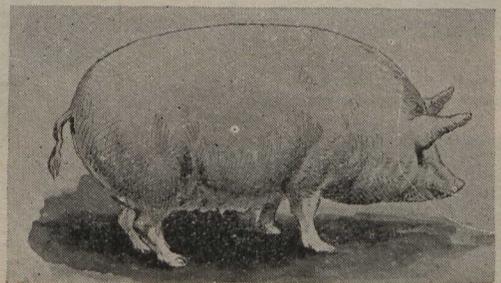
Les prescriptions sanitaires sont les mêmes que pour le rouget.

Déperdition du grain

La déperdition dans la pesanceur du grain est plus forte qu'on ne le croit généralement. Dans les conditions les plus favorables, le blé, à dater du jour du battage, diminue de deux pintes au minot, ou six pour cent, en six mois. Il s'en suit que le prix de quatre-vingt-quatorze cents le minot, en août, à l'époque du battage, en tenant compte de la déperdition, équivaut à une piastre le minot au mois de février.

La déperdition du blé-d'Inde est beaucoup plus forte lorsqu'il est écosé. Cent minots d'épis enlevés du champ en octobre ne donneront tout au plus que quatre-vingts minots. De sorte que quarante cents le minot pour le blé-d'Inde en épis, en sortant du champ, représentent cinquante cents en mars, en ne prenant en considération que la déperdition.

Dans le cas des patates, en déduisant celles qui pourrissent ou qui se perdent d'une autre manière,



Race New-leicester

et en tenant compte de la déperdition, il n'y a pas le moindre doute que le détenteur perd, entre octobre et juin, au moins 33 p. c. de leur valeur.

—L'amélioration des machines et de l'outillage agricoles diminue le travail et augmente la production.

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

—Soyez tranquille, capitaine! Nous nous battons sous vos ordres et au nom de la France! Cela suffit pour nous donner du courage!

En effet, c'était à qui se multiplierait durant les rapides préparatifs du combat. La plupart des matelots du "Sirius" avaient déjà vu le feu; les autres, pris d'émulation, juraient de se montrer dignes de leurs camarades. Les mousses n'étaient pas les moins joyeux, et l'idée de bombarder le navire turc à coup de grenades leur causait un plaisir, manifesté par des bravades adressées à l'ennemi, dans une langue imagée.

Du fond de la cale on avait monté les grappins d'abordage liés à leurs chaînes de fer.

Galauban et Poigne-d'Acier se chargèrent de les monter au haut des vergues.

Pour inspecter rapidement du regard les hommes et les choses, chaque matelot se trouvait à son poste muni des armes diverses en usage pour ce genre de combat: sabres, piques et haches.

Les canonnières caressaient la croupe luisante de leurs canons, et leur adressaient la parole comme à des êtres doués de vie. Les anciens chevaliers baptisaient leurs épées, les matelots donnaient des noms à leurs pièces d'artillerie. Le gaillard d'arrière et la dunette se trouvaient garnis de marins.

Autour de la Barbinais se tenaient M. de Méloir, les officiers et Vernon, muni des objets nécessaires pour les premiers pansements.

Lorsqu'il se fut assuré que rien ne manquait de ce que la prudence ordonnait, Pierre ordonna de forcer la marche du navire, qui, favorisé par le vent, devait s'abattre comme un vautour sur sa proie.

La Barbinais, dédaignant un stratagème souvent en usage, refusa de se couvrir d'un pavillon étranger, et ce fut le drapeau fleurdelisé de la France qui flotta sous la brise, tandis que le "Sirius" marchait à pleines voiles sur l'ennemi.

Celui-ci ne pouvait être demeuré spectateur impassible des préparatifs du "Sirius". A la distance où se trouvaient les deux navires, il devenait facile de s'observer. Et cependant, on apercevait sur le pont du vaisseau turc, un nombre restreint de matelots, indispensables pour la manoeuvre. Le pirate ne semblait ni voir ni entendre. Pourtant, à en juger d'après sa forme et ses allures, il devenait impossible qu'on ne se trouvât point en face d'un de ces hardis flibustiers accoutumés à faire de la mer le théâtre de leurs pillages.

Peut-être fallait-il s'effrayer davantage de cette inertie apparente qu'on ne l'eût fait de préparatifs de guerre.

A peine les deux navires se trouvèrent-ils assez rapprochés pour qu'il fût possible de commencer la lutte, que le "Sirius" fit feu de toutes ses pièces de l'avant avec un admirable ensemble, afin de balayer totalement le pont de l'ennemi.

Mais sur ce pont se trouvaient à peine quelques hommes, dont la moitié gagna les basses manoeuvres; deux seulement, blessés d'une façon dangereuse, s'attachèrent au bordage du navire, sans rien perdre du calme de leurs visages, qu'il était désormais possible de reconnaître.

Les deux bâtiments se trouvaient alors en face: l'avant de l'un s'opposant à l'arrière de l'autre.

Brusquement, avec un bruit sourd, suivi d'un craquement de toute leur membrure, les deux vaisseaux se heurtèrent, pendant que les marins du "Sirius" poussaient un formidable hurra. Au même instant, et comme si une avalanche de fer tombait du ciel, les vergues tortueuses, les grappins d'abordage s'abattaient sur le vaisseau turc.

Il ne restait plus aux Malouins qu'à vaincre ou à mourir.

—En avant pour la France! cria la Barbinais.

La tactique militaire du temps était de s'élançer sur le pont ennemi, de le surprendre, de le stupéfier par la violence et la rapidité des coups. La victoire devait se remporter avec une rapidité vertigineuse. Les vaisseaux désormais accouplés allaient devenir le théâtre d'une lutte sanglante, mortelle.

Sur l'avant et sur l'arrière du "Sirius" se succédaient des décharges d'artillerie. Ce fut au milieu de cette tempête de fer et de feu qu'on vit surgir des masses de soldats turcs montant de la cale sur le pont; le mousquet au poing, le sabre aux dents, ripostant à chaque décharge par une décharge double, et se jetant en furieux au-devant des soldats de la Barbinais. A quoi bon les compter? Il s'agis-

sait de les anéantir. Cinq, dix contre un, qu'importe!

La Barbinais s'élança dans la mêlée.

—A moi les Malouins! dit-il.

Et les Malouins suivirent.

Vraiment, ce fut une grande et mémorable lutte. Un combat de Titans défendant leur drapeau contre des hordes de sauvages hurlant le nom d'Allah en se jetant sur les Français. Les gueules des mousquets crachaient la mort dans les masses compactes; les haches d'abordage maniées par les gars de Saint-Malo faisaient de larges trouées, crevant les poitrines, fendant les crânes, abattant les membres... Le sang ruisselait sur le pont; les pieds glissaient dans des flaques rouges. Chaque blessure devient mortelle; le pont s'accumule de blessés trop faibles pour se relever, de mourants que les combattants piétinent sans pitié. A l'atrocité de ce combat se mêlent les horreurs d'explosions incessantes. Les grenades lancées par Hervé et ses amis éclatent sous les pieds des lutteurs. Turcs et Malouins sont atteints à la fois par les flammes.

Tout à coup, un des projectiles met en crépitant le feu à l'une des voiles du vaisseau turc. Un cri de rage et de désespoir éclate. Les pirates tentent un effort gigantesque afin de reprendre l'avantage; mais les matelots du "Sirius", que le succès anime, se battent comme des lions. Les encouragements du capitaine, les cris de joie des Malouins, les vociférations de l'ennemi se confondent. Puis, brusquement, à une clameur désespérée succède une lamentation humble; un mât enflammé vient de s'abattre sur le pont des pirates turcs, écrasant dans sa chute un groupe de combattants.

Des voiles atteintes par l'incendie se détachent par lambeaux; les câbles goudronnés se tordent à terre, semblables à des serpents de feu. Une pluie embrasée tombe sans cesse, suffoquant, aveuglant les combattants. La Barbinais comprend que l'heure est décisive, il promet la paix aux matelots turcs qui se réfugieront à son bord. Ceux-ci hésitent. Peut-être vont-ils préférer la mort à la captivité, mais un des leurs monte effaré du fond de la cale, et dit au capitaine:

—Le feu a gagné la réserve des poudres, dans une minute nous sauterons.

L'instinct de la vie reprend les soldats turcs, ils se précipitent sur le "Sirius" en poussant des cris d'épouvante.

—Le feu! le feu! hurlent-ils.

La Barbinais comprend le nouveau danger qu'il court; si le vaisseau ennemi saute, le "Sirius", auquel les grappins l'attachent, partage le même sort. Tandis que l'officier surveille la mise aux fers des vaincus, Pierre de la Barbinais ordonne de détacher les grappins et de fuir au plus vite.

Le "Sirius" venait à peine de se séparer du vaisseau pirate, qu'une terrible explosion éclate; le navire turc, démonté, bondit puis retombe sur les vagues rouges des clartés de l'incendie. Il ne forme bientôt qu'un immense brûlot. Appuyé sur le bastingage du "Sirius", Pierre assiste à cette suprême catastrophe. La coque du bâtiment ennemi disparaît, les mâts s'abaissent; leur cime seule dépasse le niveau de la mer; une vague passe... Elle a tout englouti.

On peut rendre grâce à Dieu d'une victoire chèrement disputée. Il reste heureusement quelques heures de jour encore.

Trois matelots ont succombé dans la lutte; cinq grièvement blessés, reçoivent les soins du chirurgien, et les mousses s'établissent leurs garde-malades. Servan, effleuré par une balle, semble fier de cette blessure; Galauban déclare que désormais on le traitera en matelot.

Dès que les blessés sont couchés dans leurs hamacs, on s'occupe à laver le pont ruisselant de sang. Les armes tordues, les lambeaux de vêtements sont jetés à la mer. On ramasse les grenades, on astique les canons. Les cordages enlevés sont remplacés; une voile est changée. Le charpentier répare les avaries. Quatre heures plus tard, le "Sirius", plus lesté, plus fringant que jamais, filait sur la mer d'un bleu sombre.

On attendit la nuit pour rendre les derniers devoirs à ceux qui venaient de succomber. Roulés dans une toile à voile, un boulet attaché aux pieds, les cadavres restèrent un moment sur le pont, tandis que la Barbinais, d'une voix que l'émotion faisait trembler, récitait les prières des morts devant l'équipage recueilli.

Puis des bras robustes balancèrent les corps immobiles, les vagues se creusèrent brusquement sous le poids d'un fardeau, et ce fut tout. Le sillage du "Sirius" effaça les dernières rides des vagues; cependant, les coeurs des marins ne retrouvèrent pas, en dépit de la victoire remportée, la gaieté habituelle. Où passe la mort reste un grand deuil.

La Barbinais ordonna une double distribution de vivres. On but à la marine, aux Malouins, le fifre d'Yvonnet fit entendre des airs nationaux, et les marins s'efforcèrent d'oublier...

Le capitaine et le second restèrent bien avant dans la nuit debout sur la dunette, observant la mer.

—Redoutez-vous donc quelque chose? demanda l'officier à Pierre.

—Je ne redoute pas, mais j'observe. Cette mer est tellement infestée de pirates qu'il s'en trouve partout. On dirait une nuée d'oiseaux de malheur. On doit toujours craindre que le bruit de la fusillade et du canon soit entendu par d'autres corsaires. Ils accourraient sur nous comme des vautours sur une proie. Nous avons pu remporter la victoire sur un navire, que ferions-nous contre dix?

—Prenez du repos, capitaine, Poigne-d'Acier veille avec les meilleurs matelots du bord.

—Ces braves gens doivent être plus las que moi, monsieur de Méloir. Que penseraient-ils si je dormais tranquillement alors qu'ils veillent?

Pierre s'assit sur une cage à poules, et son esprit, s'éloignant des scènes terribles qui venaient de se passer, retourna vers Jocelyne. L'avantage que la Barbinais venait de remporter était énorme. S'il ne laissait point entre les mains des marins du "Sirius" une prise dont ils pourraient tirer une somme importante, ils gardaient entravés au fond de la cale soixante-cinq prisonniers, représentant plus que de l'or et des marchandises précieuses.

La Barbinais avait désormais une excellente raison pour aller à Alger et y traiter de l'échange de ses captifs.

La liberté de M. de Miniac était certaine, dût-il l'acheter au prix de dix rangons ordinaires. Son coeur battait, ses yeux se mouillaient de larmes. Il songeait à la reconnaissance de Mme de Miniac, à la joie de Jocelyne. Quel triomphe quand il rentrerait à Saint-Malo, ramenant à bord du "Sirius" tous ceux de ses compatriotes que le Pacha retenait dans ses bagnes ou faisait lentement mourir dans les cacnots. On ne verrait plus seulement en lui l'aventureux corsaire purgeant les mers des pirates qui l'infestaient, mais le libérateur d'un grand nombre d'enfants du pays. Et ce serait une vraie gloire, préférable à toutes les fortunes, à toutes les parts de prise du monde, que celle d'entrer à Saint-Malo entouré d'un cortège d'infortunés lui devant la liberté et la vie!

Les belles, les pures et nobles visions qui passèrent devant les yeux de Pierre! Combien il se sentait heureux d'être jeune, intelligent, robuste, aimé! Quel avenir s'ouvrait devant lui! Que ne pouvait-il demander à la destinée après en avoir déjà tant obtenu!

Il s'assoupit sur son banc, et des rêves qui traversèrent son sommeil lui rendirent plus magnifiques encore les songes de ses veilles.

A l'aube, le temps s'obscurcit; bientôt à l'horizon se montra un point noir, qui ne tarda pas à grandir. Après la bataille surgissait la tempête.

Elle se déchaîna furieuse; la mâture craqua comme de jeunes arbres sous l'effort de l'orage. Des vagues d'une hauteur énorme balayèrent le pont du "Sirius"; une voile fut emportée.

Les matelots, brisés de fatigue après le terrible abordage du vaisseau turc, durent pendant plusieurs heures courir effarés aux manoeuvres, sans avoir même le temps d'avaler un peu d'eau-de-vie. La situation devenait terrible. Le capitaine, pendant un moment, trembla pour son navire. Mais les matelots du "Sirius" étaient les premiers matelots du monde, et après quatre heures de lutte, la tempête s'apaisa.

L'équipage, exténué, prit un peu de repos; la nuit fut relativement bonne. Au moment où se leva le soleil, la mer avait repris son calme. Néanmoins, Pierre veillait toujours. L'orage de la veille semblait avoir chassé ses espérances. Pour se rendre un peu de courage, et remplir en même temps un devoir d'humanité, il descendit dans la cale où l'on avait jeté les prisonniers, ordonna qu'ils fussent transportés dans un endroit moins étouffant, leur fit distribuer des vivres. Pendant ses nombreuses courses en Orient, Pierre avait assez appris la lan-

gue turque pour se faire comprendre des prisonniers.

Il les assura qu'ils n'avaient rien à craindre; que son premier soin en arrivant à Alger serait de les échanger contre des captifs français; qu'il faisait la guerre pour un motif plus noble que l'amour du lucre, et que sa religion et son honneur lui défendaient à la fois l'injustice et la cruauté.

Ils l'écoutèrent, mornes, le front baissé, ne comprenant point qu'il n'usât pas de représailles sanglantes. Au moment où il s'éloignait, le plus âgé des matelots s'écria :

—Dieu est grand!

Mais ce mot, dans sa bouche, ressemblait moins à une pieuse parole qu'à une menace.

Au moment où la Barbinais reparaisait sur le pont, la vigie cria :

—Une voile à tribord!

Le capitaine prit sa lorgnette et regarda; mais il lui fut impossible de deviner à cette distance la nationalité du vaisseau signalé.

—Voile à babord! cria de nouveau la vigie!

Ces deux navires accouraient avec une égale vitesse.

Puis, coup sur coup, la vigie répéta :

—Une! deux! quatre! six voiles!

La Barbinais les compta lui aussi.

—Huit! dix voiles!

Le capitaine abaissa sa lunette.

Dix voiles! Pas un instant il ne s'y trompa. L'ennemi est là, un ennemi formidable. Il comprend sûr que ses regards suivent la tactique de l'ennemi, il le voit s'approcher d'une façon régulière et concentrique, de telle sorte que, quelle que soit la rapidité de la marche du "Sirius", il se trouvera en face de trois ou quatre navires. Pendant un instant la Barbinais se demande ce qu'il peut, ce qu'il doit faire? Essayer de passer? Impossible! S'il attend davantage, la ceinture de fer et de flamme l'enserrera davantage. Le ciel l'a-t-il condamné?

Il descend rapidement dans sa cabine, y mande le second, les officiers, le maître d'équipage, et ces matelots d'élite avec lesquels tant de fois il avait risqué de terribles aventures. Jamais drame ne se présenta sous un aspect plus terrible.

—Mes amis, leur dit Pierre d'une voix empruntant une force solennelle à la grandeur du péril, il ne servirait de rien de nous abuser. Les coups de canon tirés hier ont été entendus par l'un des navires qui nous sont signalés. Celui-là les a transmis à d'autres... J'ajouterais: nous sommes perdus! si je doutais de vous, si je doutais de moi-même! Nous nous trouvons en face de deux partis: attendre et combattre désespérément; faire force de voiles et tenter de passer.

—Oui, oui, passons! répliqua de Méloir.

Le capitaine devint plus grave encore.

—Nous ferons notre devoir, messieurs! Je vous remercie de m'avoir compris. L'heure est solennelle, je devrais dire mortelle... En face d'un imminent danger, à l'heure où la tempête laisse les matelots sans espoir de salut, le maître du bord écrit un document signé par tous ses officiers constatant les dangers de la situation: l'imminence de la perte du navire. Ce testament suprême, roulé par les vagues, se trouve quelque jour rejeté sur une plage... On apprend alors comment sont morts des braves que le devoir ne vit point pâlir... Nous tracerons un document semblable, messieurs, et nous le confierons à la mer, tandis que nous remettrons notre âme à Dieu.

Il y eut un moment de silence imposant.

Pierre prit une feuille de parchemin, et lentement, sans que sa main tremblât, il écrivit:

"Aujourd'hui, à bord du vaisseau "Sirius", frégate chargée de protéger trente navires marchands appartenant à divers armateurs de Saint-Malo, moi, capitaine du navire, je rédige cette note afin que nos amis et commettants apprennent un jour, si nous devons périr, quels événements se sont passés. Après une victoire difficile remportée hier sur un vaisseau pirate turc, deux fois mieux muni que le "Sirius" d'hommes et d'artillerie, nous comptions poursuivre notre route jusqu'à Alger, afin d'y négocier l'échange de soixante prisonniers en ce moment dans l'entrepont. Le fracas de l'artillerie a sans doute attiré les dix vaisseaux qui sont à cette heure en vue, et dont la manoeuvre tend à nous envelopper. Nous ferons notre devoir en Français et en Malouins. Priez Dieu pour les morts! Nous nous confions à la Providence, sans croire qu'il soit humainement possible de n'être point écrasés par le nombre: dix contre un!

"Pierre Porçon de la Barbinais,

"Capitaine du "Sirius".

Puis M. de Méloir, le chirurgien, Servan et les officiers signèrent à leur tour. Galauban fit deux barres en forme de croix.

On enferma cette pièce dans une bouteille, elle

fut bouchée, cachetée à l'aide d'une capsule de plomb, puis le capitaine, remontant sur le pont, la lança par-dessus le bord.

Il demeura ensuite un moment immobile, constatant que les navires en vue se rapprochaient d'une façon terrible.

Durant une seconde il souffrit le déchirement des grandes âmes qui voient brusquement s'effondrer leurs espérances. Mais le calme remplaça vite cet orage, et le maître du bord, après Dieu, se retrouva lui-même.

Alors, il donna des ordres. Non point comme s'il s'agissait d'un combat ordinaire, mais avec la certitude que le combat serait si terriblement inégal qu'ils y trouveraient sûrement tous la mort. En conséquence, on ne laissa pas une arme aux râteliers, pas un boulet, pas une grenade dans la cale. Les blessés, placés dans l'endroit le mieux abrité de la frégate, ne connurent point l'imminence du danger. Ils crurent simplement qu'un second vaisseau se trouvait en vue, et la première victoire remportée leur donna bon courage.

Servan, quoique blessé, voulut aider à la manoeuvre, on ne le lui permit pas, et il reprit son poste auprès du monceau de grenades.

Les navires ennemis s'approchaient. Le vent les poussait avec une rapidité effrayante.

Le capitaine ordonna de mettre toutes voiles dehors, et le "Sirius" prit l'allure rapide d'un oiseau gigantesque volant sur la mer, emporté par l'envergure et le ressort de ses ailes.

Cette quantité de toile déployée constituait même un danger pour le navire, mais ce danger était moins grand que celui de courir le risque d'être cerné. Du reste, la marche des vaisseaux ennemis, quoique généralement supérieure, demeurait cependant inégale en raison de leurs diverses natures. Les uns couraient plus vite, les autres marchaient avec lenteur. Goëlettes, frégates, fustes, brûlots faisaient force de voiles, obéissant au commandement du chef de la flotte, mais leurs tentatives ne devaient point être couronnées d'un égal succès. Cette différence dans la marche pouvait laisser une lueur d'espoir à la Barbinais. En distançant les ennemis, peut-être pouvait-il les combattre tour à tour. Si grande était sa bravoure, si complète sa confiance dans les marins qui l'entouraient, qu'il garda le sang-froid nécessaire pour la lutte, et communiqua à tous sa résolution.

L'ordre habituel du combat était changé. Il ne s'agissait plus de se précipiter sur le pont des navires ennemis, et de tenter de les emporter à l'abordage. Les matelots du "Sirius" se défendraient cette fois au lieu d'attaquer, et la tactique du capitaine serait d'éviter qu'on jetât sur sa frégate les grappins d'abordage.

—N'éparpillons pas nos forces, camarades, dit le capitaine. Qu'il reste à la manoeuvre le moins d'hommes possible. Sur le pont, en dehors des servants des canons, les matelots présenteront un carré, plus serré à mesure que la mort y fera des vides. Les piquiers défendront les rangs des seconds combattants. Nous tirerons jusqu'à ce que les munitions nous manquent.

Le "Sirius" volait sur l'eau.

Les navires turcs ne tardèrent point à comprendre qu'il tenterait de s'échapper, et des signaux ordonnèrent aux divers reis de prendre la chasse.

A bord du "Sirius", les hommes calculaient les chances qui leur restaient d'échapper à cette flotte.

Deux des navires prenaient une terrible avance. Mais la Barbinais comptait qu'il lui serait possible de lutter contre deux vaisseaux.

Quand il les vit assez près, il lança par tribord et par babord une double décharge. Seulement, au lieu de s'attaquer aux hommes, les boulets s'enfoncèrent dans la coque des navires, et les endommagèrent d'une façon terrible. Si les navires faisaient eau pendant la bataille, toute chance de salut n'était pas perdue.

—Fils toujours! commanda la Barbinais.

—Le "Sirius" ne peut davantage porter de toile!

—Encore! encore! ou nous sommes perdus!

La marche du navire s'accrut, mais cette rapidité violente le fatigua d'une façon terrible; en dépit même de ce redoublement de vitesse l'ennemi gagnait du terrain. Il s'approcha si près que la lutte corps à corps devint imminente entre les trois vaisseaux.

Les grappins d'abordage se trouvaient déjà fixés aux vergues des vaisseaux turcs; un double mouvement des deux navires serrant le "Sirius", l'un à babord, l'autre à tribord, allait le rendre le théâtre d'un double abordage, mais au moment où les Turcs abaissaient les vergues, quatre furent brisées à coups de canon, et leurs débris jonchèrent le pont d'un des navires ennemis. De ce côté on avait un peu de répit, mais tandis que la Barbinais remportait cet avantage, les grappins du vaisseau turc de babord accrochèrent brusquement le "Sirius", et l'effort de la bataille se tourna de ce côté.

Le navire se trouvait complètement immobilisé.

Avec des cris de rage l'ennemi se précipita sur le pont de la frégate, et les pirates, agitant au-dessus de leurs têtes leurs sabres à lames recourbées, s'efforcèrent d'entamer le carré de matelots hérissé de longues piques.

Au-dessus de ces piques éclatait sans interruption une mousqueterie formidable. Les canons bien servis tonnaient; une pluie furieuse de grenades pleuvait sur le vaisseau turc, éclatant sous les pas des combattants. Quand un soldat tombait à bord du "Sirius", les hommes se rapprochaient, reformant le carré! Cependant, quelque effort qu'ils fissent pour éviter d'être enveloppés, les vides creusés dans les rangs, les efforts des pirates pour rompre cette barrière de fer et de feu, parvinrent à détacher du groupe un certain nombre de matelots. A l'affaire générale succédèrent des actions partielles. Le capitaine, debout sur la dunette, ne tarda point à se voir enveloppé. Ses pistolets n'avaient plus de balles, le temps manquait pour les recharger. Il saisit sa hache d'abordage et la fit tourner au-dessus de sa tête avec une furie et une habileté qui, durant quelques minutes le sauvèrent; mais le reis du vaisseau turc devinait à sa bravoure que cet homme devait être le capitaine du "Sirius" et pensa que lui mort il aurait vite raison du reste de l'équipage. Son large damas se heurta contre sa hache, mais il tenta vainement d'atteindre Pierre, défendu par le tournoiement fulgurant de son arme. Peut-être, cependant, allait-il lui devenir impossible de lutter contre vingt adversaires, quand un homme s'élança à ses côtés. Celui-là n'avait à la main qu'une barre de fer, mais si lourde que des marins ordinaires l'auraient à peine soulevée. Maniée par Galauban, elle semblait légère comme une simple baguette, mais l'ennemi s'aperçut bientôt qu'elle fendait les crânes comme une massue, et brisait d'un seul coup les membres. Les sabres s'ébréchaient à son choc. Elle roulait avec une rapidité folle, remplaçant à elle seule un groupe de défenseurs. A côté de cet allié que la Providence envoyait à la Barbinais se glissa bientôt un être plus petit. Comprenant que debout il ne rendrait aucun office utile, Hervé, rampant sur le sol, ramassait un sabre tombé sur le pont, et s'en prenait aux jambes des adversaires de Pierre, tandis que Galauban leur broyait le crâne.

Cependant, le reis avait jusqu'alors échappé à la terrible masse forgée comme à la hache d'abordage. Il préférait prendre la Barbinais vivant, comprenant que l'importance de cette capture lui serait chèrement payée. Mais, au moment où il s'efforçait de saisir la Barbinais dans une mortelle étreinte, la hache de celui-ci abattit son bras droit, et il roula sur le sol, foulé immédiatement sous les pieds des combattants.

Les Turcs, rendus furieux par la perte de leur capitaine, redoublèrent de rage, et la Barbinais eût peut-être été entraîné si, d'un seul coup de lame longue comme une faux, Servan n'eût abattu cinq des principaux lutteurs. Cependant, un Maltais parvint à l'atteindre au bras gauche, le sang coulant sur ses habits trahit sa blessure. Il ne parut point s'en apercevoir, et continua à se battre comme un enragé. Pendant ce temps, l'autre navire, dont les vergues avaient été brisées, improvisait une passerelle, et une quarantaine de marins renégats se précipitèrent sur le pont du "Sirius".

La Barbinais ne recula point devant cette lutte homérique. Les autres navires s'approchaient. Deux d'entre eux allèrent se mettre en travers du "Sirius", couvrant de leurs feux crépitants l'avant et l'arrière.

Nul ne reculait parmi les marins du "Sirius". S'il fallait mourir, on mourrait en faisant son devoir.

Attaqué par derrière, Galauban, l'épaule entamée, laissa tomber sa barre de fer, et sentit en même temps le sol manquer sous ses pieds. Il allait tomber, quand la Barbinais, le soutenant de son bras blessé, continua de se battre à coups de hache.

En ce moment, un petit être que nul n'avait vu, se souleva et murmura à l'oreille de Pierre:

—Ayez pas peur, capitaine, je calerai Galauban.

—Toi! mon enfant?

—J'ai abattu quinze Turcs! Dame, capitaine, on fait ce qu'on peut, je tireais aux jambes!

Le capitaine se pencha vers lui:

—Les poudres... dit-il.

—Faut-il les noyer?

—Non! nous sauterons avec le "Sirius".

—Fameux! capitaine! répondit l'enfant.

Depuis le commencement de la traversée, à l'école de Galauban, de Poigne-d'Acier, de Malo-le-Brave et de Jean-la-Grenade, l'orphelin de l'hôpital avait déjà appris l'héroïsme.

Il se jeta sur le sol, à plat ventre, et rampant avec des allures de reptile, il gagna l'escalier et s'y affala.

(A suivre)

Si vous n'avez rien à me dire



Poésie de VICTOR HUGO

Musique de G. SCHINDLER

Allegretto *p*

CHANT

PIANO

Allegretto *p*

Si vous n'avez rien à me di - re, Pourquoi venir —

poco cresc. ral - len - tan - do

auprès de moi, — Pourquoi me fai - re ce souri - re Qui tournerait — la tête au roi? —

poco cresc. ral - len - tan - do

a tempo *p* **rit.** **molto rit.** **a tempo**

Si vous n'a - vez rien à me di - re Pourquoi venir — auprès de moi? —

a tempo *p* **rit.** **molto rit.** **a tempo**

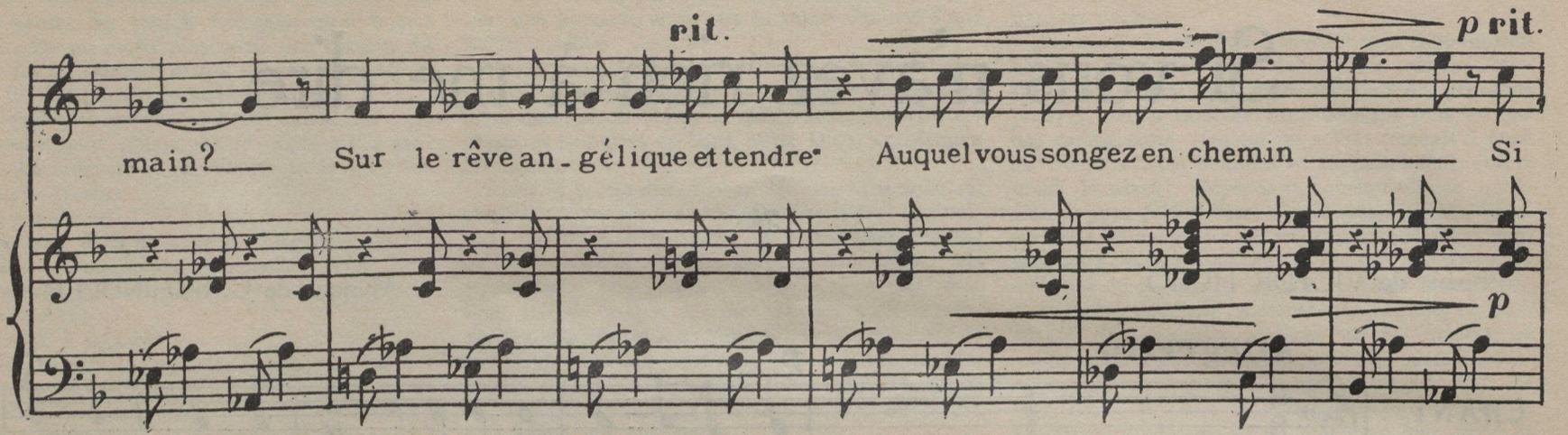
mf

Si vous n'a - vez rien à m'ap - pren - dre, Pour - quoi me pressez - vous la

rit.

rit. *p rit.*

main? Sur le rêve an-gélique et tendre Auquel vous songez en chemin Si

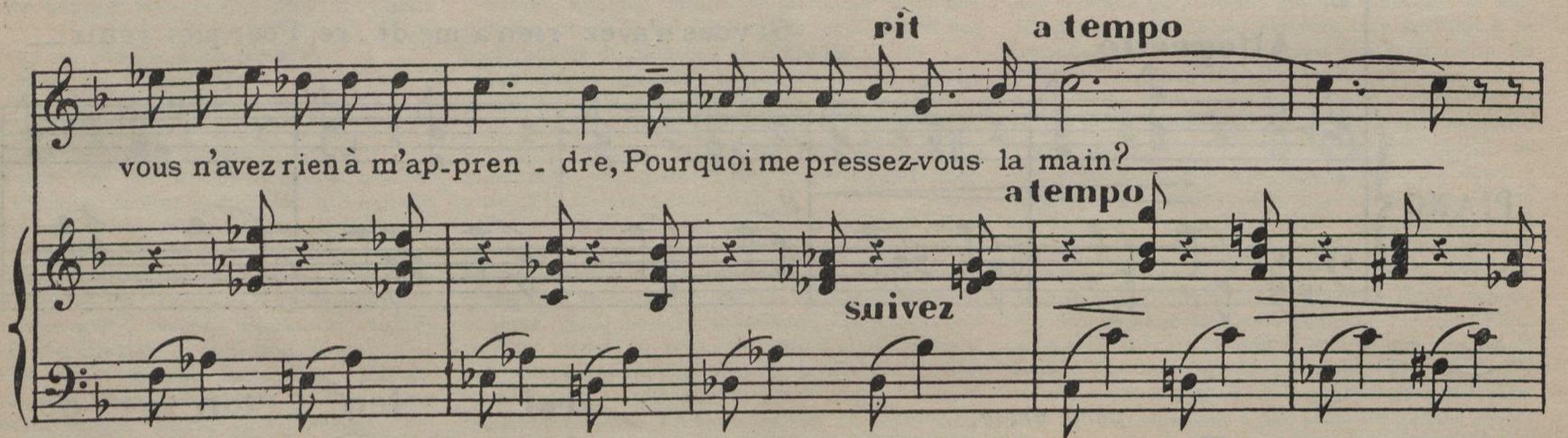


rit. *a tempo*

vous n'avez rien à m'ap-pren-dre, Pourquoi me pressez-vous la main?

a tempo

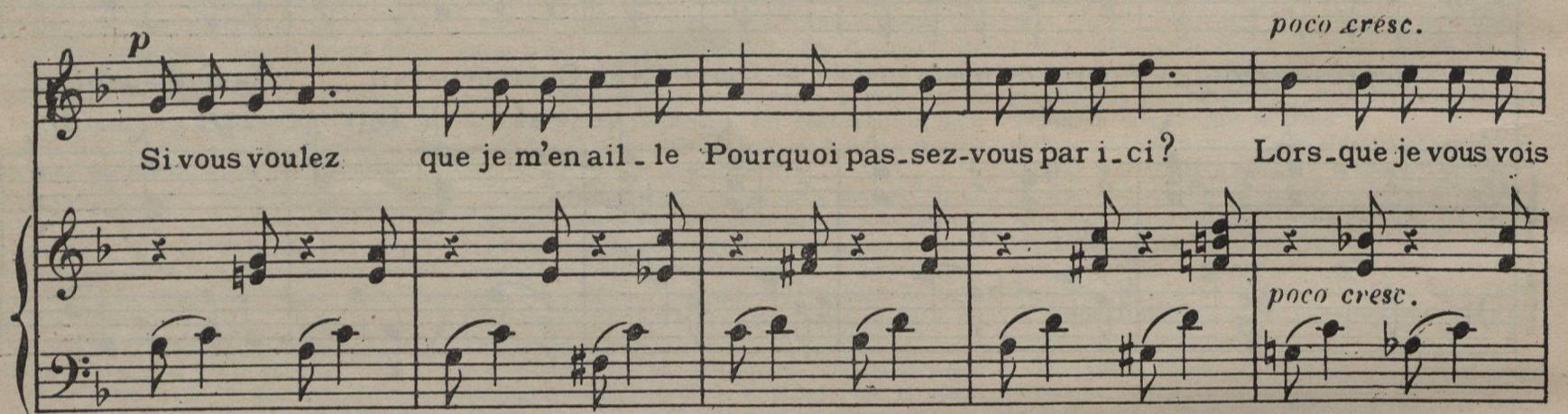
suivez



p *poco cresc.*

Si vous voulez que je m'en ail-le Pourquoi pas-sez-vous par i-ci? Lors-que je vous vois

poco cresc.



ral-lespress. *len-tan-do* *a tempo* *p*

je tressail-le, C'est ma joie et c'est mon souci, Si vous voulez

ral-lespress. *len-tan-do* *a tempo* *p*



molto rall. *a tempo 1°*

que je m'en ail-le Pourquoi pas-sez-vous par i-ci?

molto rall. *a tempo 1°*

suivez *pp*

ppp



Croquis sur la Gaspésie

Scènes et légendes de la grève

(Suite)

Mais trêve de digression sur la connaissance de soi-même!

La Pointe St Pierre est l'un des meilleurs postes de pêche de la côte et plusieurs établissements importants font ici un commerce considérable et lucratif. MM. Fauvel, LeGros et Le Marquand expédient beaucoup de poisson séché au Brésil, en Espagne, ou en Italie et vendent leur morue de choix (la morue verte, grosse) en Angleterre ou au Canada. Pointe St Pierre, avec la fantastique petite île du Plateau, en face, est extrêmement pittoresque pour le touriste qui, en steamer, la voit au large. Sir James Lemoine lui doit, au point de vue du style descriptif, une de ses plus belles pages, que je traduirais en entier si j'avais le livre sous ma main ou que je donnerais ici de mémoire, si je croyais pouvoir lui rendre justice.

Le lendemain nous revînons de la Pointe St Pierre, au petit trot, quand après avoir passé Belle-Anse, où se trouve l'établissement des Robin, le plus impressionnant point de vue de toute la Gaspésie surgit tout à coup. La température était délicieuse; une légère brise nous apportait de la forêt ses mille parfums balsamiques auxquels se confondaient les senteurs subtiles des algues marines. L'atmosphère était pure et sereine. Devant nous, dans toute sa majesté se dressait

Comme une pierre au milieu
[d'un krömlech,
Comme Samson parmi les en-
[fants d'Amalech!

à la limite extrême de deux chaînes de montagnes, le mont Sainte-Anne. C'est un géant parmi les géants et les curieux vers de Victor Hugo lui conviennent assurément. Pour compléter le tableau, la chaîne des monts Sainte-Anne, voici le mont Joli, la Table à Rolland et le Rocher Percé à demi-visible. J'ouvrais mes yeux grands devant cette curiosité géologique dont je n'apercevais alors que la moitié, et j'avais hâte de contourner ce colossal bloc de terre rouge et de calcaire pour voir le Rocher Percé de plus près.

Avant d'atteindre le pied de cette montagne énorme, nous avons à parcourir quatre milles sur un barachois de sable, qui ferme l'entrée du bassin de Malbay. Le village qu'on appelle St Georges de Malbaie est bâti au fond d'une autre belle grande nappe d'eau située entre Percé et la Pointe St Pierre. Le havre n'est accessible qu'aux goélettes de peu de tonnage, à cause de la sempiternelle barre de sable, mais la baie peut donner refuge à vingt navires de guerre et les protéger contre tous les vents, sauf le vent d'est franc.

Amateurs de chasse et de pêche! Voulez-vous enfin connaître l'Elysée des Nemrods? C'est ici. C'est ce fameux barachois où à certaines heures du jour vous pourrez tuer de tous les gibiers en abondance, sans trop vous déranger: goélands, mauves, canards-eider, sarcelles, kapaoui ce canard de Terre-Neuve, macaxeux au nez rouge, ce lapin ailé du comte Dufferin.

Tous ces oiseaux à certaines heures viendront se réfugier sur le raz-de-marée; si vous n'avez pas de fusil, apportez un bâton. Du moins c'est le conseil que vous donne Ben; mais peut-être prêche-t-il pour sa paroisse. Truites et saumons sont pareillement en abondance.

Enfin, après deux longues heures passées à mouder du sable, nous voilà au pied des "falls", à un petit poste qu'on nomme Coin du Banc, et tout de suite nous commençons notre périlleuse ascension.

A chaque détour de cette montée sinueuse, dans cette gorge où les mauvais chemins serpentent affreusement, par l'imprudence de mon aveugle automédon nous courons le risque d'être précipités au fond des ravins dont la hauteur s'accroît à mesure que nous avançons.

Je viens de dire que Ben était aveugle... Cela serait vrai s'il n'avait eu la meilleure vue du monde. Comment cela? comment être aveugle avec de bons yeux? Simplement parce que, certain hiver, Ben s'était gelé les deux paupières complètement, et, le nerf s'étant relâché, elles lui étaient toutes deux descendues sur les yeux. Ayant à choisir chez l'oculiste, — qui voulait ressaisir le nerf mort et le fixer, — entre deux yeux toujours ouverts ou deux yeux toujours fermés, il avait préféré le statu quo pour ne pas effrayer sa femme, la nuit. D'ailleurs, ça n'aurait pas été bien d'avoir toujours forcément sur une femme le regard fixe d'un hibou! Pour

étrange monolithe pointu que Faucher de Saint-Maurice, narrateur expressif, comparait fort justement à une sentinelle qu'on a oublié de relever et qui continue, malgré la tempête, de veiller sur la porte d'une ville déserte.

Il était déjà tard quand j'arrivai au village; mais, la soirée étant belle et fraîche, je sortis pour examiner la base du mont Sainte-Anne. A sept heures le soleil brillait encore au-dessus du Mont-Joli et colorait vivement la mer des chatolements irisés du cobalt. De grands jets de lumière couraient comme des fusées sur ces caressantes vagues où se berçaient mollement les barges de pêche ancrées dans l'anse du nord-ouest. La brise cependant venait de s'endormir, et l'océan, au loin, par un curieux effet du couchant, m'apparaissait tantôt blanc comme l'acier poli, rouge comme une lame de cuivre, ou vert comme l'herbe des champs.

Mais mon pas hâtif m'eût bientôt amené au pied des énormes falaises du géant: je ne saurais décrire l'impression ressentie. La nature prend ici un aspect de grandeur des plus imposants. D'un seul bond hardi, le mont Sainte-Anne, plus droit que le Cap Diamant, jaillit de la mer et s'élève jusqu'à la hauteur remarquable de douze cent trente pieds. Le sommet est plat comme une table et justifie son appellation; mais le côté nord est tellement à pic qu'il n'offre à sa base aucun passage pour les voitures ou les piétons, encore moins pour un chemin de fer.

Quand je revins de là je me pris à réfléchir aux moyens qu'alliaient prendre les promoteurs du chemin du littoral pour franchir, en amont ou

en aval, cette chaîne de montagnes colossales qui fait de Percé une ligne naturelle de démarcation entre Gaspé et la Baie des Chaleurs, à la façon des Pyrénées pour les deux pays basques d'Espagne et de Navarre.

Quand je revins à la maison, le soleil était bien près de se coucher; mais le canard sauvage au plumage gris promenait encore son embonpoint sur la plage déserte; le goéland, au large, faisait la sieste en se baignant la fêle dans les imperceptibles ondulations des vagues: ces oiseaux jouissaient comme l'homme des dernières lumières du jour.

Percé, qui a différentes époques a vu s'abriter sous ses falaises ceux que la reconnaissance nationale appelle "les pères de la colonie": Jacques-Cartier, Champlain, Montmagny, de Tracy, Frontenac, d'Iberville et Charlevoix l'historien, n'a pas toujours reçu la visite de gens aussi sympathiques. Il fut même, en 1690, le théâtre du plus grand méfait de ces temps belliqueux.

Phipps, que Guillaume d'Orange venait de confirmer dans son titre d'amiral et de chef d'escadre, remontait prudemment, au mois d'août de cette année, le golfe Saint-Laurent, d'où, avec ses vellétés de conquérant, il devait chasser, sinon exterminer à jamais, jusqu'au dernier de ces "damned Frenchmen". L'on sait quelle réception l'attendait à Québec; quelle fière réponse allait lui donner Frontenac, Sainte-Hélène et de Maricourt avec leurs canons, de Longueuil et Du-

Chesnay avec leurs miliciens; mais ce que l'on sait beaucoup moins, c'est qu'à la fin de ce mois d'août 1690, deux frégates détachées, sur son ordre, de son escadre et portant le pavillon français, vinrent prendre à l'improviste les malheureux habitants de Percé.

J. AUG. GALIBOIS.

(A suivre)



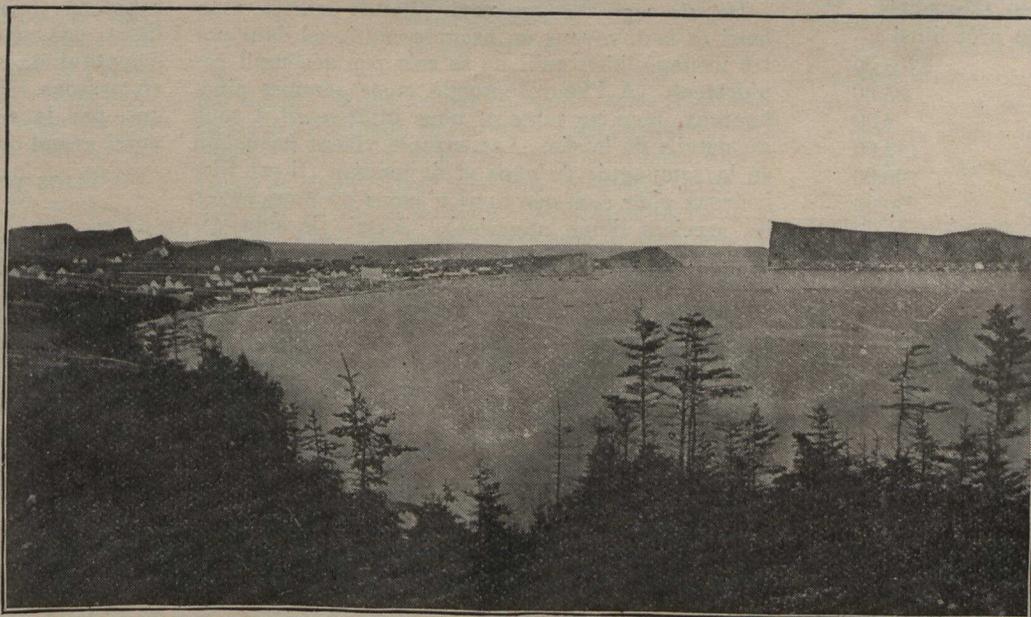
Le rocher de Percé

voir un peu, le bonhomme se renversait en arrière et en dépit de son infirmité conduisait son cheval à une allure vertigineuse. Entraîné, je suppose, par le souvenir des nombreuses victimes sacrifiées sur les quais de Liverpool, par son coup de poing formidable, vingt fois il faillit me précipiter dans l'abîme au cri de:

"By Gosh! I was a man when I was young".

* * *

Enfin, après quatre heures de trajet, nous atteignons les hauteurs du chemin, sur la crête du Mont Joli, à la base de la Table à Rolland. Le Rocher de Percé se présente tranquillement à nos yeux, et, des huit cents pieds d'altitude où nous



Le village de Percé

sommes, il ressemble à un navire démanté. Les maisons du village nous apparaissent ridiculement petites: de minuscules boîtes carrées. Au large l'île Bonaventure donne l'illusion d'une baleine endormie sur la surface des eaux. A mesure que nous avançons sur le versant du Mont-Joli, la perspective change graduellement; le Rocher se montre de côté un peu et nous apercevons l'arche et cet

Comment vivre avec \$1,000 par an ou moins

A NOTRE époque, et sur ce continent, le problème de l'existence des familles et celui de la façon de vivre avec sagesse et confort, présentent un intérêt tout spécial. Bien que notre Canada soit le pays le plus paisible du monde, que la vie y soit relativement facile, il n'en est pas moins vrai que le "struggle for life" s'y fait sentir journellement de plus en plus.

Etant donnée l'agitation qui enfieuvre certains pays, le contre-coup s'en fait sentir jusque chez nous.

C'est ainsi que les guerres, ou les bruits de guerre, affectent les finances internationales, affolent le commerce des céréales, celui des denrées et de bien d'autres choses. Voilà pourquoi, nous payons de plus en plus cher le pain, les conserves, nos loyers, etc., etc. C'est dire que l'entretien d'une maison coûte plus, proportionnellement, que jadis. Il est donc bon de se rendre compte de la façon de gérer convenablement les finances familiales.

Or, on ne peut se rendre mieux compte de la solution de ce problème, qu'en interrogeant les parties en cause. De là, et par lettres, un échange de vues, qui ne manquent pas d'intérêt.

Nos lecteurs le constateront, du reste, par la publication de quelques missives que nous donnons ici :

Cinq personnes vivent avec \$1,000 et font des économies

UNE dame de nos amies nous écrit : Nous commençâmes à tenir maison, tandis que mon mari ne gagnait que \$40 par mois. Je n'avais aucune expérience comme ménagère, et j'ignorais la valeur de l'argent. Cependant, dès le premier mois, nous acquîmes assez d'expérience, à ce sujet, pour pouvoir nous guider par nous-mêmes, par la suite. Nous nous mîmes donc, mon mari et moi, à considérer l'avenir. Or, comme nous ne pouvions acheter tout ce que nous désirions, nous choisîmes ce qu'il y avait de mieux, parmi les choses qui nous étaient indispensables.

D'abord, nous nous rendîmes compte que notre revenu, bien que minime, devait pourvoir à plus que notre simple existence.

Secundo, nous conclûmes que les principaux éléments dans un ménage, sont: la lumière, l'air, la propreté et une atmosphère convenablement chauffée selon la saison.

Tertio, nous tombâmes d'accord sur ce qu'une demeure est d'autant plus artistique et belle qu'elle est simple et que l'utile s'y combine à une valeur réelle.

Quarto, que l'hospitalité est une insulte pour qui la reçoit, lorsqu'elle devient par trop onéreuse pour ceux qui l'offrent. L'amour-propre veut qu'on n'accepte pas de trop nombreuses invitations sociales, lorsqu'on ne peut les rendre.

Ces considérations étant faites, nous prîmes la ferme résolution de n'avoir point de "dettes". Et, nous commençâmes sérieusement à tenir maison dans un "cottage" d'une rue peu fréquentée.

Notre revenu fut divisé à peu près ainsi :

Loyer.	\$108.00
Combustible.	35.00
Eclairage.	2.00
Aliments.	142.00
Vêtements.	100.00
Assurances.	30.00
Placements.	50.00
	<hr/>
	\$465.00

Cette façon de partager nos finances nous laissa un petit capital, pour récréations, extras, livres et petits articles de ménage. Comme récréation nous nous fîmes un petit jardin à fleurs, nous lûmes, nous étudiâmes et ébauchâmes des projets d'avenir. Parfois, nous faisons des invitations, bien que notre table fut simple et peu coûteuse. N'empêche que nos invités s'en contentèrent, se plurent chez nous, et revinrent nous voir.

Cependant, pour être sincère, j'avouerai qu'il ne nous était pas toujours facile de vivre dans les limites que nous nous étions fixées, quand nous pensions à l'idéal que nous nous étions forgés. Malgré cela, généralement, nous suivîmes la ligne de conduite adoptée. Nous étions très heureux, et ne nous en portions pas plus mal, lorsque à l'occasion, et par nécessité, il nous arrivait de nous priver d'un mois de dessert, afin de pouvoir acheter un livre aimé.

Naturellement, avec le temps, notre revenu augmenta, du reste, tout comme notre responsabilité.



A la naissance du premier bébé, mon mari touchait \$600 par an. Avant la naissance du deuxième enfant, il gagnait \$700, et, après la naissance du troisième rejeton de notre famille nous avions à dépenser \$950 par an, ou, du moins nous pouvions en disposer à notre guise.

Une plus grande fortune n'a pas, cependant, changé notre façon de vivre. Car, d'une part les besoins des enfants absorbent, dans ces conditions, la majeure partie du surplus des finances de la famille; et puis, dans notre cas, nous sommes si heureux dans notre simplicité, que nous ne tenons pas à une existence plus dorée, qui n'est pas sans amener des soucis.

Bien entendu, avec le temps, nous avons été obligés de prendre une maison plus grande. Nous l'avons fait avec jugement, et celle que nous occupons maintenant est très confortable. Elle a une cour et est sise dans une des meilleures rues de la ville. Une autre nécessité, fut l'emploi d'une bonne servante. Car il faut que je sois beaucoup avec les enfants, et que, m'occupant aussi de bonnes oeuvres, je ne perde pas de vue la lecture et l'étude, si indispensables pour pouvoir converser convenablement quand l'occasion s'en présente.

Maintenant, notre revenu est employé comme suit :

Loyer de la maison.	\$240.00
Combustible.	45.00
Eclairage.	8.00
Aliments.	275.00
Eglise.	25.00
Assurances.	40.00
Placements.	50.00
Servante.	150.00
Billets de tramways.	20.00
Vêtements.	75.00
	<hr/>
	\$928.00

Reste une solde de \$22, dont la plus grande partie est mise en banque, pour servir de noyau au fonds d'achat d'une maison, ou, peut-être pour pouvoir donner une meilleure éducation aux enfants.

Dans la façon de gérer le ménage, nous avons procédé, et procédons systématiquement, afin que tous, bébés, servante, papa et maman, nous ayons notre part de travail quotidien à accomplir. De la sorte, nous jouissons de la vie d'une façon idéale, chacun ayant son ouvrage, ses récréations, son activité personnelle, son utilité et sa liberté.

Depuis sept ans que nous sommes mariés, mon mari et moi, voyons un progrès continu dans notre ménage, bien qu'il ne se soit pas accompli rapidement. A l'heure actuelle, nous sommes cinq, heureux, bien portants et nous intéressant à tous les détails de la vie. Les enfants vivent beaucoup en la compagnie de papa et de maman (il est fort heureux pour eux, que nous n'ayons pu nous payer les services d'une nourrice). Aussi, ils sont aimants, sensés, obligeants et exceptionnellement obéissants. Même matériellement nous voyons un profit dans notre établissement. Nous ne possédons pas une maison, mais nos meubles nous appartiennent. Même, ils sont très bons et assez beaux pour bien garnir une belle maison si, jamais nous en possédons une. Notre bibliothèque d'une centaine de volumes de choix, est dans un meuble convenable et bientôt nous espérons posséder un piano. Nous avons presque payé un lot de terrain que nous avons acheté, en outre, nous avons un petit compte en banque (\$100 actuellement, je pense) et je n'oublierai pas de mentionner \$500 que nous avons placés dans une bonne manufacture de notre ville.

Toujours au Canada, 4 personnes vivent avec \$780 par an

DE la Colombie Britannique, une autre dame écrit :

Lorsque nous avons commencé à tenir maison, c'était en novembre 1900. Nous avions économisé \$200 avec lesquels nous achetâmes les meubles les plus indispensables. Puis, afin de vivre selon nos moyens, nous adoptâmes les trois règles suivantes,

d'abord: employer le salaire du mois précédent (\$65.00) pour les frais du courant mois; 2o Tenir un compte détaillé de nos dépenses; 3o Ne rien acheter que nous ne puissions payer comptant. Notre livre de dépenses nous a beaucoup aidé par la suite, car il nous permettait d'équilibrer notre budget, d'une façon convenable. Toutes les semaines nous faisons nos comptes et, si à la troisième semaine du mois, nous constatons que nous avons trop dépensé à son début, nous limitons les dépenses pendant la 4ème semaine.

Actuellement, nous sommes 4 dans la famille, et nous n'avons pas d'ennuis financiers, grâce, sans doute, à nos débuts systématiques. Ici, le loyer et les épiceries, sont cependant, beaucoup plus chers que dans les provinces de l'Est Canadien, ou qu'aux Etats-Unis.

Les oeufs frais coûtent de soixante à soixante et dix cents la douzaine (jamais moins de quarante cents); nous avons donc décidé d'acheter des volailles. En avril dernier, nous achetâmes donc cinq poules. Elles nous ont donné abondamment des oeufs, pendant tout l'été et l'automne. En outre, nous avons élevé vingt-deux poulets, dont plusieurs figurèrent sur notre table pendant l'hiver. Et, maintenant que les oeufs se vendent cinquante cents la douzaine, nous en avons de six à huit par jour. C'est plus qu'il en faut pour notre consommation, aussi de temps en temps, en vendons-nous une douzaine à quarante cents à notre épicié.

Nous trouvons qu'il est préférable d'acheter en quantité les aliments de première nécessité, tels que beurre, sucre, pommes de terre, etc.

Ci-dessous, je donne le détail de nos dépenses mensuelles :

Loyer.	\$20.00
Eclairage et taxe d'eau.	2.70
Épiceries et viande.	17.50
Combustible.	6.90
Blanchissage.	2.50
	<hr/>
	\$49.60
Salaire reçu mensuellement.	65.00
	<hr/>
Balance.	\$15.40

Nous vivons très simplement, et ce faisant, nous avons l'argent qu'il nous faut pour l'habillement, les meubles et les ustensiles nécessaires. Heureusement, nous dépensons fort peu pour les honoraires du médecin et les médicaments.

Notre déjeuner consiste généralement en oeufs, grillades et café; le dîner, en viande, deux légumes et un dessert; le souper en pommes de terre différemment préparées, en biscuits, fruits et thé.

Mon mari et moi, sommes d'avis que le point le plus important, pour ceux qui commencent à tenir maison c'est d'avoir un début sérieux et raisonnable. Nous-mêmes, avons commencé avec la détermination de payer comptant tout ce que nous achetons, et rien n'a pu nous induire à changer de ligne de conduite. Si nous ne pouvons payer comptant un article que nous désirons, nous nous en passons. Et, souvent, nous nous sommes aperçus, par la suite, que notre sacrifice n'était pas aussi grand que nous le pensions sur le moment.

Dans une ferme, 5 personnes vivent avec environ \$770

C'EST ce qu'affirme une fermière :

Nous vivons dans une ferme. Notre famille se compose de 4 personnes, auxquelles il faut toujours en ajouter une cinquième. Même, en été, ce nombre s'élève jusqu'à six ou sept. Cela n'est pas tout, car à l'époque des récoltes, pendant quatre jours, nous nourrissons de 12 à 20 travailleurs.

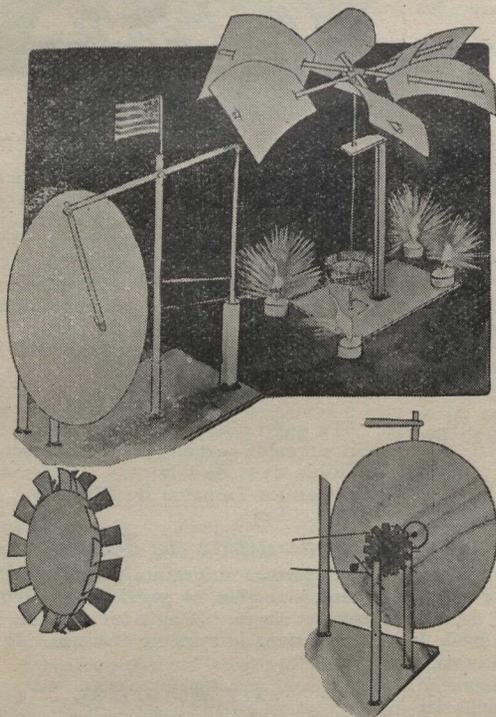
Or, tous les revenus de la ferme sont plus ou moins incertains. Ils dépendent de la saison, du prix des produits, etc. Notre ferme produit de \$1,000 à \$1,500 par an, nous en maintenons les dépenses à environ \$1,000. A peu près la moitié de cette somme, nous la consacrons au travail de la ferme, mais, d'autre part, nous n'avons pas de loyer à payer et la ferme nous fournit une grande partie de l'alimentation. Les dépenses d'existence pour l'année 1901 furent de \$771.99, se détaillant comme suit :

Épiceries et viande.	\$258.94
Produits de la ferme.	230.00
Combustible.	45.00
Service de la maison.	66.00
Vêtements pour 4 personnes.	93.53
Extras.	77.62

(La suite à la page 256.)

Quelques jeux pour les jours de pluie

SUPERBE et de facile confection, cet appareil représenté par notre vignette, et que de simples bougies suffisent à mettre en action. Un enfant peut, sans difficulté aucune, construire l'appareil et l'appliquer à une infinité de combinaisons. Il serait, certes, difficile de trouver une plus agré-



Appareil mu par des bougies.

Roue motrice en papier. Autre vue de la roue d'entraînement.

ble récréation durant les longues soirées de pluie. Le pouvoir moteur est fourni par des bougies allumées. Que si vous prenez la précaution d'éteindre toute autre lumière, vous jouirez d'un spectacle vraiment féérique.

L'idée de ces jeux très intéressants, très amusants, est éclose du fait qu'une feuille de papier est susceptible de flotter sur l'eau pendant une période de temps presque indéfinie, et de supporter, tant qu'il flotte, c'est-à-dire tant qu'il n'a pas été imprégné d'eau, un poids relativement considérable.

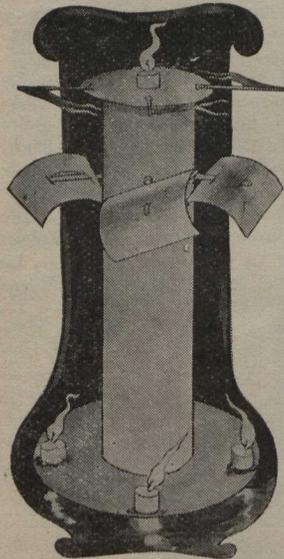
Ingénieuse application d'un ancien tour de physique



Un tour bien connu.

presque aussitôt: Insensiblement l'eau abandonne l'assiette et monte dans le verre, dans lequel la chaleur produite par la bougie a fait le vide. C'est, comme vous le voyez, un moyen très simple de mettre en évidence ce grand principe de physique: La nature a horreur du vide.

La tour tournante



Une tour mobile et tournante.

SUR un plateau circulaire de carton, sur les bords duquel vous disposez quatre bouts de chandelle ou de bougie, vous collez à égale distance des bords, sur un petit carton fixé au centre, une tour fabriquée avec du papier ordinaire, d'une hauteur de sept pouces, et d'un demi-pouce de diamètre. A une petite distance du sommet, au moyen de deux légères tiges croisées de jonc ou de roseau. Vous traversez la tour et fixez à chaque extrémité, comme l'indique la vignette ci-contre, une feuille de

papier bombé, la partie convexe tournée vers les bougies; ce sont les ailes qui permettront à votre tour de se mettre en mouvement.

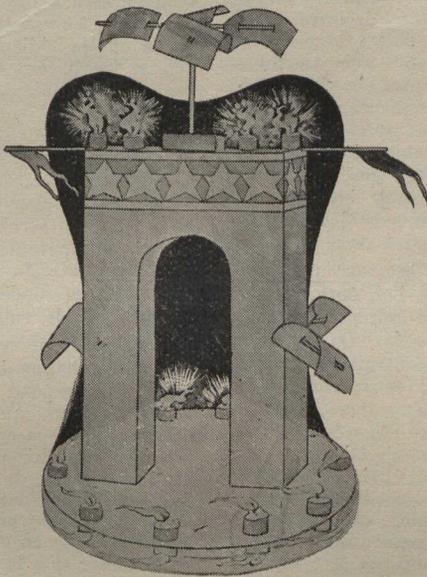
Comme ornement, vous couronnez la tour d'une rondelle traversée par une tige légère, portant pavillon mignon à chaque bout, et au beau milieu vous fixez un bout de bougie. Que si maintenant, après avoir posé délicatement votre appareil dans un baquet d'eau, vous allumez les bougies, vous verrez votre appareil se mettre peu à peu en mouvement et bientôt tourner avec une certaine rapidité.

Pour empêcher que votre tour flottante n'aille s'échouer sur la côte, vous aurez soin de placer l'appareil sur un pivot, une longue aiguille, par exemple, plantée solidement au fond du baquet, de manière à ce que le carton qui sert de base puisse évoluer librement. Rien n'est plus gracieux, plus amusant, et le plaisir durera autant que les bougies que, du reste, vous pourrez remplacer aisément.

Un pont tournant

Le pont tournant repose sur le même principe que la tour tournante; c'est-à-dire sur la dilatation de l'air. La construction de l'appareil diffère, cependant, et voici comment vous devez vous y prendre pour le réussir :

Dans du carton léger, découpez les pièces nécessaires à la fabrication de l'appareil; unissez-les, comme l'indique la vignette que vous avez sous les yeux, et formez ainsi l'arche d'un pont d'une certaine hauteur, et que vous pouvez festonner tout à votre aise. Sur le pont même, au beau milieu, collez une petite boîte de carton, qui vous permettra de fixer (au centre naturellement) une tige mobile supportant deux autres tiges légères en forme de croix, à l'extrémité desquelles vous fixerez les feuilles de papier en guise de voiles, et de la même manière que le montre la vignette. Au-dessous des voiles, disposez sur les bords quatre bougies, deux



Un pont tournant.

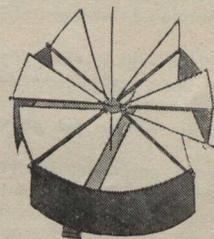
par deux, et n'oubliez pas la tige traversant le pont, au bout de laquelle flotteront les drapeaux de votre choix. Traversez avec des épingles quatre autres voiles en papier léger, que vous planterez deux par deux sur le côté et au milieu de chaque montant de l'arche. Ceci fait, posez solidement, à égale distance des bords, votre arche sur une rondelle de carton ou même de bois, mais très mince. Disposez sur les bords de la rondelle une dizaine de bouts de bougies. Fixez, si vous le voulez, la rondelle qui sert de support, ainsi qu'il a été dit pour la tour tournante, dans un baquet d'eau, allumez les bougies, et, à votre grande joie, le pont tournera gracieusement sous vos yeux.

Carrusel mu par des bougies

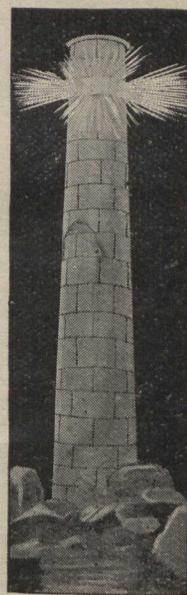
DÉCOUPEZ un cercle de carton et une demi-douzaine de papiers en forme de flèche et de même dimension, comme vous le montre le dessin ci-contre. Pliez les papiers en triangle et fixez-les à égale distance, mais de façon à ce qu'ils soient légèrement penchés les uns vers les autres, l'intérieur tourné du même côté, c'est-à-dire face à dos. Au pied de chaque sentinelle, allumez un nombre égal de bouts de bougies, placez votre appareil dans un large baquet d'eau, et il tournera d'autant plus rapidement que les "sentinelles" et les bougies seront plus nombreuses.

Un phare à la maison

ROULEZ en forme de cylindre une grande feuille de papier d'emballage, collez-en les extrémités avec du mucilage. Un carton mince conviendrait mieux que le papier. A deux pouces et demi ou trois pouces de l'extrémité supérieure du cylindre, pratiquez, à l'aide de ciseaux pointus, trois petites incisions rectangulaires, pour laisser passer la lumière. Environ à un demi-pouce plus bas que ces ouvertures, fendez votre papier d'un quart de pouce à peu près, à deux endroits différents, c'est-à-dire du côté gauche et du côté droit du cylindre. D'autre part,



Réflecteur en papier rouge.



Phare en papier ordinaire.

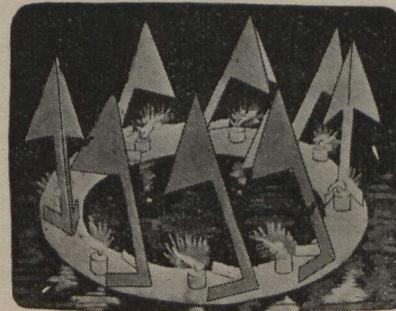
prenez un morceau de fer-blanc large d'un quart de pouce, avec au milieu un trou d'épingle, et passez ce ruban de fer-blanc à travers les deux fentes du cylindre. Ensuite, pratiquez une nouvelle incision de 1/2 pouce en arrière du cylindre, aussi près que possible de son extrémité supérieure.

Faites aussi une petite ouverture au bas, par laquelle vous pourrez allumer un bout de bougie, que vous placerez tout au centre du cylindre.

Dans un bassin rempli d'eau, placez, de façon à ce qu'il repose au fond, un bloc de bois assez large, ou une casserole tournée à l'envers, sur laquelle vous fixerez l'extrémité supérieure du cylindre. Vous le ferez tenir au moyen de cire à cacheter.

Prenez ensuite six baguettes de bois d'égale dimension, et passez-les à travers un bouchon de liège; à chaque baguette, attachez avec du mucilage un morceau de papier de forme triangulaire, que vous inclinerez légèrement vers le bas, tel que le montre notre diagramme. Ensuite, liez ensemble, deux par deux, vos baguettes avec du papier argenté. Cette roue ainsi formée doit être juste de dimension à entrer dans le cylindre, par le sommet, sans toucher aux parois. Vous complétez la roue en passant à travers le plat du bouchon, une longue épingle à chapeau, sans tête. Il vous reste à couper dans un morceau de carton une rondelle pouvant couvrir votre phare par le haut. Juste au centre de cette rondelle, pratiquez un petit trou. Ensuite, enfoncez la roue dans le cylindre jusqu'à ce que la pointe de l'épingle à chapeau entre dans le trou pratiqué au centre du ruban de fer-blanc. L'autre bout de l'épingle passera à travers le couvercle du cylindre.

Le phare étant ainsi complété, introduisez à sa base un bout de bougie, que vous allumerez. Si la roue ne tourne pas immédiatement, c'est qu'elle doit toucher quelque part aux parois du cylindre, et il sera facile d'apporter remède à ce défaut. Autour



Carrusel mu par des bougies.

de la base du phare, vous pouvez mettre du sable, de la cendre ou du gravier.

Avec de l'encre, on peut facilement simuler, sur le papier ou le carton du cylindre, des carrés qui donneront l'illusion d'une petite construction en pierres.

Pour voyager agréablement

LORSQUE vous partez en voyage et que le temps est arrivé de "faire vos malles", il est une foule de petits procédés, simples comme l'oeuf de Christophe Colomb, mais qu'il s'agit comme lui de trouver, et qui vous faciliteront d'autant et simplifieront la tâche toujours assez ardue de tout préparer en vue d'un départ.

Ainsi, quand vous faites descendre votre malle pour y entasser vos "affaires", si vous la faites placer sur une chaise ou un coffre assez élevé, vous n'aurez pas à vous pencher constamment, et vous vous évitez sûrement un mal de dos; sans compter que si vous avez un plancher ciré, vous ne courez pas ainsi le risque de l'égratigner avec les ferrures de la malle. Avant de commencer l'emballage, munissez-vous de quelques verges de toile à fromage, que vous couperez en morceaux assez grands pour envelopper séparément chacune de vos robes; vous éviterez ainsi de retirer vos vêtements tout froissés de votre malle, à l'arrivée.

Les blouses-chemisettes sont enveloppées ainsi également, avec tous leurs accessoires, cols, cravates, manchettes, ceinture, épingles, etc. Une seule blouse est enveloppée à la fois.

Un autre procédé pour empêcher les vêtements d'être froissés, c'est de poser aux parois de la malle quelques anneaux munis de rubans, auxquels on attache chaque morceau d'habillement, afin qu'il tienne bien en place.

Pour emballer les chapeaux. — En vous transportant souvent d'un endroit à un autre pendant la saison d'été, il vous arrive peut-être de chercher un moyen pour conserver à vos chapeaux la fraîcheur que leur enlèvent les fréquents emballages dans les malles, généralement encombrées d'une foule de petites choses. Il est facile, avec un peu de carton ou de fort papier, de faire une espèce de cage, où le chapeau sera mis à l'abri de toutes les vicissitudes du voyage. Vous placez une boîte de carton au fond de votre malle, vous en coupez les angles, et vous ramenez tous ensemble au milieu et au-dessus du chapeau, les quatre côtés de la boîte. Cela ne prend guère plus que la place du chapeau, et celui-ci se trouve protégé contre tous les contacts nuisibles.

Quand on emporte une petite pharmacie. — L'emballage des bouteilles de médicaments et autres se présente toujours comme un grave problème. Voici quelques nouvelles façons de le résoudre:

Si vous partez pour un court voyage, mettez vos eaux de toilette, crèmes, parfums, médicaments de toutes sortes, dans de petites bouteilles, juste de la taille à contenir la quantité dont vous aurez besoin pendant le voyage. Les petites bouteilles sont moins susceptibles de se casser, et elles sont plus faciles à emballer. Un malade qui voyagerait constamment pour sa santé, devrait se procurer de récipients en ferblanc pour contenir ses bouteilles de remèdes. Ce récipient sera ensuite soigneusement bouché, enveloppé dans de la flanelle et empaqueté au milieu des autres effets.

Un bon moyen d'empêcher les bouteilles de se déboucher et de couler est de placer sur chaque goulot, par-dessus le bouchon, le doigt d'un vieux gant de peau et de le ficeler ensuite. Ce cachet d'un nouveau genre peut rendre de réels services.

Le confort en voyage. — Quand on a à faire un long voyage par chemin de fer, tous les objets dont on pourra avoir besoin au cours du trajet devront être mis dans une valise à main. Un petit sac ou un panier formant nécessaire de toilette, sera tout d'abord placé dans cette valise; puis, si l'on doit coucher en chemin de fer, on trouvera que des vêtements de nuit en soie noire, sont ce qu'il y a de plus pratique à emporter. Si vous voyagez un jour de grande chaleur, vous vous trouverez très bien d'un morceau de mousseline jeté sur le dos de la banquette; c'est beaucoup plus frais que la peluche, et la poussière y adhère moins.

Si vous avez à écrire en chemin de fer, placez votre papier sur un coussin, ce qui amoindrira la vibration.

Faites une liste des objets à emporter. — Pour vous épargner des ennuis, vous ferez bien de dresser à l'avance une liste des objets que vous devrez emporter avec vous. La moitié du travail d'emballage sera épargnée par la connaissance parfaite des choses que vous aurez à emballer. Au retour, les objets dont on ne se sert qu'en voyageant peuvent être laissés dans la malle, ce qui évitera du travail lors d'un nouveau déplacement. Celui-ci sera peut-être imprévu, précipité, et vous serez bien aise alors d'avoir quelques soins de moins à vous occuper.

C'est une bonne précaution de clouer deux cartes sur vos malles, l'une sur l'autre; l'une, celle de dessus, portant le nom de l'endroit où vous vous rendez, l'autre,



l'adresse de votre résidence et votre nom. Quand arrive le moment du départ pour retourner chez vous, vous n'avez qu'à enlever la première carte.

Le costume de voyage. — Il n'est ni pratique ni commode de s'habiller pour le voyage comme pour la promenade. Un costume de lainage, jupe et boléro, gris ou beige, en drap ou en lainage mélangé, ne prenant pas la poussière, est ce qui convient le mieux; s'il fait très chaud, une robe en toile bise. Jamais de blanc, ni de bleu, ni de rouge, qui sont des couleurs se salissant vite. Un ample manteau en taffetas imperméabilisé est des plus utiles en cas d'ondée au débarquement, et surtout s'il y a un trajet en voiture à effectuer. Le chapeau sera de paille, de toile ou de feutre, selon la saison, et garni d'un simple noeud de ruban et de plumes-couteaux. Les fleurs se fanent trop vite sous l'action des poussières et de la fumée du train. Une voilette est très commode pour protéger le teint et les cheveux, mais elle est souvent fatigante pour la vue. On porte généralement en voyage des chaussures à fortes semelles, et des gants de fil de la couleur de la robe. Si l'on désire réparer un peu sa toilette au moment d'arriver à destination, il ne faut pas attendre à la dernière minute, on s'exposerait à oublier peut-être quelques menus articles de toilette dans la précipitation que l'on mettrait à refermer son "nécessaire", pour descendre. Si l'on voyage en bateau, le costume bleu, la casquette marine ou le bérêt sont fort jolis pour les jeunes filles et les jeunes femmes. La robe de flanelle blanche est aussi très seyante, mais, malheureusement, bien fragile.

Les attentions que l'on doit à ses hôtes. — En ces temps de locomotion rapide, il est bien rare que l'on ne soit pas invité à faire des séjours plus ou moins prolongés à la campagne. Avant d'accepter l'hospitalité offerte, il est essentiel de faire un examen de conscience: on doit se demander si l'on est disposé à rompre avec toutes ses habitudes, afin d'accepter la règle de la maison où l'on va séjourner; si l'on est certain d'apporter à ses hôtes une humeur égale, un caractère accommodant, dépourvu de toute prétention, étranger à toute exigence; ces qualités sont indispensables lorsqu'il s'agit d'habiter avec des personnes qu'aucun devoir n'oblige à nous supporter.

Malheureusement, il est rare que l'on se connaisse soi-même, et l'on éprouve généralement la plus tendre indulgence pour les défauts... que l'on possède. On serait impitoyable si on les rencontrait chez autrui; mais lors même qu'on les constate en soi, on leur trouve tant d'agréments particuliers que l'on ne peut se résoudre à admettre un jugement opposé chez les autres. Il faut donc procéder par indications directes, et noter quelques-uns des défauts qui nous rendent insociables, et souvent insupportables pour les personnes étrangères chez lesquelles nous pouvons être invités à séjourner.

Le premier de tous, celui qui les contient tous en germe, c'est la personnalité.

La personnalité, mélange de vanité et d'égoïsme, nous incite à prétendre substituer, en toute circonstance, nos goûts et nos habitudes aux goûts et aux habitudes d'autrui. Elle veut tout bouleverser, tout remplacer, marquer sa trace et sa domination sur toute chose; peu lui importe le terrain sur lequel elle se place, l'essentiel pour elle est de régenter et de soumettre chacun à sa loi.

Donc, pour être irréprochable, au point de vue de la civilité, il suffit de prendre le contre-pied de tous les faits et gestes de l'être personnel qui se rend insupportable à force d'égoïsme et d'exigences de toute nature. C'est la ligne de conduite à adopter lorsqu'on accepte de séjourner dans une maison étrangère. L'être personnel est mécontent de tout: il faut se montrer satisfait de tout. Il faut réserver ses avis et ses conseils pour ceux qui les réclament, et se soumettre, sans les critiquer, aux habitudes contractées par les maîtres du logis dans lequel on élit un domicile temporaire; c'est à eux qu'il appartient de deviner vos goûts, et de tenter de les satisfaire.

On doit s'abstenir soigneusement de toute marque de désapprobation sur la maison dans laquelle on reçoit l'hospitalité, sur la contrée et ses habitants, sur l'organisation domestique, sur les habitudes du pays. Ceux qui connaissent beaucoup de choses sont rarement accessibles à la surprise, et peu disposés à blâmer. Parmi les critiques systématiques, les uns sont de bonne foi, parce qu'ils sont ignorants, les

autres croient faire preuve d'une extrême délicatesse en désapprouvant tout ce qui se fait chez autrui: les uns et les autres sont mal élevés.

On aura soin de s'enquérir de l'heure exacte marquée pour les repas, et l'on ne s'exposera jamais à se faire attendre. On se lèvera assez tôt pour se présenter au déjeuner avec une toilette simple, mais irréprochable, et l'on se gardera bien de cacher sous un bonnet une chevelure mal rangée. Avant de quitter sa chambre, on aura soin d'y mettre autant d'ordre que possible, afin de simplifier la besogne des domestiques.

Il ne faut jamais oublier que les personnes peu habituées à se faire servir sont justement celles qui marquent aux domestiques des exigences et du mépris, pensant prouver ainsi des habitudes d'opulence; elles atteignent un but diamétralement opposé, et l'"office" ne tarde pas à leur rendre dédain pour dédain, en appliquant sans s'en douter l'axiome si connu: "Les airs méprisants sont toujours méprisables."

Les distractions et les amusements. — C'est à la maîtresse de la maison qu'il appartient de choisir les distractions offertes aux hôtes de la maison; lors même que ces distractions sembleraient déplorables, on les acceptera avec empressement, en se souvenant que l'intention est bonne et méritoire de la reconnaissance.

En toute circonstance, on usera de toute chose avec la plus extrême discrétion. Quelque soit le sens que l'on attribue à cette qualité, la discrétion constitue le charme principal de la société; elle enseigne à respecter la propriété d'autrui, à user sobrement de ce qui est offert, à éviter de causer aucun dommage, à ménager enfin le bien, les opinions, les goûts des autres. Dans l'ordre moral, la discrétion nous commande de ne jamais chercher à nous immiscer dans les débats domestiques, dans les affaires de famille, dans les détails appartenant à la vie privée; et, si un hasard indépendant de notre volonté nous rend dépositaire de quelque secret, est-il besoin de dire ici que la probité la plus élémentaire nous interdit de le révéler? Il n'y a point d'être plus méprisables que les personnes indiscrettes. Elles profitent de leur admission au sein d'une famille pour chercher à découvrir, à connaître les faiblesses, les défauts ou les ridicules qui peuvent y exister, et les livrent en pâture à la malveillance. Le devoir de tout entendre sans jamais répéter ce que l'on a entendu, ne doit pas, du reste, être circonscrit aux circonstances qui nous occupent en ce moment. La discrétion est toujours obligatoire, car sans elle la société deviendrait un enfer, et la paix quitterait la terre à tout jamais. Ceux qui répètent à tort et à travers ce qu'ils ont entendu ne semblent pas se douter qu'ils se rendent coupables à la fois d'improbité, de vulgarité et de sottise.

Les devoirs de ceux qui reçoivent. — En ce monde, chaque devoir, quelle que soit sa nature, correspond à d'autres devoirs juxtaposés. Ceux qui offrent l'hospitalité doivent se préparer à s'occuper principalement de complaire à leurs hôtes, de prévenir leurs goûts, de fusionner leurs habitudes avec celles des personnes qu'ils reçoivent. Il ne faut pas cependant que ce soin se transforme en obsession, et l'on ne doit pas oublier que le plus précieux des biens est l'indépendance. On ne s'attachera point aux pas de son hôte, on lui permettra de se promener seul s'il le désire; on lui laissera le loisir de faire quelques lectures, ou de s'occuper d'un travail quelconque, si l'oisiveté lui pèse. De part et d'autre, du reste, il ne faut pas oublier que nul n'a le droit d'imposer ses préférences à autrui, et qu'il faut penser aux autres avant de penser à soi-même. On n'y perd rien entre gens également bien élevés.

Quand on quitte une maison dans laquelle on a fait un séjour, s'il y a des domestiques, l'usage veut qu'on leur donne une gratification. En aucun cas, la maîtresse de maison ne doit intervenir entre le visiteur et le domestique lorsqu'il s'agit de régler cette gratification.

Cette recommandation fera peut-être sourire nos lectrices; elle n'est pas inutile, cependant; il est des maîtresses de maison qui prennent trop à coeur les intérêts de leurs domestiques, et qui ne manquent pas d'avertir leurs hôtes que tel visiteur s'est montré fort généreux envers la cuisinière ou la bonne, que tel autre s'est attiré leurs malédictions par son avarice. EDNA.

LA TOUX

La plus tenace est apaisée rapidement avec quelques doses de BAUME RHUMAL.

L'action de ses principes sédatifs et balsamiques modifie les sécrétions irritantes des bronches; le calme qu'il procure est réellement réparateur.



Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

est un remède radical pour tous les maux douloureux de la femme. Il guérira complètement toutes les maladies féminines, sous leurs formes les plus graves; toute maladie des ovaires, Inflammation et Ulcération, Affaïssement et Déplacement de la Matrice et conséquemment faiblesse de l'Épine dorsale et il est particulièrement efficace lors du Changement de Vie. Il guérira toujours le

Mal de Reins

Il a guéri plus de Leucorrhée que tout autre remède au monde. Il est presque infailible dans de tels cas. Il dissout et expulse les Tumeurs de l'Utérus à leur début. Ces

Sensations de Pesanteurs

douloureuses, migraines, sont immédiatement soulagées et guéries radicalement par son usage. Il agit toujours en harmonie avec le système féminin. Il fait cesser les

Irrégularités,

Menstrues douloureuses ou interrompues, Faiblesse d'Estomac, Indigestion, Flatuosité, Hémorragie utérine, Prostration nerveuse, maux de tête, Débilité générale. Aussi

Etourdissements, Faiblesse,

Extrême lassitude, Insouciance, irritabilité, Nervosité, Insomnie, Flatuosité, ou les "bleus," et le mal de reins. Ces symptômes sont de sâres indications de Faiblesse Féminine, ou de quelque dérangement de l'utérus. Pour la

Maladie des Rognons

et Mal de Reins des deux sexes le Composé Végétal est sans égal.

Vous pouvez écrire à Mde Pinkham au sujet de votre cas, en stricte confiance.

LYDIA E. PINKHAM MED. CO., LYNN, Mass.

LE ROBUR

Janvier 1905. M. BEAUPRÉ. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant une couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède pût amener un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière conviction. PIERRE COLLIN, 157 Désery. Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRÉ, 73 DESERY, HOCHELAGA. En vente partout et par la poste, 50c et \$1.00

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une piastre, j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de l'Îlebon — Miséricorde — La Coquelle — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'Ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez: Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.



Quelques considérations et réponses opportunes



A TRAVERS LA CAMPAGNE FLEURIE

ETES-VOUS citadin? Avec quelle joie ne voyez-vous pas arriver le moment où, valises et malles prêtes, vous quittez la ville pour l'espace et la verdure. Êtes-vous campagnard? L'été est la saison heureuse où vous appréciez (peut-être pas assez!) le charme de votre petit domaine, la beauté de tout ce qui vous entoure. A côté de la contemplation de la nature, bien des petites choses amusantes méritent notre attention, et nous pouvons rapporter de nos excursions tout un bagage de mille petits riens à utiliser. Une promenade ne doit jamais être infructueuse; nous conseillons donc d'emporter avec soi: un filet, ou un panier pliant, voire même tout simplement un grand mouchoir à carreaux, comme on en trouve dans tous les magasins; de la ficelle, de la cordelette, etc. Inutile de dire qu'un solide couteau de poche sera nécessaire.

Les graminées. — Tout le monde connaît les graminées, ces herbes folles aux hampes légères, qui, mêlées aux bouquets, en allègent l'aspect. Il est utile d'en faire ample provision pour les conserver et en former des gerbes qui orneront l'appartement, l'hiver. Quand on destine les graminées à cet usage tout spécial, il est bon de les cueillir sans les mêler à d'autres fleurs qui, en se fanant, abîmeraient les frêles épis et leurs tiges. Faisons donc des bottelées de graminées de tous genres et de toutes grandeurs: sainfoin, millet aux épis longs et réguliers, qui se satinent en séchant; agrostics, plus légers que la plus fine plume, etc. On aura soin de faire sa moisson par un beau temps sec, en choisissant les épis verts, bien garnis, pas trop mûrs. Dès qu'on sera rentré de la promenade, on suspendra la bottelée (épis en bas) dans un endroit aéré et sec, mais non en plein soleil, ce qui amènerait une dessiccation trop rapide.

Les roseaux et les jonquilles. — Avec les roseaux, les jonquilles (quenouilles), on prépare des touffes décoratives qui feront bien dans les potiches placées aux angles d'une pièce, des portes-fleurs originaux, en entrelaçant les feuilles des quenouilles, comme nous avons toutes appris à le faire dans notre enfance. Pour la récolte des jonquilles, il faut couper net les tiges et non pas les arracher, envelopper aussitôt la partie sectionnée dans une poignée d'herbe humide, afin de conserver à la tige, pendant le plus longtemps possible, ses principes aqueux. Cette cueillette sera faite de préférence par un temps couvert, humide même, de façon à ce que le séchage (opéré comme pour les graminées, mais dans un endroit ombré et frais,) soit progressif, aussi lent que possible.

Les fleurs. — Les jeunes femmes et les jeunes filles songeront qu'avec les mille fleurettes qu'elles trouveront, elles pourront composer de gentils bibelots pour le logis et de mignons souvenirs pour les amies absentes. Une fleurette, une herbe, une mousse joliment teintée, sont mises sous presse, entre deux papiers buvards, jusqu'à ce qu'elles soient séchées (mais non pas décolorées); puis on les colle sur un bristol, sur une carte, sur un ruban signet, et l'on obtient ainsi un souvenir charmant et peu coûteux des endroits parcourus.

Deux choses à ne pas oublier: les épis d'avoine, de blé et d'orge, etc., les fleurs de chardons; on mettra de vieux gants très épais pour cueillir celles-ci, et on les fera sécher comme nous venons de l'indiquer pour les herbes légères.

Avec les épis de céréales, avec les fleurs de chardons dorées ou argentées, on fait des décorations de fêtes, on embellit l'arbre de Noël, on prépare de ravissants accessoires de cotillon.

Les coquillages. — Au bord de la mer, une des principales choses à recueillir, ce sont les coquillages. A ce propos, recommandons aux mamans de ne jamais laisser les bébés jouer avec de très petites coquilles. L'enfant a la tentation de porter à sa bouche tout ce qu'il tient dans sa main, et si on n'y prend garde, le petit coquillage peut devenir un danger. Les coquilles Saint-Jacques, ces larges éventails que tout le monde connaît, seront utilisées ainsi: la partie creuse servira de moule à gratin pour les croquettes, le pain, le poisson; on y servira le homard en mayonnaise, la salade de crevettes, etc. Il est toujours utile d'avoir en réserve plusieurs de

ces coquilles. Le couvercle, très plat, peut servir de cendrier.

Les très gros coquillages à volutes pourront contenir une mignonne plante d'appartement: fougère, lycopode, des oignons de crocus, de jacinthes, de tulipes. Les coquillages de même genre, mais plus petits, serviront de porte-noms pour un dîner de fête. On colle à l'intérieur du coquillage, préalablement bourré de papier de soie vert d'eau, un petit mat fait d'une branchette de bois et portant, en guise de pavillon, une oriflamme de soie blanche ou de couleur avec le nom du convive écrit en lettres dorées. Ces coquillages peuvent contenir, au lieu de papier de soie, du sable mouillé dans lequel on pique des fleurs. Ces petits accessoires du couvert lui donnent une note gaie et amusante au possible. Avec d'autres coquillages, nous ferons des pelotes, des épingliers, etc.

Une fois la provision de coquillages faite, on lavera ceux-ci soigneusement, puis on les plongera pendant quelques heures dans de l'eau bouillante contenant du carbonate de soude.

On stérilisera ainsi ce qui pourrait rester au fond de la coquille.

Les algues. — A la plage, nous trouverons aussi une intéressante collection de mousses marines, d'algues aux tons verts si riches et si variés. Vous les utiliserez comme nous l'avons dit pour les fleurs. Puis le varech, dont nous choisirons une belle touffe, blonde ou brune, qui sera un baromètre infailible, nous indiquant par sa souplesse ou sa rigidité l'état hygrométrique de l'air.

Les galets. — Les galets blancs ou bleus, si pittoresques, feront de jolis serre-papiers et deviendront des palettes pour celles d'entre vous, mesdames, qui manient le pinceau.

Les fougères. — Notre villégiature nous emmène-t-elle sous le couvert des forêts, en montagne? Ici encore, ample moisson à faire. Les fougères seront cueillies, tiges au ras du sol, puis conservées. Avec la fougère on prépare, pour les enfants, des paillasses hygiéniques et saines, puis des coussins pour les sièges des malades.

Le lierre. — Vous trouverez dans les forêts plusieurs sortes de lierres. Toutes, si vous les déracinez avec soin, peuvent reprendre vie dans l'appartement. A l'aide d'un treillage ou de petites lattes, on peut en former des rideaux de cheminée pour l'été, des paravents de verdure, etc.

Les mousses. — Leur grande variété, la richesse de leurs coloris, font des mousses de forêt une récolte extrêmement intéressante. Elles auront, du reste, des emplois multiples. Avec la mousse on dissimulera la terre des plantes d'appartement, mais pour cet usage on prendra la mousse naturelle, telle qu'on l'a recueillie: la mousse teinte, c'est-à-dire plongée dans une solution de bleu de Prusse, est mortelle pour les plantes qu'elle recouvre. Avec la mousse, on préparera aussi des centres de table, piqués de fleurs ou de fruits.

LE "HOME"

AL'INTENTION des charmantes lectrices de l'Album Universel, je transcris ce court passage d'un livre de Madame Delorme, une Française qui écrit sur l'art de rendre son intérieur agréable. Cette femme d'esprit déplore que, selon la mode anglaise, ses compatriotes ne sacrifient pas un peu plus au "confortable". Ces remarques ne pourront qu'être utiles chez nous, où le salon dans lequel la famille ne pénètre presque jamais, semble bien la pièce principale du logis.

Je sais que mes récriminations sont vaines et feront hausser les épaules à bien des gens; je sais que jamais le "parlour" anglais n'aura sa place dans nos intérieurs français; je sais qu'on ne refait pas en un trait de plume des habitudes séculaires; je sais que la race gauloise aime le panache, le décor, la simili-magnificence; je sais que, dans une nation fortement hiérarchisée depuis des milliers d'années, tout a pris et gardé l'empreinte de ce hiérarchisme: le langage, les vêtements, l'habitation. N'avoir point de salon, c'est descendre — socialement parlant, — et l'on aime tant à monter!... sur le dos des autres. Et pourtant!... Si l'on pouvait, si l'on voulait connaître quel agrément, quel confortable,

quelle aide dans les travaux, donne à la vie de famille l'installation, pour toute la journée, dès l'aube matinale, dans une grande pièce, bien éclairée, sans draperies aux fenêtres, mais non sans ornements — remplies de meubles simples et commodes, une place où le fauteuil de "papa" l'attend au coin du feu quand il a endossé sa robe de chambre et enfilé ses pantoufles, — où la table à ouvrage de "maman" et la machine à coudre fraternisent avec le vieux piano, ami de jeunesse des parents, où le tableau noir — oui, le tableau noir du polytechnicien en herbe — trouve sa place auprès de la bonne bibliothèque sans prétention, toute chargée de volumes que chacun peut feuilleter quand l'envie lui en prend.

La corbeille aux raccommodages, voilée sous une housse de cretonne fleurie, et les jouets de Toto et de Totote savent s'abriter dans un coin discret, et dans l'après-midi, quand tout est dans un bel ordre, que le beau tapis a remplacé sur la grande table son frère aîné, encore solide en dépit des ans; qu'un bon feu brille dans la cheminée; que le robuste aralia étale ses palmes vertes et l'anthéricum ses rubans satinés, dans la lumière claire, le parleur fait très passable figure, et les bons amis qu'on y laisse entrer s'écrient: "Ah! qu'on est donc bien et gaiement ici!"

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Albertine D. — 1. Avec une caisse ordinaire, que vous pourrez facilement vous procurer en la demandant à votre épicer, vous pouvez fabriquer une gentille armoire à deux ou trois tablettes ou rayons. Ceux-ci sont sciés dans un des bouts de la caisse que vous enlevez, puisqu'elle doit reposer sur le plancher; vous plantez dans les côtés quelques petits crochets à tête plate, vous posez vos tablettes sur les crochets, vous les couvrez de papier blanc ou de couleur, et vous placez dessus les bouteilles et flacons vides que vous désirez conserver. Le couvercle de la caisse sera muni d'un petit crochet, qui le fermera comme une porte d'armoire ordinaire. 2. Les bas de fil ajourés sont frais et jolis; on les verra encore beaucoup, cet été. 3. Il ne faut pas faire d'avances aux jeunes gens; les plus timides trouvent toujours le moyen de faire comprendre leurs sentiments. Attendez, si celui-ci vous aime réellement, il vous le dira. Evidemment, la réserve n'exclut pas l'amabilité; soyez aimable.

Lucien. — Voici l'adresse de M. P. N. Breton, qui fait collection de monnaies anciennes: 401a rue Saint-André, Montréal.

Jeanne Aurore. — 1. Pour activer la croissance des cheveux, frictionnez le cuir chevelu tous les deux ou trois soirs avec de la moelle de boeuf fondue et parfumée à l'essence que vous préférez. 2. Votre nom paraîtra dans notre prochain intermédiaire pour l'échange des cartes postales.

Sylvie. — J'ai quitté "La Presse" en février dernier. 2. Je vous conseillerais de défaire votre robe de voile noir avant de procéder au nettoyage. Alors, vous passerez chaque morceau d'étoffe dans une forte infusion de thé ou de bois de Campêche, et vous repasserez, encore humide, entre deux mousselines noires. Je vous remercie sincèrement pour la flatteuse appréciation que vous faites de mes modestes écrits.

Adirondack. — 1. Les romans des deux Dumas sont tous à l'index. 2. "Quo vadis" ne doit pas être lu par les jeunes filles, ni même par tous les jeunes gens.

Fleur printanière. — En mêlant à votre empois une cuillerée de cire blanche fondue et une pincée de borax en poudre, vous obtiendrez un glaçage aussi brillant que le glaçage chinois, et absolument inoffensif pour le linge.

Antoinette C. — J'ai fait votre message avec plaisir; votre nom paraîtra tout prochainement.

Mlle Aurette C. — Les charmantes lectrices de l'Album Universel ne sauraient être traitées par moi comme des inconnues, surtout quand elles se présentent aussi gentiment que vous le faites. Votre flatteuse appréciation de notre revue nous est particulièrement précieuse. Votre nom paraîtra dans la prochaine liste d'échangeurs. Cette insertion est faite gratuitement, pour le bénéfice de nos abonnés et lecteurs.

COLETTE.



Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs, et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

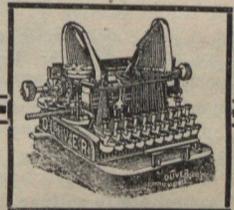
Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VI-BRASSAGE.

Catalogue Gratis

Commandes par la poste demandées.

Achetez la meilleure machine à écrire au monde



FABRIQUÉE AU CANADA.

"Oliver"

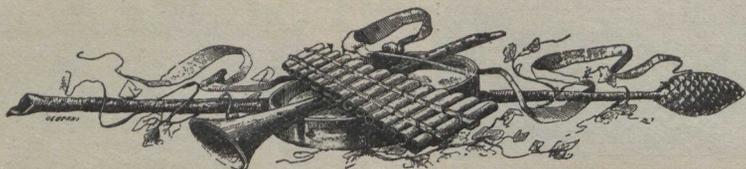
(A ÉCRITURE VISIBLE)

On demande des représentants partout où il n'y en a pas

Canadian Oliver Typewriter Company, :: :: Montréal



Quelques notions de solfège



Le solfège proprement dit consiste à chanter les notes en les nommant et en battant la mesure. Tout sujet qui désire mériter le nom de musicien doit s'habituer de bonne heure à lire dans toutes les clefs avec une égale facilité, et, naturellement, il n'y parviendra que par un exercice régulier et soutenu.

Au premier abord, il semble que l'étude du solfège soit d'une difficulté presque insurmontable. Il n'en est rien; car il en est du solfège comme des langues: plus on apprend de celles-ci, plus celles que l'on ne connaît pas deviennent faciles.

Sans difficulté aucune, un enfant apprend à chanter la gamme: même il n'a nul besoin d'étude pour cela; il lui suffit de l'entendre jouer ou chanter quelquefois, pour qu'aussitôt les tons et les demi-tons se fixent d'une manière parfaite dans son esprit, ou, si vous le voulez, dans son appareil auditif. Tout le monde reconnaît ce fait, quand il s'agit de la gamme ordinaire, la gamme de "do majeur", par exemple, ou la gamme de "la mineur", et l'on ne se rend pas compte que toutes les gammes majeures et mineures, en dièzes ou en bémols, ne sont autres que la gamme de "do majeur" et la gamme de "la mineur" transposées, les intervalles restant absolument les mêmes.

Les tons et les demi-tons se trouvent exactement à la même place, si le nom de la note est différent.

Ainsi, pour ne parler que de la gamme de do majeur, cette gamme, mère de toutes les gammes majeures dièzes ou bémols, se compose de cinq tons et de deux demi-tons: Les demi-tons se trouvent placés entre la troisième et quatrième note (3e et 4e degré), c'est-à-dire du mi au fa; et entre la septième note et l'octave (7e et 8e degré), c'est-à-dire de si à do. Or, il en est ainsi exactement dans toutes les gammes majeures, quant à la place des tons et des demi-tons, quoique les notes, de noms différents par suite de la transposition, occupent la position des premières.

La conclusion suivante s'impose donc d'elle-même: Toute gamme majeure, quelle qu'elle soit, dièze ou bémol, peut aisément et doit se chanter en do majeur. Il en est de même des gammes mineures, qui toutes sont basées sur la gamme de la mineur.

Donc, partant de ce principe qu'il n'existe à proprement parler que deux gammes en musique, il est évident qu'en s'appuyant attentivement sur ces deux gammes, l'étude du solfège devient d'une application relativement facile.

Comment apprendre le solfège à un enfant.

Voici ce que Lavignac dit à ce sujet dans son savant traité sur l'éducation musicale:

"Les ouvrages écrits pour l'enseignement du solfège sont innombrables. Il y en a autant de bons et d'excellents que de mauvais, c'est au professeur à savoir les discerner; les bons sont tous ceux qui ont un caractère artistique et musical; les autres sont à rejeter comme des poisons, car ils peuvent dénaturer et pervertir à jamais le goût de l'enfant. Et à aucun degré de l'enseignement il n'est plus nécessaire que dès le commencement, d'aiguiller l'élève vers le beau, et de former son jugement en écartant de lui tout ce qui est vulgaire, trivial ou laid, car il s'en ressentira toujours."

Qu'on ne perde jamais de vue, en effet, qu'en musique comme en littérature et en morale, ce sont les premières impressions qui sont les plus durables: tel on vit enfant, tel on mourra vieillard, ordinairement.

"Un excellent complément au solfège, c'est la dictée musicale, qui est au solfège ce que le thème est à la version, ou encore ce que l'écriture est à la lecture. Dans cet exercice, ce n'est plus l'élève qui chante, c'est le professeur; après avoir fait entendre "in extenso" une phrase de huit ou seize mesures, il la détaille en courts fragments, qu'il répète plusieurs fois chacun, avec des temps d'arrêt, afin de laisser à l'élève le temps matériel nécessaire pour écrire ce qu'il a entendu et compris."

Un autre exercice qui a son importance, consiste à faire écrire à l'élève les notes d'une phrase musicale dont il vient lui-même de chanter les paroles, chansonnette, mélodie, etc.

L'étude du piano, de l'orgue, ou d'un ins-

trument quelconque est d'un précieux secours à celui qui veut apprendre le solfège, mais à la condition expresse que la voix s'appliquera à reproduire les sons des instruments. Rien n'est plus aisé, en effet, que d'habituer un jeune enfant à chanter les notes que ses doigts font résonner sur un piano. Il ne faut pas qu'il se contente de donner seulement le son, il est de toute nécessité qu'il nomme les notes par leur nom. Et si l'on a soin de mettre sous les yeux de l'enfant des exercices simples et bien gradués, on sera surpris de voir que bientôt l'enfant se fera un jeu des intervalles augmentés ou diminués; car, hâtons-nous de le dire, les dièzes et les bémols sont le cauchemar de la plupart des sujets qui entreprennent l'étude du solfège. Et puis la précipitation, ici, est une autre pierre d'achoppement. On veut apprendre trop vite, et, pour cela, on glisse sur des difficultés moindres pour attaquer d'autres difficultés plus grandes, qu'il sera impossible de surmonter, parce qu'on n'y aura pas été suffisamment préparé. Que si Montréal ne s'est pas bâtie en un jour, le trésor de la science raisonnée, sûre et parfaite du solfège ne s'amassera pas non plus en un jour: C'est une fortune qu'il faut édifier sou par sou, pas à pas, heure par heure. Petit à petit l'oiseau fait son nid, dit le proverbe, et je l'applique volontiers à l'étude de la musique en général, et à celle du solfège en particulier.

Combien de temps par jour un enfant doit-il consacrer à l'étude du solfège ?

Lisez les conseils pleins de sagesse que le professeur Lavignac donne à ce sujet:

"Il ne faut pas demander à l'enfant, dit-il, plus d'une demi-heure consécutive (même un quart d'heure au début) d'attention soutenue sur l'étude élémentaire de la musique; le surplus serait du temps perdu, l'esprit n'y étant plus. Mais on peut renouveler cette demi-heure (ou ce quart d'heure) deux ou trois fois dans la journée,

à de longs intervalles, en employant ces intervalles soit au repos, aux jeux, à la promenade ou à d'autres études, écriture, lecture, récitation, calcul, dessin, etc., qu'il ne faut nullement négliger, car l'étude seule de la musique ne conduirait pas à grand'chose même le professionnel, qui se sentirait très malheureux dans la vie, même très empêché, s'il était dénué d'instruction et n'avait jamais appris que la musique. Or, ces trois demi-heures par jour, bien employées, sont parfaitement suffisantes pour obtenir le résultat désirable à cette époque de l'éducation."

Pendant ces études primaires, qui peuvent être prolongées, selon le tempérament, l'activité et le degré de réceptivité intellectuelle du néophyte, de deux mois à deux ans, il est bon de l'observer attentivement et avec perspicacité, car une circonstance heureuse, souvent la plus imprévue de toutes, peut venir révéler chez lui une aptitude spéciale et indiquer la voie exacte dans laquelle il convient de le diriger. Quelle qu'elle soit, on n'aura jamais à regretter le temps consacré jusqu'alors à l'étude élémentaire du solfège, de la dictée et de la théorie, car de toute façon il sera nécessaire de la poursuivre, et pendant longtemps; c'est la meilleure base, et la plus solide, de toute instruction musicale; mais il faut de toute nécessité se créer dès maintenant un but précis, savoir ce qu'on veut et où l'on va, car "les éducations sans but fixe font les caractères sans force", comme a dit excellemment Legouvé. Il est bon de ne laisser échapper aucun indice, de les prendre en note, les comparer, en faire un ensemble, et enfin, s'arrêter à une détermination motivée.

D'où dépend le cours d'un fleuve? Du premier caillou qu'il rencontre sur sa route. Qu'est-ce qui décide l'orientation de toute une vie? Souvent une rencontre fortuite, une circonstance en apparence futile, un mot entendu par hasard... Il n'y a rien à négliger."

"Nous sommes ici comme dans une gare d'embranchement. De la ligne que nous allons choisir dépendra la continuation de la route. On ne saurait donc réfléchir trop mûrement ni trop examiner avant de s'arrêter à un choix qui aura certainement une grande et décisive influence sur l'avenir."

CECILIA.

L'art de régler sa pendule

Où je me trompe, ou la grande majorité de mes contemporains s'imaginent, de bonne foi, qu'il est infiniment facile de pouvoir, en tout instant, connaître l'heure avec exactitude.

De façon courante, en effet, si, à l'exemple du père de ce Tristram Shandy, dont l'humoriste Sterne nous a narré l'histoire, l'on a, à date bien fixe, remonté sa pendule. L'on s'imaginerait bénévolement qu'il suffit, pour être renseigné de la façon la plus fidèle, de jeter un rapide et distraire regard au cadran de son horloge.

Erreur grande, oh! combien!

L'irrégularité des pendules. — Il en serait, en vérité, assurément bien de la sorte si les horloges trottaient toutes régulièrement. Mais, qui ne sait que pour un oui ou pour un non, les aiguilles les plus disciplinées, sans raison apparente, se mettent, à certains jours, à battre la tramontane, et accélèrent ou retardent leur marche, tout comme si leurs fantaisies ne pouvaient nous faire manquer le train ou simplement rater nos rendez-vous.

Le cas est d'importance, comme l'on voit, et, sans conteste possible, mérite d'attirer l'attention.

Car comment parer à de tels mécomptes, et par quel artifice jamais régler sûrement notre pendule quand l'éloignement de tout observatoire nous interdit — procédé commode et pratique entre tous — de contrôler par un simple coup d'oeil aux horloges officielles la marche plus ou moins fantaisiste des aiguilles de nos dévieuses d'heures?

Mesurez le temps. — Mon Dieu, en dépit de ce que l'on pourrait supposer, la chose est relativement facile, et tout un chacun possédant quelques connaissances astronomiques et... une quelconque lunette, peut en toute certitude, exactement comme M. Loevy lui-même, le savant directeur de l'Observatoire de Paris, mesurer le temps avec une entière précision.

Voici, au surplus, à l'usage de ceux qui en voudront faire l'expérience, le "modus operandi", tel que l'indiquait naguère M. E. Soulié, au cours d'un article publié par lui dans une petite revue des plus intéressantes, le "Journal du Ciel".

La pendule qui marche très bien. — Un jour, comme chacun sait, se compose de vingt-quatre heures. Ce point, une fois posé et admis comme principe d'évangile, il appert manifestement à tous qu'une horloge marchant à souhait doit voir, en cette période délimitée, ses aiguilles accomplir deux fois le tour de son cadran.

Toute pendule se conduisant de la sorte agit en pendule honnête et régulière, au courant de ses devoirs les plus élémentaires.

Mais, dans la pratique ordinaire des choses, combien nous sommes loin, en général, de voir nos horloges se comporter avec une semblable précision.

Absolument comme si leurs incartades ne devaient jamais entraîner la moindre conséquence, les unes avancent imperturbablement de quelques minutes chaque jour, et les autres, plus paresseuses de nature, retardent de parti pris.

Or, comment savoir l'erreur commise en vingt-quatre heures par les aiguilles indicatrices?

On règle sa pendule avec une lunette. — C'est ici que se manifeste l'utilité réelle, pour tout bon citoyen désireux d'accomplir avec méthode et précision les moindres actes de sa journalière existence, de posséder une lunette.

Depuis beau temps, grâce aux astronomes, nous savons que les étoiles du ciel ne sont pas de vulgaires vagabondes sans feu ni lieu, mais bel et bien des astres sérieux, aux habitudes régulières, ne s'écartant jamais et sous aucun prétexte de leur route, et, davantage, ne flânant point en leur chemin.

Toutes, sans exception, ont coutume de venir prendre dans le ciel la même position par rapport à l'horizon d'un même point de la surface terrestre, toutes les vingt-trois heures cinquante-six minutes et quatre secondes.

C'est à cette façon d'agir invariable des étoiles que nous autres, pauvres mortels, désireux de compter en toute certitude les minutes de la vie, devons de pouvoir avec commodité refréner les moeurs déréglées de nos horloges domestiques.

Pour cela, nous prenons notre lunette, et, la nuit venue, après l'avoir déposée sur un support bien stable, nous la dirigeons vers une étoile choisie autant que possible dans les environs de l'équateur céleste, mais indistinctement à l'est, à l'ouest ou au milieu du ciel.

Les étoiles indicatrices des heures. — Cela fait, quand l'image de l'étoile brille

au centre de la lunette, nous fixons celle-ci bien solidement sur son support et nous notons l'heure indiquée par les aiguilles de la pendule que nous voulons régler.

Puis, cette double opération faite, nous laissons de côté notre instrument et allons vaquer à nos affaires.

Le lendemain, vers la même heure, nouvelle opération. Sans rien toucher à l'instrument disposé la veille, nous attendons, l'oeil fixé à l'oculaire de la lunette, l'instant précis où l'étoile choisie viendra de nouveau montrer sa scintillante image. Alors, nous inscrirons encore l'heure exacte marquée par notre horloge.

Si entre l'indication relevée la veille et celle obtenue lors de la seconde observation, nous constatons un retard de trois minutes cinquante-six secondes, notre pendule mérite tous les éloges. Dans le cas contraire, qui est évidemment le cas très général, il nous reste à modifier la marche de l'instrument, dont nous accélérerons ou modérerons le mouvement suivant la circonstance, de façon à ramener ainsi notre pendule, à retarder tout juste des trois minutes cinquante-six secondes réglementaires durant le temps de deux successifs passages d'une même étoile à l'horizon.

La recette, on aurait mauvaise grâce à le contester, est bien à la portée de tous.

Avis donc soit donné aux possesseurs de pendules capricieuses!

Désormais, en effet, et grâce à M. Soulié, ils seront sans excuse si leurs montres et horloges ne sont point en état de faire avec succès "la pige" aux chronomètres les plus perfectionnés.

Soignons nos montres. — Mais pour donner de bons "tuyaux" aux possesseurs de pendules réfractaires, nous ne négligerons pas les porteurs de montres.

Voulez-vous que votre montre marche bien, sans arrêt, avance ou retard dans son infatigable tic-tac? Observez à son égard cette "ordonnance":

Remonter "toujours" la montre à la même heure et non à tort et à travers, tantôt le soir, tantôt le matin, comme on le fait trop souvent. Ne "jamais" la laisser séjourner dans le gousset d'un vêtement que l'on quitte et où elle est à la merci d'une chute, d'un heurt violent. Suspendre le soir la montre à un petit pignon, ou mieux dans un porte-montre fixé au mur. Ne jamais la déposer sur le marbre d'une cheminée ou d'une table de nuit.

GEORGES VITOUX.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR
BOSTON, LOWELL, +9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - +7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, +9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, +8.45 a.m., *9.40 a.m., § 10.00 a.m.
+ 4.00 p.m., * 9.40 p.m., * 10.10 p.m.
SHERBROOKE, +8.30 a.m, 11.40 p.m. +4.30 p.m.
+7.25 a.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - +7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, +8.45 a.m., * 2.00 p.m., * 11.30 p.m.
OTTAWA, +8.20 a.m., +5.45 p.m.
JOLIETTE et ST-GABRIEL, - + 8.45 a.m.
§ 8.50 a.m., 12.00 p.m., +4.45 p.m.
ST-AGATHE, + 9.00 a.m., § 9.15 a.m., 11.25 p.m.
+ 4.30 p.m., w 5.20 p.m., +5.30 p.m.
LABELLE, r 9.00 a.m., + 4.30 p.m.

* Quotidien. + Quotidien, excepté les dimanches M Mardi et Jeudi. r Mardi et Jeudi seulement. § Dimanche seulement. + Quotidien excepté le samedi. 1 Samedi seulement. w Vendredi seulement.

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours Pour tous les points des
excepté le dimanche. Montagnes Adirondacks, Malone, Utica,
7.00 P.M. tous les jours. Syracuse, Rochester,
Buffalo, Albany, New-York et tous les points au
Sud.
8.20 A.M. excepté le dim.
10.20 A.M. excepté le dim.
2.00 P.M. excepté le dim. Train local pour Cha-
5.10 P.M. excepté le dim. tauguay, Beauharnois,
6.10 P.M. excepté le dim. et Valleyfield.
7.00 P.M. tous les jours.
9.15 A.M. Dim. seulem't)

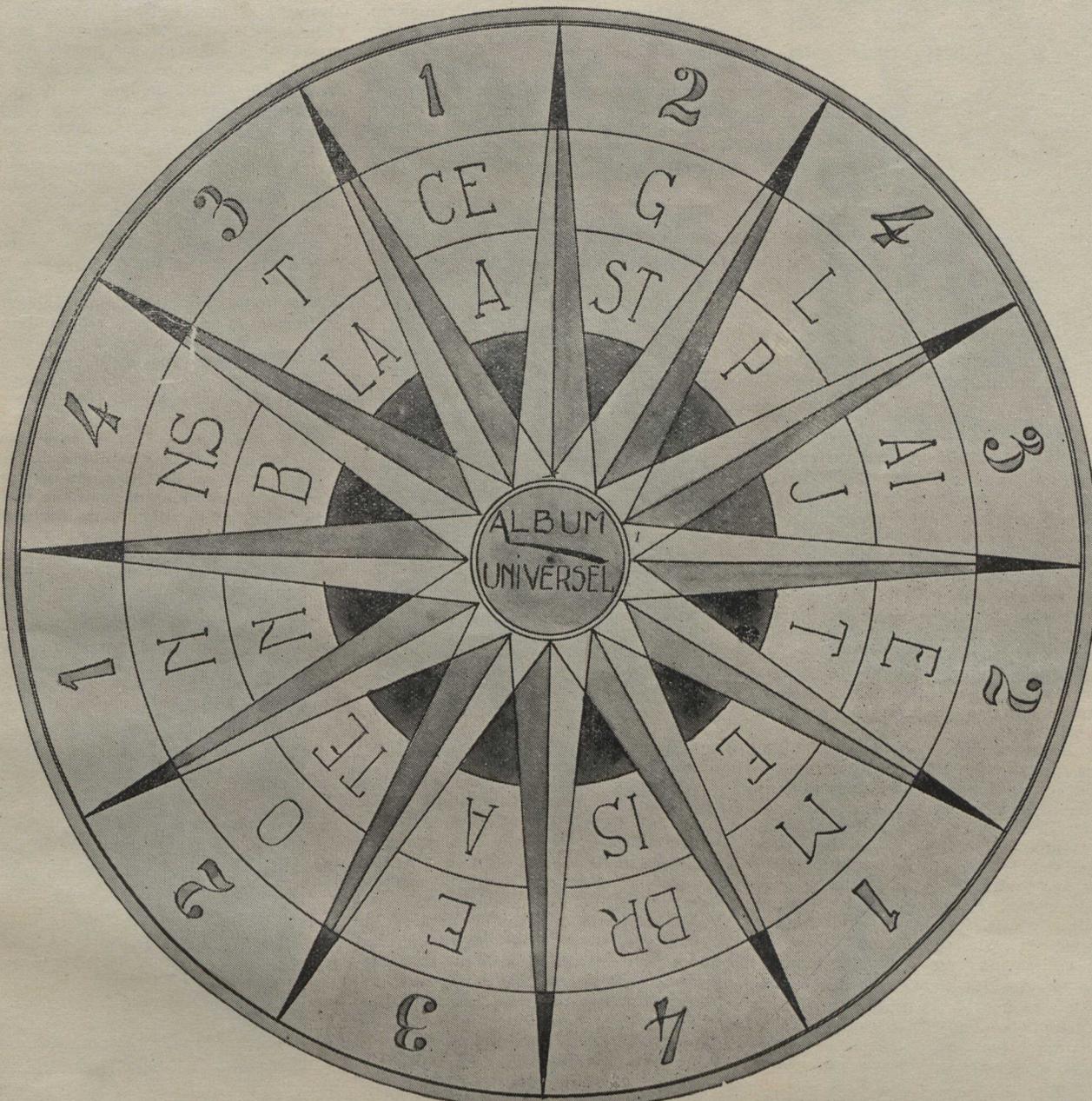
Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,
Agent local pour la vente des billets Agent général

Concours-étoile de l'Album Universel

L'Étoile à douze rayons que représente notre dessin éclaire un certain nombre de lettres numérotées qu'il s'agit de classer convenablement, pour mériter un des vingt magnifiques prix offerts par l'Album Universel à sa légion de lecteurs.

NOTE AUX CONCURRENTS. — Les enveloppes devront porter les mots: 8e Concours; nous parvenir au plus tard le 7 juillet, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Que tous nos concurrents se conforment avec soin à ces conditions, s'ils tiennent à ne point voir leur réponse tomber à l'eau.



Lisez avec soin.

Pour arriver à la solution de ce joli et très intéressant concours, un léger travail préparatoire est nécessaire:

1o Découpez une rondelle de papier transparent ou non, de la même grandeur et de la même forme que l'étoile de la vignette;

2o Tracez-y, à égale distance, six rayons calqués sur les rayons pairs ou impairs du dessin;

3o Découpez votre papier de façon à conserver les six rayons tracés.

Ceci fait, lo appliquez d'abord votre étoile

sur la vignette, de façon à ce qu'un des six rayons — n'importe lequel — porte une première fois sur un des chiffres 1 — le bon — ; 2o Ecrivez, les unes à la suite des autres, les lettres les plus voisines des chiffres, et que vous désigneront les six rayons. Cela vous donnera le premier mot de la solution; 3o Appliquez de la même façon votre étoile sur le bon chiffre 2, — vous aurez le 2e mot formé par les lettres voisines des chiffres; puis successivement, sur les bons chiffres 3 et 4, qui vous donneront les lettres voulues, c'est-à-dire celles qui se trouvent dans la troisième conférence.

Ecrivez sur la carte ci-contre, ou sur une autre de dimension semblable, la phrase trouvée, ainsi que vos noms et votre adresse. Soignez un peu votre écriture, afin que le tout soit parfaitement lisible.

Expédiez cette carte par la poste, à Concours No 8, Album Universel, 1761 rue Ste Catherine, Montréal.

Les solutions de ce concours seront publiées dans un des numéros prochains de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux, et celui de tous ceux qui nous auront envoyé la réponse exacte.

Toute question concernant les Concours restera sans réponse.

Québec; Angéline Dupuis, Châteauguay; Mme E. Richard, Richard P. O., Sask, Ter. N. O.; H. Parent, 867 Ste Catherine, Montréal; Jos. Bourgeois, 22 Rand St., North Adams, Mass.; J. H. Gagnon, 106 rue de la Couronne, Québec; Emile Dupont, South River, New-Jersey, U. S.; Mlle P. Williams, Hôpital Notre-Dame, Montréal; R. Forest, 1015 rue St Denis, Montréal; Mlle A. Robin, Bienville, Lévis, P. Q.; Victor Cloutier, St George, Beauce; Joseph Normand, 31 Bacon St., Biddeford, Me.; Mme Jos. Talbot, Berthier, Montmagny; Laura Brochu, Windsor Mills, P. Q.; Mme J. Archambault, 71 Casgrain, St Louis, Mile-End; Augustine Pelissier, Yamaska-Est; Antonio Breton, Boite 3, St Hyacinthe; Léontine Dorais, St Vincent-de-Paul; Ulric Bélanger, Mill Stream, P. Q.

Ont trouvé aussi le nom du personnage les concurrents dont les noms suivent:

A. C. Bélanger, Mme Eusèbe Gadbois, J. P. Cantin, Marguerite Leclaire, J. B. Boucher, Adrienne Dubrûle, Mme A. Chartrand, Jos. M. Cauchon, Mlle A. Vallée, Laura Rousseau, H. Morency, Rachel Roberge, Mme Arthur Boucher, Odilon Tardif, Ferd. Blefeuille, Mme G. Gareault, Geo. Dieu-leveult.

Les noms suivants appartiennent aux retardataires du Concours No 4. Nous prions ceux qui prennent part à nos concours d'envoyer rapidement leur solution afin qu'ils ne perdent pas l'occasion de gagner un prix.

Mme Gaudias Talbot, A. Prud'homme, Madeleine Bourgault, Laura Arbour, Runita Morin, Thérèse Picher, G. Marien, Omer Bussièrès, L. DesRosiers.

Solution du Concours No 5:
"SIR L. A. JETTE"

Noms des concurrents heureux:

Jos. Raymond, 79 Palm St., Nashua, N H.; Loretta Lépine, 805 rue St Valier,

Un mari ivrogne guéri.



Une dame qui a sauvé son mari et sa maison, écrit: "J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra au domicile sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne

s'est jamais douté de rien, et avant d'avoir employé tout le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles.

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. **THE SAMARIA REMEDY CO.,**

23 Rue Jordan, Toronto, Ont. Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

1.000.000

de pastilles La Digestive
vendues en quatre mois

vous prouvera que, contrairement à ce que vous pensez, IL Y A DU BENEFICE pour vous à lire cette annonce.

La Digestive

guérira votre dyspepsie, (pas toutes sortes de dyspepsie, mais tout simplement votre dyspepsie). Ce n'est pas un remède patenté, et il ne CONTIENT AUCUN POISON. Pourquoi ne pas nous écrire... de suite, avant de tourner cette page... et nous demander un échantillon, que nous vous enverrons gratuitement et avec plaisir.

Laboratoire de Remèdes et
Produits Végétaux Laliberté
136 RUE ST-DENIS

CATARRHOL

Est le seul remède qui guérisse positivement le

**CATARRHE,
RHUME DE CERVEAU,
FIEVRE DE FOIN.**

C'est un onguent merveilleux, différent de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé ici ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ:
COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA
Ch. 6, Bâtisse "La Presse", Montréal.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **CORS, Verrues et Duillons**. Efficace, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A-J. Laurence, Phar., Montréal.
PLUS DE CORS AUX PIEDS

GRATIS un livre très séduisant sur les maux des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.
KOENIG MED. CO.,
100 Rue Lake, CHICAGO.
En vente chez les pharmaciens; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

EDMOND J. MASSICOTTE,
Artiste - Dessinateur,
1630, NOTRE-DAME, 3e étage, MONTREAL

ILLUSTRATIONS DÉCORATIVES pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc., etc.

Formule pour les Solutions
CARTE DU CONCOURS No 8
de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Solution

Noms et adresse

Gram-o-phone BERLINER



(La voix de son maître)

CETTE Machine réalise, au point de vue du rendement, la perfection la plus absolue.

Le Gram-o-phone Berliner

est l'ami des familles, le musicien que chacun veut entendre. Notre répertoire de morceaux de chant est des plus complets.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Berliner Gram-o-phone Co.
of Canada, Ltd.

2315, Ste-Catherine, MONTREAL

Les principaux
médecins du
Canada
non seulement le
recommandent
mais en font usage
tous les jours.

WILSON'S INVALIDS' PORT

Grosse bouteille, \$1.00
Six bouteilles, \$5.00

Tous les
Pharmaciens,
partout.

SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poumons.

En vente chez tous les pharmaciens.

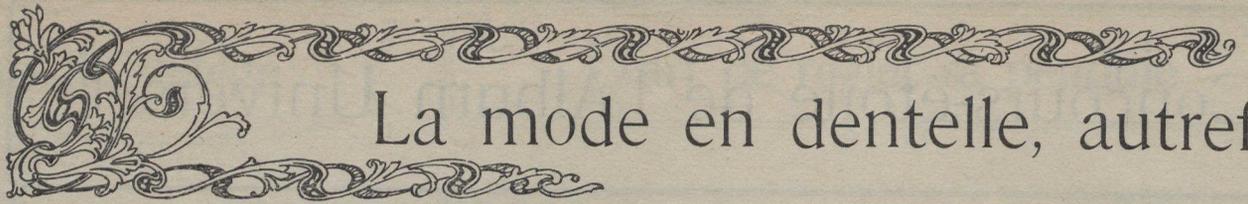
PRIX 25 CENTS.

Préparé par la **CIE CHIMIQUE**
"LEONARD," 3141 rue Notre-Dame,
Montréal.

POILS FOLLETS ENLEVES

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse :

The Madam Thora Toilet Co.
Toronto, Canada.



La mode en dentelle, autrefois

LES dentelles sont fort à la mode. Depuis le riche point de Luxeuil jusqu'aux fines Valenciennes, nous les aimons, et toutes nos toilettes en sont or-



nées. De ravissants motifs posés sur un fond que l'on découpe ensuite, sont parmi les fantaisies de la saison, et enjolivent les robes de soie aussi bien que celles de tissus lavables. Pour garnir le linon et la mousseline, la Valenciennes, la Malines, le point de Paris, l'Alençon, sont employés, tandis que sur la soie et les lainages se voient les guipures, le Luxeuil, le Chantilly et cette belle dentelle Richelieu, qui ressemble à une broderie. Les dentelles de Puy et les Malines garnissent la lingerie ainsi que le crochet, la broderie sur filet et le point de Ténériffe, très moderne et que la plupart de nos lectrices savent exécuter, dont nous ne parlons du reste que pour mémoire dans cette causerie.

Les dentelles furent, pendant de longs siècles, des occasions de prodigalités pour les élégants et les élégantes. Les réseaux fragiles composés par les dentellières de France, d'Espagne, d'Italie et d'Angleterre, ces travaux si légers que seules des mains de fées semblaient pouvoir les créer, s'établirent sur toutes les toilettes du XVIe au XVIIIe siècle. Dentelles de Flandre et d'Italie, d'Angleterre et de France, servaient à cette époque de décors indispensables aux costumes des hommes et des femmes, les complétant et les enrichissant, les ornant mieux encore que les bijoux, en faisant ressortir, comme il convenait, les vigoureuses carnations masculines et les tonalités délicates des chairs féminines.

Ce luxe prit de telles proportions et vida si bien les escarcelles, qu'il fallut, à différentes reprises, établir des lois somptuaires contre les dentelles. Malgré de nombreux édits, les dentelles continuèrent à se répandre dans toutes les classes, et l'on put inventorier chez le marquis de Cinq-Mars, décapité en France l'année de la fondation de Montréal, un choix précieux de trois cents parures en dentelles et en broderies: collerettes, mouchettes, jarretières et bouffettes. Les édits somptuaires de Louis XIV n'eurent pas plus d'effet.



Mais les dentelles, depuis leur première apparition dans l'histoire du costume jusqu'à la période actuelle, ont subi de nombreuses transformations, dues aux exigen-

ces de la mode, aux interdictions, aux déflections de la clientèle à la suite de guerre et de crises financières.

A l'heure actuelle, l'oubli des vieux procédés de fabrication, l'emploi de la machinerie industrielle, le vil prix des imitations, ont porté aux vraies dentelles un coup funeste. M. Pierre Calmette, un écrivain français de renom, a consacré à l'histoire des dentelles une étude à laquelle nous nous permettons de faire quelques emprunts.

Lorsqu'elles prirent place, au XVIe siècle, sur les objets d'habillement confectionnés par les tailleurs, les couturières et les lingères, les dentelles ne portaient pas encore le nom qui nous est familier; elles s'appelaient "Passements". Leur première origine se retrouve dans les "points coupés", sorte de broderies à-jour découpées dans de la toile légère et dans les "lacis", bro-



dés à l'aiguille sur des reseuils (imitation de nos filets modernes).

Ces motifs ajourés, points coupés et lacés, devaient précéder, tout naturellement, la fabrication des passements, ajourés également, et créés non plus avec de la toile, mais à l'aide de fils entrelacés les uns dans les autres. Les premiers passements, de dessins géométriques très simples, se confondaient chez les merciers de l'époque avec les galons et les lacets. Les compositeurs et les ouvrières en passements perfectionnèrent peu à peu leurs ouvrages, les enrichissant de figures variées, découpant leurs bords en pointes, en rondelles compliquées d'entrelacs, et créant ces passements dentelés, qui, vers 1545, prirent le nom de dentelles, nom qui n'a plus changé depuis quatre siècles.

Les dentelles vendues et portées à cette époque étaient, pour la plupart, si ce n'est presque toutes, dessinées et exécutées à Venise. La reine de l'Adriatique possédait, au XVIe siècle, de nombreux ateliers de brodeuses, expertes aux ouvrages de points coupés et de lacés, et renommées dans toute l'Europe pour leur découverte du point à l'aiguille, découverte due, suivant la légende Vénitienne, à l'ingéniosité d'une ouvrière des lagunes qui, avec son aiguille, essaya de copier un rameau de coralline rapporté des pays lointains par un matelot, son fiancé.

L'on peut regretter de ne pas posséder une anecdote du même genre pour rappeler l'invention de la dentelle au fuseau.

Les dentellières rivalisaient de goût et d'habileté avec des dessinateurs tels que Vinciolo, le fournisseur des collerettes de Catherine de Médicis, l'auteur d'un livre publié en 1587, contenant les "Portraits d'ouvrages de points coupés, lacis et autres, destinés au contentement des nobles dames, damoiselles, et autres gentils esprits, amateurs d'un tel art." Les modèles de Vinciolo, empreints des roideurs et de la sévérité du gothique, que la Renaissance commençait cependant à enrichir de la multiple variété de ses compositions souples et capricieuses, devaient permettre aux ouvrières de modifier les anciens dessins de leurs dentelles et de perfectionner le nouveau point. Leurs travaux devinrent justement célèbres, et les colporteurs les introduisirent en France, en Angleterre, en Flandre et en Espagne, en même temps que les dentelles italiennes déjà connues.

Mais la perfection de la nouvelle dentelle, la vogue dont elle jouissait auprès des cours européennes, les produits d'argent et de renommée retirés par la vieille république oligarchique de cette fabrication, devaient éveiller tout naturellement l'émulation des pays voisins, soucieux de

posséder sur leurs territoires une industrie florissante, source de notariété et de bénéfices. En Auvergne, en Lorraine, en Belgique, en Suisse, en Saxe, en Espagne, en Angleterre et en Hongrie, on vit se fonder, d'année en année, des ateliers de dentellières, qui, avec leur aiguille ou leurs fuseaux, s'efforçaient de copier les points de Venise, de Milan et de Gènes.

Les dentellières françaises tressaient avec les fils de lin: la "Lisette", dentelle au fuseau de valeur minime, fabriquée à Gisors, à Saint-Denis, Montmorency et Villiers-le-Bel; la "Mignonnette", appelée aussi "Blonde de fil", préparée aux environs de Paris, à Arras, en Auvergne et à Bayeux; le "Point double" ou "Point de Paris"; le "Point des champs", fabriqué dans les campagnes; le "Point de Valenciennes", travaillé dans cette ville et aux environs; la "Campane", dentelle étroite à festons, servant à réhausser d'autres dentelles; la "Malines" ou "Dentelle de Flandre"; le "Chantilly", fabriqué à Saint-Maximilien, Viarmes, Mery, Luzarches et Dammartin; la dentelle d'or tissée à Paris et à Lyon.

Mais toutes ces dentelles n'égalèrent ni en finesse, ni en qualité, les produits vénitiens, qui devaient conserver, pendant plus d'un siècle, les faveurs de la mode, malgré la concurrence des "Points de Gènes", au fuseau, et des "Points d'Angleterre", fabriqués à Bruxelles.

Chaque année, la France devait payer aux Flamands et aux Italiens un impôt excessif pour ces dentelles, que le luxe et la vanité décrétaient de suprême bon ton à la Cour et à la ville. Certaines parures,



canons pour "rhingraves" ou manchettes, coûtaient plus de 7,000 livres la paire.

Pour permettre à l'industrie française de profiter des millions dépensés chaque année par les amateurs de dentelles, le ministre Colbert, surintendant des bâtiments et manufactures depuis 1664, décida la création d'ateliers nationaux, dans lesquels les ouvrières françaises recevraient l'enseignement de maîtresses flamandes et italiennes, et pourraient acquérir le goût et l'habileté qui leur manquaient.

Mais les pays producteurs de "Points" défendaient sous peine de mort et de confiscation de biens, l'exode de leurs ouvrières, et Colbert dut avoir recours à des agents secrets et aux ambassadeurs du Roi pour mener à bien la nouvelle tâche qu'il s'était imposée.

Les nouvelles dentelles devinrent les "Points de France". Les plus célèbres de ces points se fabriquaient à Alençon, à l'aiguille, comme les points de Venise, mais suivant la méthode flamande, à l'aide de plusieurs mains.

Les points d'Alençon étaient appelés sur les registres des fabricants: "coiler, guirlande, chicorée, quadrille, jardinière ou campagne"; ils nécessitaient tous une douzaine d'opérations occupant le même nombre d'ouvrières: le dessin, le piquage, le traçage, l'entoilage, le remplis, les brides, le réseau, les modes, la brode, l'éboutage et l'assemblage.

Louis XIV, sollicité par Colbert, avait approuvé publiquement les premiers travaux exécutés à Alençon; la sanction royale et l'étiquette imposèrent bientôt les Points de France à tous ceux que les splendeurs de Versailles attiraient à la cour, et, malgré leurs prix élevés, — certaines d'entre elles coûtaient 30,000 livres, — les dentelles d'Alençon, élevées au rang de parures officielles, occupèrent successivement huit et neuf mille ouvrières, et remplacèrent par-

et aujourd'hui

tout les points étrangers, rigoureusement prohibés. La manufacture alençonnaise dut fournir chaque année aux élégants de l'époque pour plus de quatre millions de dentelles.



Un succès aussi rapide devait encourager l'établissement de fabrications concurrentes à Sedan, Lille, Dijon, Argentan, Le Havre, Honfleur, etc., et le perfectionnement des ateliers du Puy, de Valenciennes et de Chantilly.

Si la Révolution française dispersa les dentellières et supprima définitivement l'industrie de la dentelle dans la plupart des contrées où cette industrie avait été florissante pendant les règnes de Louis XIV et de Louis XV, du moins a-t-elle permis de connaître les Points de Chantilly, du Puy, et de Valenciennes, conservés et parvenus jusqu'à nous.

Valenciennes, déchue aujourd'hui de sa splendeur passée, possédait au XVIIIe siècle trois ou quatre mille dentellières produisant ces dentelles au fuseau d'une finesse et d'une harmonie visuelle inimitable, que les contemporains appelaient "Vraies Valenciennes", ou plus pompeusement "Éternelles Valenciennes".

Les ouvrières Valenciennes, payées vingt sous par jour pour quinze heures de travail, exécutaient leurs dentelles dans des caves humides, avec un tel soin, et si lentement, qu'il fallait le labeur d'une année entière pour achever une paire de man-



chettes. Celles-ci se payaient 4,000 livres; les "barbes pleines" ou petits bonnets de femmes, de 1,000 à 3,000 livres.

Les Chantilly firent fureur pendant le premier Empire, et cette fabrication occupait, aux environs de la ville, neuf ou dix mille ouvrières.

Aujourd'hui, les Chantilly, redevenus de mode après une longue période d'indifférence, ne se fabriquent plus à Chantilly, mais à Bayeux et à Caen, dans le Calvados (France). Bayeux est le grand centre actuel des fabrications de Chantilly, et partage avec Alençon et Argentan la production du Point de France; de même que les villes belges d'Ypres, de Gand, de Bruges et de Courtray monopolisent la spécialité des Valenciennes, et que le Point de Venise s'exécute maintenant à Bruxelles.

L'évolution des modes et les difficultés économiques de l'existence ont amené ces transformations, en forçant les ouvrières à

quitter leurs carreaux à dentelle pour des besognes plus lucratives ou à s'expatrier. Et c'est ainsi qu'il ne reste rien, ou du moins pas grand'chose, en France, des ateliers créés par Colbert en 1665, protégés par Louis XIV et par Louis XV, délaissés par Louis XVI, fermés par la Révolution, et timidement rouverts par Napoléon Ier et par ses successeurs.

Plus heureuses que les dentellières normandes, concurrencées aujourd'hui par la machinerie industrielle — 55,000 en 1851, les dentellières normandes n'étaient plus que 7,000 en 1893 — les ouvrières du Puy ont continué à fabriquer les Points d'Auvergne. Les départements de la Haute-Loire, du Cantal, du Puy-de-Dôme et de la Loire occupent encore près de 100,000 dentellières. Les petites filles en apprentissage emportent leurs carreaux aux champs; les femmes se réunissent en groupes dans les rues des villages.



Les dentelles exécutées en Auvergne ne peuvent se comparer aux points fabriqués en Normandie, en Flandres et en Italie; elles n'en ont ni les qualités de finesse et de perfection, ni la richesse de composition, et ce qui fait leur succès durable, c'est leur facilité d'achat pour toutes les bourses.

C'est en 1807 que le premier métier à dentelle fut construit en Angleterre, à Nottingham, par le fabricant de bas, John Heathcoat. Perfectionné en 1836 par l'application d'un système français, le métier à dentelle permit bientôt de fabriquer, à Calais et à Nottingham, des imitations de Chantilly, de Malines, de Blondes de Caen, de Valenciennes, de Points de Venise, d'Alençon, de Bruxelles.

Communes ou rares, toutes dentelles se tissent aujourd'hui sur les machines.

Comment le public acheteur, connaisseur peut-être mais souvent peu fortuné, hésiterait-il entre deux dentelles presque semblables, un Point de Bruxelles coté en vrai 3 dollars et en faux 30 sous la verge; un Point de Venise à l'aiguille à 5 dollars la verge et le même dessin, à la machine, valant 40 sous.

Evidemment, les prix réduits à l'extrême des dentelles mécaniques ont permis



leur diffusion dans toutes les classes, et, grâce à la suppression de la main-d'oeuvre, on voit maintenant les parures textiles, réservées autrefois aux riches, s'étaler en

Demandez à votre voisine, qui emploie le



Il est PUR, RICHE, DELICIEUX

En canistres: 1 lb, @ 40 cents 2 lbs, @ 75 cents

CAFÉ DE MADAME HUOT

ce qu'elle pense de sa qualité? Elle vous dira qu'il est parfait, ne coûte pas plus que les autres et est meilleur.

EN VENTE PAR TOUS LES BONS EPICIERIS. EN GROS, CHEZ

E. D. MARCEAU, 281 et 285 rue St-Paul, MONTREAL

DENTS BLANCHES EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES DENTIFRICES DES RR. PP. BENEDICTINS DE SOULAC

Exigez cette marque. Dentifrice hors concours à l'Exposition de Paris 1900. ELIXIR 50c. POUDRE 35c. PÂTE 35c. TUBE 25c. En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Si votre pharmacien ne les tient pas, écrivez GASTON VENNAT, 51 Rue St-François-Xavier, MONTREAL. BELL TEL. MAIN 4672

LA CIE DE NAVIGATION RICHELIEU ET ONTARIO



QUEBEC, LE GIBRALTAR DU CANADA

DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente émouvante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUEBEC, la MALBAIE, TADOUSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété. Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à THOS. HENRY, gér. du trafic MONTREAL

Mentionnez l'Album Universel, Montréal, Canada.

garnitures sur les toilettes les plus modestes, décorer avec abondance les robes et le linge, les chapeaux et les meubles.

Ressuscitera-t-on l'industrie des dentelles? Déjà Bayeux et Argentan commencent à revivre, et les superbes ouvrières qui ont ouvré ces féeriques oeuvres: le rochet offert en 1887 au pape Léon XIII, le voile de mariée de la reine de Portugal, celui de la comtesse Boni de Castellane, la robe de baptême du prince Impérial, et tant d'autres pièces admirables, pourront voir reparaitre sur les genoux de leurs petites-filles les petits coussins, les fuseaux et les aiguilles que les mécaniques industrielles s'efforcent vainement d'égaliser.

REGINE CHABLIS.

COFFRES-FORTS DE MEILINK
A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
DE \$16.00 À \$50.00

LE FER À CHEVAL NEVERSUP
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ

LUDEGER GRAVEL AGENT
TEL. MAR. 964 MONTREAL
BELL MAIN 641.

Écrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel"

L'omelette au lard

(Suite)

Bref, au moment où l'omelette allait accomplir sa cabriole, voilà que la poêle se mit à trembler dans mes mains, comme si elle eût pesé deux cents livres. J'avais beau lutter, me cramponner, elle continuait à m'entraîner vers le sol. Peu à peu, je cédaï, je faiblissais; une catastrophe était inévitable...

Comment s'accomplit-elle au juste? A l'heure présente, je n'en sais rien encore. Mais je me trouvai brusquement à genoux, tandis que mes lèvres se posaient longuement sur les frisettes blondes, et que, de son côté, la poêle victorieuse trônait en plein foyer, au milieu des débris lamentables de l'omelette.

—Hé! Madou, cria la grosse voix du père Martineau, est-ce bientôt prêt à la fin? Voilà plus d'une demi-heure que nous attendons!

—Tout de suite, père, tout de suite.

—Sapristi! mais, ça sent diablement le brûlé dans ta cuisine!...

—C'est ma faute, père. La poêle était un peu lourde pour moi, et, en voulant retourner l'omelette, je l'ai laissée tomber dans le feu.

—Bon sang! tu n'en fais jamais d'autres! Juste à l'heure où nous mourons tous de faim!... Ah! ce n'est pas ta défunte bonne mère qui aurait fait ça!

Et il rentra dans la cabane en grommelant.

* * *

—Oh! Madou! Madou, pourquoi ce mensonge?... et mes mains serraient les siennes en tremblant.

Cette fois, elle n'essaya pas de se dégager. De nouveau ses yeux bleus versèrent dans les miens le regard qui m'avait tant troublé tout à l'heure.

—N'y pensez plus, monsieur Pierre, dit-elle doucement. Le mal est réparable. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un joli sourire, ce n'était qu'un essai. Je vous apprendrai la vraie recette... plus tard... voulez-vous?...

* * *

Il y a trois mois de cela. Madou s'appelle aujourd'hui madame Pierre Brunet, et, vous pouvez m'en croire, l'omelette au lard n'a maintenant plus de secrets pour moi.

G. De CHALOT.

Comment vivre avec \$1,000 par an ou moins

(Suite)

Le plus grand article de dépenses, c'est la table. Avec le nombre régulier de 5 personnes à nourrir, l'alimentation nous coûte \$5.00 par semaine; que, si j'ajoute la valeur des produits de la ferme que nous mangeons, la dépense monte à \$9.00 par semaine. Quand la viande provient de la ferme, le débours diminue d'un tiers. Cette économie compense les frais de nourriture de la main-d'oeuvre, pendant le temps des récoltes. Ainsi, la dépense moyenne signalée se maintient d'une année à l'autre. J'estime le coût des produits de la ferme d'après leur prix de vente. Voici cette estimation: Beurre, \$40; lait et crème, \$40; oeufs et volailles, \$35; légumes, \$50; viande et autres volailles, \$35.

La nourriture est saine, mais non recherchée. D'un bout de l'année à l'autre, le déjeuner consiste en céréales, viande et pommes de terre, avec du café et du lait, et de la crème en abondance. A cela, pendant l'hiver, il faut ajouter de la galette de sarrasin et du sirop; au printemps et en été, des oeufs, des fruits ou des galettes au blé, qui remplacent le sarrasin. Deux heures de travail au dehors, avant le déjeuner, requièrent un repas aussi substantiel que celui que je décris.

Quant au dîner du midi, il consiste en viande et pommes de terre, avec généralement de la soupe ou un second légume (jamais deux), et, en plus, un dessert.

Au souper, il y a encore des pommes de terre et un deuxième plat chaud, généralement à base de céréales, ou un légume; en été, ce plat est remplacé par des oeufs, des fruits, et quelquefois un gâteau.

Le pain est blanc, et à l'occasion de seigle ou de maïs, avec addition de petits pains de fantaisie ou de pain pour café.

Le combustible coûte: pour dix cordes de bois acheté sur pied, environ \$15, \$3 étant pour le sciage. Quant au travail de sa coupe et de son transport, il n'est pas compté. Trois tonnes de charbon coûtent \$27.

Les vêtements de la famille coûtent fort peu, spécialement pour les trois hommes. Leur travail nécessitant les habits les plus communs: des chemises et des pantalons de coton en été; d'autres plus lourds pour l'hiver. Je leur achète des sous-vêtements qui leur durent deux saisons; parfois, un bon complet, des chapeaux et des chaussures, et, c'est tout ce qu'il leur faut.

Quant à mes vêtements, (ceux de la ma-

man), ils sont, pour la maison, une blouse de coton pendant toute l'année, avec jupe de laine pour l'hiver et de coton pour l'été. Pour les sorties: une jupe de ville et deux ou trois blouses convenables. En outre, j'ai une "toilette", qui doit me coûter environ \$15.00. Elle deviendra le costume No 2 de l'année prochaine. Des sous-vêtements tout faits complètent ma garde-robe.

Quant à la dépense faite pour les vêtements, elle ne peut pas être diminuée, par de la couture personnelle à la maison; car la ménagère est à la fois cuisinière et laitière, tout autant que couturière. En 1901, pour ma part, je n'ai pas eu à acheter de lourds vêtements pour le dehors; aussi, la dépense pour vêtements fut-elle exceptionnellement minime.

Tout le travail de blanchissage est fait à la maison. Car les lavages, bien que considérables, sont faits avec l'aide d'une machine à laver, que manoeuvre un homme. Quant au repassage, il y a si peu de temps pour le faire, qu'on l'économise. Les sous-vêtements communs, les draps, les essuie-mains, etc., ne sont pas repassés. Ils sont tout simplement pliés comme il faut, dès qu'ils sont enlevés du séchoir. Les vêtements communs de dessus sont, eux, vivement repassés à sec. Les nappes et le linge de choix sont bien repassés.

L'été, le nettoyage est fait en grande partie par une femme qui vient une fois par semaine. En hiver, je m'en charge. Chaque partie de la maison ayant sa semaine de soins spéciaux, à tour de rôle. Il ne faut pas, en effet, qu'on oublie que j'ai aussi à m'occuper du poulailler et de la laiterie.

Sous le titre d'extras, je compte divers petits sujets tels que: approvisionnements d'articles de ménage, fonds pour l'église, aumônes, cadeaux d'amitié, honoraires de médecin, etc.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 11 juin 1905

Kidney, Mary, 60 ans.
Panneton, Dme Urgel, née Renaud, 79 ans.
Garand, Godefroi, 77 ans.
Caisse, Delphis, 45 ans.
Gauthier, Toussaint, 62 ans.
Auger, Jacques, 68 ans.
Mallette, Gust. Horm., 35 ans.
Carolino, Francisco, 49 ans.
Robinson, Stuart, Henry, 53 ans.
Charbonneau, Jean, 17 ans.
Corbeil, Dme Emm., née Cusson, 36 ans.
Bernier, Ls, Victor, 57 ans.
Peltier, Vve Ls, née Morrisette, 81 ans.
Clarke, Wm Michael, 34 ans.
Maybank, Victoria, 23 ans.
Brossoit, Dme Victor, née Malte, 23 ans.
Moore, William, 29 ans.
Pelletier, Dme P. Arthur, née Hadd, 46 ans.
Christin, Charles, 53 ans.
Arcouet, Pierre, 93 ans.
Faulkner, Edouard, 62 ans.
Renaud, Onésime, 75 ans.
Petitclerc, Alphonse, 16 ans.
Ferron, Rose de Lima, 55 ans.
Lenoir, Joseph, M.D., 71 ans.
Sauvé, Absolon, 62 ans.
Collet, Jos., Alexis, 57 ans.
Lemire, Dme Ovila, née Aubry, 24 ans.
Maillé, Zotique, 49 ans.
Fleury, Cyrille, 89 ans.
Tessier, Dme Léopold, née Mercier, 38 ans.
Beauchamp, Esdras, 46 ans.
Lauzon, Vve François, née Leclerc, 81 ans.
Lamothe, Théophile, 61 ans.
Léonard, Georges, 83 ans.

LES COURSES AUX CHATS

Il y a fort à parier que notre Société protectrice des animaux protesterait avec la dernière véhémence, si nos jeunes oisifs s'avisait d'introduire à Montréal la récente invention de leurs camarades, les "swells" de New-York: le "cat chucking" est un jeu peu amusant, mais, à coup sûr, inhumain et souvent cruel.

Les chats, transportés à quelque distance du domicile de leurs maîtres, savent généralement retrouver leur chemin. C'est sur cet instinct qu'est basé le nouveau jeu. Les partenaires recueillent des chats perdus et les gardent chez eux pendant plusieurs semaines. Une fois par mois, ils se réunissent dans un des bois de la grande banlieue de New-York, en apportant chacun leur pensionnaire, enfermé dans un sac de papier épais. Contenant et contenu sont déposés en cercle autour d'un arbre, et les jeunes gens s'empressent de retourner chez eux par l'"elevated" (métropolitain suspendu).

Il s'agit maintenant de savoir quel sera le premier chat de retour au logis. Les prisonniers n'ont pas de peine à déchirer le papier. Leur premier souci est de retrouver l'hospitale demeure où, quinze jours durant, on les gorgea de mou et de lait sucré.

TONIQUE SOUVERAIN



LE VIN PHOSPHATE AU QUINQUINA DES RR. PP. TRAPPISTES D'OKA

LE SEUL ET UNIQUE VIN RENFERMANT DES PHOSPHATES

Tonique merveilleux et qui guérit radicalement l'Anémie, les Pâles Couleurs, la Débilité Générale, le Manque d'Appétit, la Digestion lente, les Douleurs dans l'estomac après le repas, la Migraine, la Faiblesse nerveuse et musculaire, la Bronchite, la Pneumonie, la Constipation et toutes les convalescences.

SOUVERAIN POUR LES PERSONNES AGÉES

Le Vin Phosphaté au Quinquina est en vente dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries, où on doit le réclamer avec insistance, en refusant toutes préparations similaires.

VENTE DE GROS

Motard, Fils & Sénécal
5, Place Royale, MONTREAL

Tel. Bell Main 4485

Les plaques de l'avenir



La Maison LUMIERE vient de mettre à la disposition des photographes et amateurs les plaques SIGMA, les plus rapides du monde.

Elles sont en vente, ainsi que tous les autres produits de la célèbre marque LUMIERE, à Montréal, chez :

R. F. SMITH, W. B. BARKIE & CO.,
GEO. BARRAT & SON, H. MORGAN & CO., Pharmacies
LECOURS & DECARY, Pharmacie HIRTZ.

Pour tous autres renseignements, s'adresser à

The Lumière North American Co., Limited
179, RUE BERRI, MONTREAL



La grâce, et la beauté sont combinées dans notre chaussure...

"Empress"

de \$3.00 pour DAMES

que vous pouvez voir à notre magasin. Elles s'ajustent très bien et peuvent satisfaire votre goût, \$3.00 ne dérangera pas votre bourse. Commande remplie par la malle.

A. LECOMPTE, Jr.

1753 Ste-Catherine, coin Sanguinet

Montréal

Art. Laurin & Cie

PEINTRES
ARTISTES

Décoration d'Eglise et Tableaux Religieux. Dorure: imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Ecoles (blackboards.) Scènes théâtrales pour Collèges, Couvents, Etc. Dessins finis avec nos prix sur demande.

Art. Laurin & Cie

Phones: 73 St-Charles-Borromée
Main 4564
Est 2069 Montréal

L'ALBUM UNIVERSEL, est en vente partout, on peut s'y abonner au mois dans tous les dépôts, à raison de 25 cents par mois.



Catalogues et descriptions des pianos Rivet, envoyés sur demande.

L. J. Rivet

PIANOS ET ORGUES

On prend des commandes pour transports de pianos :: :: :: :: ::

Accords et réparations faits avec soin.

Tél. Main 4097

Magasin : 5 COTE SAINT-LAMBERT,

Coin Notre-Dame

MONTREAL



LE SCOTCH MARCHANT

SPECIAL OLD HIGHLAND WHISKY

est absolument pur et très vieux : il possède un bouquet savoureux et délicat qui ne peut pas être égalé. Essayez-le : il vous donnera satisfaction.

AGENT POUR LE CANADA :

A. O. FISET, 1604, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



LE.....

D & A

est un corset élégant et hygiénique par excellence. ❖ ❖ ❖

❑ C'est un moule parfait dans lequel se modèlent les formes de la femme, dont la santé n'est pas compromise. ❖ ❖

❑ Il donne à la taille la sveltesse rêvée, et fait que la femme qui le porte, possède toute la grâce, et la souplesse qui sont les principaux charmes de sa beauté. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

DOMINION CORSET M'F'G CO.

.....QUEBEC.....

MONTREAL

1802 rue Notre-Dame

TORONTO

78 Bay Street

LE PIANO LAFFARGUE

Ce que dit le "Piano Purchaser's, Guide", de New-York, édition de 1905 :

"M. LAFFARGUE est un fabricant de pianos pratique, avec 30 années l'expérience acquise dans la célèbre maison Erard, de Paris. Le LAFFARGUE a gagné une réputation bien méritée par la qualité de sa construction et la supériorité de son timbre vraiment artistique. Le LAFFARGUE est représenté dans toute l'Amérique par les marchands de pianos les plus réputés.

LAFFARGUE PIANO COMPANY

134^{ème} Rue et Southern Boulevard

NEW-YORK



Ne varie Jamais

Toute pureté, le ferment employé dans une brasserie est de la plus haute importance pour la bière. La bière parfaite veut un ferment parfait, et rarement un brasseur le trouve.

La brasserie Schlitz a introduit le ferment chimiquement pur en Amérique. Après des essais sans nombre et des années de recherches, le fameux ferment de Schlitz fut adopté. C'est par lui que la bière de Schlitz a été rendue la plus saine, la plus agréable de toutes les bières.

Cet élément primordial est d'un appoint inestimable. Tout le ferment utilisé dans la fabrication de la bière de Schlitz en dérive. Comme résultat, la bière de Schlitz ne varie jamais et il n'y aura jamais une bière comme celle de Schlitz.

Et, par dessus tout, la bière de Schlitz est absolument pure.

EN VENTE DANS TOUS LES CLUBS, HOTELS ET RESTAURANTS DE PREMIERE CLASSE.

F.-X. ST-CHARLES & CIE, Agents généraux pour le Canada, 39, 41, 43, St-Gabriel, MONTREAL